01 - La mort de la romancière

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite. Le temps pressait. La maison d'édition avait accepté de publier son roman, mais elle ne pouvait plus écrire comme avant, son épaule droite lui faisait un mal de chien.

Plongée dans les affres de ses pensées, cette femme était assise seule. Pour soutenir un bras blessé ou malade, elle portait une écharpe blanche autour du cou. Tout en écrivant avec difficulté, son buste était incliné et son regard inquiet avait quelque chose de grave et de sublime. Elle était au milieu de piles de romans et de papiers kraft. À la voir maigre et pâle, on aurait dit qu'un mal pernicieux était en train de la ronger.

Tout avait commencé par une minuscule petite alvéole presque invisible au niveau de l'épaule droite. C'était un tout petit trou anodin auquel personne ne prêta attention. Mais le phénomène devint inquiétant, et, en quelques semaines seulement, le creux s'élargit pour devenir parfaitement visible à l'œil nu. La chair, à l'endroit de la cavité, avait pris une forme concave entourant cet étrange creux au milieu du corps.

Jamais les médecins n'avaient observé un pareil phénomène. Les tests sanguins, les différentes analyses et les divers prélèvements n'avaient rien donné. Tout avait l'air normal, pourtant le mal évoluait irréversiblement. En auscultant attentivement la zone concernée, les médecins qui ne diagnostiquèrent rien de suspect au niveau de la peau de Sara, remarquèrent cependant une chose étrange : toute une partie de son anatomie (os, muscle, tissu cellulaire, vaisseau, nerfs, peau), semblait avoir été aspirée vers l'intérieur du corps et disparaissait dans le vide du creux.

Du fait de l'incertitude entourant ces drôles de symptômes et craignant d'engager leur responsabilité dans cette maladie bizarre, les médecins avaient observé la plus grande prudence. À l'issu de longues heures de discussion, ils s'étaient convaincus finalement à prescrire des antibiotiques et un programme régulier de séances de massage en recommandant le repos le plus total pendant toute la durée des soins. Mais la prise des médicaments prescrits et les différents traitements n'eurent aucun effet ; la surface entamée continuait à augmenter. Ne sachant que penser, les toubibs étaient restés perplexes devant le phénomène. Et comme

toutes les tentatives avaient échoué, ils finirent par baisser les bras, impuissants et hébétés devant ce mal étrange qui n'avait pas de nom.

L'épaule de Sara se détériorait affreusement et son état de santé empirait de jour en jour. Accompagnée d'une diminution graduelle du poids du corps, la béance de la cavité qui ne cessait de grandir laissait tout le monde désorienté. En peu de temps, la perte devint si considérable que toute une partie de l'épaule droite disparût.

Quelques mois auparavant, Sara, la patiente, s'était mise à écrire. Elle venait de découvrir brusquement, à quarante-cinq ans, les plaisirs de l'écriture romanesque. Il est vrai qu'à cet âge, une femme fait tout avec passion ou désespoir. Les premières rides, la ménopause, les perturbations hormonales, les soucis de la vie, la peur de la maladie, l'éventualité d'un cancer du sein, la mort qui guette… Elle aurait voulu arrêter le temps, croire que tout était encore possible.

Depuis son divorce, sa situation était devenue douloureuse. La femme en elle s'accrochait de toutes ses forces à ce qui lui restait encore de beauté, de jeunesse et de foi. Mais dans une zone enfouie de son être, elle savait qu'elle ne pouvait changer son destin et était consciente de l'irréversibilité de son évolution ! C'est alors qu'elle était sur le bord de la déprime qu'elle découvrit le bonheur de l'écriture. Elle s'aperçut que lorsqu'elle se mettait à écrire, une sensation agréable et légère l'enveloppait, elle avait l'impression d'échapper momentanément à la pesanteur des jours qui passaient. La fiction lui sauvait la vie. Après plusieurs mois de travail acharné, elle envoya une partie de son manuscrit, une maison d'édition accepta de le publier.

La lettre qu'elle reçut l'avait en quelque sorte boostée. Cette réponse favorable avait comblé de bonheur notre jeune romancière qui se remit à l'ouvrage avec beaucoup plus d'enthousiasme. Malgré la fatigue et les conseils de son médecin, elle se consacra jour et nuit à son roman. Pour elle, l'écriture romanesque était devenue comme un passage secret dans un monde second, le refuge où elle se régénérait en reprenant espoir. Grâce à la fiction, l'auteure pouvait désormais accéder à une autre vie, réinventer le monde, son propre monde, l'ajuster à ses désirs et y être heureuse et libre. Comment résister ?

Ce fut au mois de juin que les premiers symptômes apparurent. Alors qu'elle entama la rédaction de la deuxième partie, Sara fut brusquement prise de tremblement au bras droit. Au début, elle n'y avait pas prêté beaucoup d'attention. Mais au fur et à mesure qu'elle écrivait, les étourdissements devenaient plus fréquents. Puis, les tremblements se

transformèrent petit à petit en vertiges. Cela semblait étrange, car, pendant qu'elle s'évanouissait, elle avait l'impression de basculer dans un coin mystérieux de l'univers qu'elle inventait. Or dans ce monde parallèle où il faisait si bon vivre, la femme s'enlisait petit à petit en laissant un peu d'elle-même à chacune de ses visites. Pour désigner cette activité étrange qui s'était emparée d'elle, elle dit en souriant :

— « Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais aller un peu de l'autre côté ! ».

Sara ne voulut croire ni à la gravité de sa situation ni à l'authenticité du phénomène lui-même. Pourtant, ce trou bizarre dans l'épaule suscitait une vague inquiétude chez son médecin traitant. La romancière ne savait pas encore qu'en écrivant à un rythme soutenu et vertigineux, elle était peut-être en train de disparaître à tout jamais dans les méandres de sa propre fiction. Elle refusait de croire qu'effectivement, à chacune de ses visites, « de l'autre côté » comme elle disait, un lambeau de sa chair disparaissait sans laisser de trace. Mais, en la regardant maigrir affreusement, les gens qui l'entouraient, ses admirateurs, ses proches, sa famille, tous étaient très inquiets. En effet, morceau après morceau, son corps diminuait à vue d'œil. Elle était comme aspirée dans le cratère de son rêve. Soit qu'elle ne le sût pas, ou ne voulût pas le croire, le pouvoir de l'écriture obéissait au principe inexorable de la peau de chagrin.

Peu importe ! Même si elle s'affaiblissait, même si sa masse physique diminuait, elle ne craignait plus rien. Elle avait la conviction que ce n'était pas si grave que cela. Au contraire, tandis qu'elle se projetait dans l'univers de sa fiction, c'était comme une évasion, une forme d'évolution de l'esprit qui s'accomplissait au travers d'autres existences. Il n'y eut aucun doute dans sa tête, l'écriture était une bénédiction, c'était un véritable enrichissement, puisque la fiction lui donnait la possibilité de se réincarner et de renaître sous un autre aspect, dans un autre lieu, un autre temps. En quittant régulièrement la réalité quotidienne, elle allait toute palpitante, retrouver cette intense plénitude *de l'autre côté*. L'écrivaine pensait donc qu'à travers les mondes qu'elle s'inventait, elle pouvait impunément, vivre par procuration, toutes les formes du bonheur pur et illusoire des passions humaines. C'est vrai, cette femme avait besoin de nourrir sa vie austère de cette illusion. Ce n'était pas un péché, après tout ! Et puis… tout n'était-il pas éphémère ici-bas ?

Vers la fin du mois de juillet, l'affaire devint plus grave. En s'inventant le récit d'une vie idyllique, Sara n'arrêtait pas de rétrécir, sa chair se dissipait vraiment. C'était troublant. La romancière prit brusquement conscience du danger réel de cette affreuse pathologie. Et

quand elle commença à soupçonner enfin la vérité sur l'origine de ce mal étrange, son épaule droite fut complètement happée.

Personne d'autre ne pouvait croire ce qu'elle avait découvert. Aucun médecin n'aurait pu soupçonner l'écriture d'avoir entraîné ces graves séquelles dans son anatomie. Mais Sara savait qu'il y avait une relation entre l'écriture et sa maladie, c'était à cause de la rédaction si elle perdait ses cheveux, si elle s'était fanée, déformée, rapetissée. Elle avait maintenant des cernes si tristes autour des yeux. Et au fur et à mesure qu'elle raisonnait, l'horrible soupçon se confirma. Chaque fois qu'elle se mettait à écrire, c'était comme si les mots qui se nourrissaient sur sa substance vivante la consumaient. Troublée, impuissante, elle se rendit à l'évidence et comprit finalement que l'écriture était la cause directe de ces symptômes étranges. Il y eut en elle comme un mouvement de regret, mais c'était trop tard, quand elle entama le dernier chapitre de son roman, visiblement elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Arrivée au terme de son ouvrage, elle réalisa que, dans l'élan itératif du verbe fabulateur, elle ne faisait pas que transfigurer son existence, mais qu'elle était en train de le payer de sa vie. Lorsqu'elle murmura les dernières paroles inaudibles qu'un soupçon de main sans force saisit au clavier de son ordinateur, Sara ferma doucement les yeux et ressentit la tension extrême du verbe dilapidateur qui rongeait les derniers lambeaux de ce qui restait de son corps vague et difforme.

Un matin du mois de septembre, la romancière disparut. Dans sa chambre, sur le sol, gisait le cadavre encore chaud de son roman. Quand on ouvrit la porte, quelqu'un crut entendre, venir de « l'autre côté », l'ultime souffle de cette femme qui s'exhalait. Au milieu de la pièce vide, signée de son nom, la dernière page de son texte était en train de sortir, grillée et convulsée, d'une imprimante laser.

02 PHOENIX-ARIZONA

Texte introductif : Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive, reçue la veille, missive qui allait changer le cours de sa vie.

Elle n'avait plus le choix, il fallait répondre et agir au plus vite.

§§§

Avant de décacheter cette missive, arrivée au courrier de la veille et d'en prendre connaissance, j'ai, tout d'abord été très surprise en découvrant son auteur.

En effet, elle avait été postée à PHOENIX en ARIZONA, où résidait la sœur de ma mère, ma tante Micheline, exilée aux Etats UNIS depuis l'âge de 18 ans, aujourd'hui âgée de 89 ans et que je connaissais à peine.

Cependant, je me souvins que lors des trop rares occasions où j'avais pu la rencontrer j'avais apprécié sa bienveillance et sa simplicité.

Bien sûr, l'éloignement ne nous avait pas permis de construire une relation solide, pourtant, curieusement, je me sentais plus proche d'elle que de ma propre mère.

Elle m'avait d'ailleurs avoué que si elle avait eu une fille, elle aurait aimé qu'elle me ressemble !

Aussi, comme en écho, j'avais réalisé que le courant passait vraiment entre nous.

Mais, pour en revenir à cette missive dont la provenance m'avait fort intriguée, j'avoue que je fus également très surprise par son contenu.

Voici donc ce qu'elle disait :

« Je m'adresse à toi car – comme tu le sais sans doute- je n'ai jamais eu d'enfant et, bien que je sois très attachée à ma famille américaine, c'est à toi que j'aimerais faire don de la maison que j'occupe ici.

Bien sûr, tu es libre d'accepter ou de refuser mon offre – ce que je comprendrais- mais, à cause de mon grand âge, il est normal que je prenne certaines dispositions.

C'est pourquoi, j'ai besoin d'être fixée sur le devenir de ce patrimoine après moi .

Cela suppose que tu fasses le voyage pour voir à quoi ressemble cette maison que j'occupe depuis plus de 60 ans et à laquelle je suis très attachée.

Ainsi, l'idéal serait que tu puisses venir - si tu en as la possibilité - peut-être à l'occasion des congés d'été, si tu n'as pas d'autre projet bien sûr !.

Dans ce cas, c'est avec joie que je t'accueillerais dans mon home, ce qui nous permettrait d'en discuter en toute tranquillité pour que tu puisses ensuite faire ton choix en connaissance de cause.

Toutefois, si le prix du billet d'avion est un problème pour toi, j'aimerais que tu me le dises en toute simplicité car je pourrais le prendre en charge. »

J'avoue que – malgré la surprise et le caractère inattendu de cette offre – je me projetai immédiatement dans ce voyage que je n'aurais sûrement pas fait sans cette demande de ma tante et qui – je le pressentais – pourrait représenter un réel tournant dans ma vie.

Et j'en vins à me demander pourquoi je n'avais jamais envisagé de franchir ce simple pas vers elle pour apprendre à mieux la connaître et nouer avec elle une relation sympathique puisque – comme je l'ai dit précédemment - je me sentais si proche d'elle.

Puis, d'une manière plus générale je pris conscience de tous les actes manqués de mon existence alors que j'aspirais tant à aller vers des personnes avec qui j'aurais pu partager de l'affection alors que j'en avais tant manqué !

La routine, la paresse, l'indécision aussi sans doute, la peur de sortir des sentiers battus, nous font passer parfois à côté de ce qui aurait pu éclairer notre vie et la rendre plus belle.

Toutefois, malgré ces réflexions, mon côté prudent reprit le dessus et, selon mon habitude, je préférais prendre un certain recul avant d'annoncer à ma tante que je ferai ce voyage.

Je décidai de me donner la nuit pour réfléchir, car, comme chacun sait, la nuit porte conseil !

Je dus m'endormir et me réveiller avec toutes ces pensées qui avaient dû s'agiter dans mon subconscient pendant mon sommeil car, au petit matin, j'avais clairement pris ma décision de me rendre en ARIZONA. Au moins, de cela, j'étais sûre !

Je fis donc – tout d'abord un rapide bilan de ma vie ici :

- J'étais seule, mes enfants vivaient leur vie ce qui était bien naturel,

- Mes petites filles grandissaient
- Mes amies étaient plus ou moins disponibles

Peut-être que – si je décidai de vivre là-bas la moitié de l'année - je pourrais me faire de nouvelles connaissances.

Mes enfants et même mes amies pourraient venir me voir.

Je fis donc une sélection rapide des agences de voyage qui pratiquaient des tarifs abordables, tout en conservant un bon rapport qualité/prix et, finalement, je réservai un billet aller-retour auprès de la Compagnie AMERICAN AIRLINES, afin de rester en terrain connu.

Mon passeport et ma carte d'identité étaient récents puisque je les avais utilisés lors d'un voyage familial l'année précédente aux Iles de la Réunion et Maurice.

Lorsque tout cela fut fait, je me surpris à être impatiente de voir arriver les vacances d'été et de partir.

Mais, avant cela, je devais répondre à ma tante de la manière la plus neutre possible.

Tout en me faisant ces réflexions, je commençais – comme on l'aura compris - à envisager de lui donner une réponse favorable pour sa maison aussi, sous réserve qu'elle me plaise et que je m'y sente bien.

Pourtant, bien sûr, dans le courrier que j'allais lui adresser, je ne parlerai que du voyage et lui annoncerait mon arrivée à PHOENIX dans 15 jours puisque les vacances d'été approchaient à grands pas.

Le jour de ce départ tant attendu arriva enfin et je m'envolais pour PHOENIX - ce que j'avais encore du mal à imaginer – où j'arriverai au petit matin, après 13 heures d'avion sans avoir dormi et où l'effet du décalage horaire de 7 heures allait cruellement se faire sentir.

Mais l'enthousiasme de ce voyage prit le dessus et en contemplant à travers le hublot le ciel limpide - qui me sembla de bon augure – je sus que j'avais pris la bonne décision.

Le voyage me parut interminable, en effet, mais j'eus la surprise en arrivant à l'aéroport de voir toute la famille américaine de ma tante venue m'accueillir à ma descente d'avion, comme si j''étais un personnage important.

Lorsque je posai le pied sur le sol américain je vis en face de moi une dizaine de personnes souriantes et bienveillantes et j'en fus très touchée.

Tous s'inquiétaient de mon état de fatigue qui était visible et voulaient me proposer, au plus vite, un petit déjeuner et quelques heures de repos avant de faire plus ample connaissance, ce que j'acceptai avec gratitude.

Et, au milieu de cette joyeuse troupe j'aperçus ma tante qui semblait heureuse de me voir enfin et soulagée que je sois venue.

J'allais tout de suite vers elle et lui dit combien j'étais heureuse d'être ici et de la rencontrer enfin.

Puis, je fus de nouveau accaparée par cette joyeuse troupe qui se disputait ma présence.

Toutefois, je m'installais dans la voiture de ma tante après avoir récupéré mes bagages.

Si le trajet fut silencieux, il n'en fut pas moins chargé d'émotion et je devais apprendre, en côtoyant ma tante au quotidien que si elle était avare de mots elle était sensible à ma présence comme à celle de tous ceux qui l'entouraient.

En arrivant dans la maison des neveux de ma tante qui me parut immense et où un copieux petit déjeuner avait été servi sur une terrasse ombragée, je fus prise d'un moment de faiblesse et j'eus du mal à garder les yeux ouverts. Je m'écroulai littéralement sur un des fauteuils.

C'est alors qu'on me conduisit presque dans un état second dans une chambre fraîche et agréablement parfumée.

On me montra la salle de bains mais j'étais trop fatiguée pour éprouver le besoin de m'y arrêter, tout comme je ne ressentais pas de sensation de faim malgré presque 12 heures de jeun

C'est alors, je sombrai, avec délices, dans un sommeil profond qui dura toute la journée d'après mes hôtes.

Quand j'en émergeai enfin, j'étais totalement désorientée et j'avais le ventre torturé par la faim.

Toutefois, je voulais faire bonne impression et paraître sous mon meilleur jour et, pour cela, je devais me préparer avec soin.

Je fis donc couler un bain parfumé avec les différentes essences disposées autour de la baignoire, m'y plongeai avec volupté et finis par une douche froide qui acheva de me faire émerger des brumes du sommeil.

Puis je m'habillai avec soin pour retrouver cette joyeuse troupe qui m'avait accueillie si chaleureusement.

Dès qu'ils m'aperçurent, chacun s'inquiéta de mon bien-être après ce long sommeil.

Quand j'arrivai sur la terrasse, le petit déjeuner avait été remplacé par un apéritif géant et haut en couleurs, composé de cocktails en tous genres et d'un buffet froid qui me fit saliver et prendre conscience que j'étais à jeun depuis plus de…24 heures !

Soudain, en levant les yeux, je vis qu'une banderole avait été accrochée entre les arbres,

pour me souhaiter la bienvenue.

Ce qui me toucha profondément c'est que ces personnes - qui ne me connaissaient pas 24 heures plus tôt - puissent se montrer si bienveillantes.

Mais j'appris, au cours de mon séjour, qu'ils adoraient leur tante Micheline (je devrai dire notre tante) et que tout ce qui lui tenait à cœur était important pour eux.

Heureusement pour moi, tous s'exprimaient dans un français correct mais avec un tel accent que j'eus du mal à tout comprendre et ce, d'autant plus que tout le monde parlait en même temps.

A part moi, je me fis la réflexion que lors de ce séjour et peut être de ceux qui suivraient, je serai à bonne école pour parfaire mon anglais mais que – de retour en France – je m'inscrirai à un cours d'anglais renforcé car j'avais toujours négligé les langues qui ne m'attiraient pas spécialement.

Mais, en la circonstance, tout s'était déroulé si vite depuis que j'avais reçu cette fameuse lettre que je n'avais pas eu une minute pour songer à m'inscrire à un cours d'anglais accéléré qui m'aurait permis de me débrouiller avec les rudiments de cette langue.

Pourtant, personne ici ne semblait s'en formaliser et la soirée se poursuivait dans la joie et la bonne humeur.

C'est alors que je m'avisais de l'absence de ma tante.

Aussi, devinant mon interrogation muette, un des neveux de ma tante que je n'avais pas vu à l'aéroport, se présenta à moi et m'expliqua qu 'elle avait souhaité que je profite de la soirée avec sa famille d'ici qui m'avait accueillie avec tant de gentillesse.

Quant à elle, à cause de son grand âge, elle avait préféré aller se reposer de cette journée riche en émotions.

Ainsi rassurée, je passai une excellente soirée avec cette troupe de joyeux drilles.

Le temps passa très vite autour du buffet, de la piscine, des chants, des danses et de la musique.

Ce qui était très agréable, c'est que tous semblaient m'avoir adoptée comme s'ils me connaissaient depuis toujours.

Après une nuit courte mais néanmoins reposante, dès mon réveil le lendemain matin je me rendis dans le grand salon où un petit déjeuner m'attendait.

Mes bagages avaient déjà été chargés dans le 4 x 4 de celui qui devait m'emmener près de ma tante et qui se prénommai Mike.

Tout au long du trajet je regardai avec étonnement le paysage autour de nous qui me parut immense et, bien sûr, si différent de chez moi que je me sentis dans un autre univers.

Dès notre arrivée, la maison m'apparut dans la lumière du matin et me vint à l'esprit aussitôt que c'était à dessein que ma tante avait voulu que les choses se passent ainsi afin que je sois tout de suite sous le charme de cette belle maison victorienne éclairée par le soleil levant comme un bijou dans son écrin.

Puis elle apparut sur le pas de la porte et vint à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue.

Je fus immédiatement séduite par son home (comme elle disait) et suivie de Mike, je pénétrai à l'intérieur où régnait une température agréable comparée à la fraicheur du petit matin tout comme l'épaisseur des murs devrait la protéger de la chaleur prévue pour la journée à venir.

Elle nous fit entrer dans un petit salon meublé avec un gout certain et nous offrit un café délicieux que nous avons dégusté avec bonheur.

Puis, Mike se retira en nous faisant promettre de nous revoir bientôt.

Elle me parla un peu de lui, qui était veuf d'après ce qu'elle m'apprit.

Toutefois, même si je le trouvai séduisant, je n'étais pas du tout dans l'état d'esprit pour vivre une nouvelle histoire d'amour.

J'avais, à jamais dans le cœur et dans la tête, un homme qui avait beaucoup compté pour moi et dont le souvenir et le sourire restaient gravés au fond de mon cœur.

Je passai beaucoup de temps pendant ces trois semaines avec ma tante. Nous avons beaucoup discuté, apprenant ainsi à nous connaitre. Elle m'apprit les raisons qui l'avaient poussé à venir vivre ici à l'âge de 18 ans ; elle avait voulu échapper à la mentalité de cette famille de la Haute bourgeoisie et à ses exigences.

Nous avons revu, à plusieurs reprises la joyeuse troupe de neveux et passé d'excellents moments avec eux mais nous avions surtout besoin d'être ensemble ma tante et moi pour apprendre à mieux nous connaître.

Quant à sa maison je m'y sentais si bien que je me décidai à accepter sa proposition. Je lui fis part de ma décision la veille de mon départ alors que nous dinions dehors, dans un décor de rêve illuminé par un magnifique coucher de soleil et elle sembla tellement heureuse et soulagée qu'elle m'embrassa chaleureusement.

Pendant mon séjour chez elle, nous avions été très proches l'une de l'autre et aussi beaucoup échangé.

C'est pourquoi mon retour en France, prévu pour le lendemain nous attristait un peu, mais malgré tout, ma décision avait atténué cette tristesse que nous éprouvions du fait de l'imminence de la séparation.

Et je lui promis de revenir chaque fois que ce serait possible car je ne m'étais jamais sentie aussi bien qu'avec elle et sa famille et ce constat avait pesé très lourd dans ma décision d'accepter son offre..

Désormais, il m'était possible d'envisager mon avenir autrement et cela allait me changer la vie.

N° 3 - **Renaissance**

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille, missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite.

Hier, avant même que son amie Adélaïde lui tende la lettre, elle avait senti son émotion. Elle avait tout d'abord cru à un évènement dramatique dont elle voulait l'informer.
Puis, Adélaïde avait sorti la lettre de son sac et la lui avait tendue en la regardant fixement dans les yeux. Julie resta perplexe en prenant la lettre qui, assurait Adélaïde, lui était destinée. « De qui pouvait-elle provenir? », se demanda-t-elle.
La gravité du moment était presque palpable et à son tour, son cœur se serra, pressentant que ce qui était écrit sur ce papier un peu froissé, ne serait pas anodin.
Curieuse, impatiente d'en découvrir le contenu, presque instinctivement, elle retourna la feuille et regarda la signature : « Pierre ». Son cœur sembla s'arrêter de battre. Ses battements se situaient à présent dans sa tête; ça cognait. Sa vue se brouilla. Sans s'en rendre compte, elle fit trois pas en arrière et s'appuya sur le mur. « Pierre ?! Ce n'était pas possible. Nous vivions une si belle histoire d'amour et sans prévenir, il avait disparu il y a plus d'une année, quinze mois même… ».
Elle en avait été si malheureuse. Aucune explication. Aucune ombre entre eux, aucune dispute. Leur idylle était si parfaite. Qui aurait cru à ce moment-là qu'elle cesserait aussi brusquement ?
Si encore elle avait su pourquoi.
Avait-il rencontré quelqu'un d'autre ?
Avait-il craint de s'engager plus sérieusement ?
Vraiment, cela avait été très difficile pour elle car l'incompréhension était totale.
Heureusement, elle avait été bien entourée et peu à peu la peine s'était dissoute. Mais un vide s'était installé dans son cœur ; trop de bonheur suivi de trop de chagrin.

Et voilà qu'aujourd'hui, elle recevait enfin des nouvelles de Pierre. Toutes les réponses à toutes ses questions étaient là, en quelques lignes.

Il lui expliquait son accident de moto alors qu'il revenait de son stage d'ébéniste à trente kilomètres de son domicile.
Il avait été percuté par un camion. Il avait chuté et glissé sur plusieurs mètres. Sa tête avait touché la roue d'une voiture en stationnement. Traumatisme crânien. Urgences. Soins intensifs. Un coma d'une dizaine de jours.
A son réveil, il se rendit compte que ses jambes ne fonctionnaient plus normalement.
Aucune plaie pourtant, aucune égratignure.
Il avait même ressenti un soulagement lorsqu'à sa demande, on lui avait présenté un miroir : son visage n'avait pas été touché.

Mais la nouvelle de la paralysie du bas de son corps l'avait anéanti.
Il ne voulait plus voir qui que ce soit. Seule sa mère lui était un réconfort. Elle avait été si patiente. Elle souffrait davantage de voir son fils malheureux que de le voir cloué au lit.
Il lui avait demandé de ne donner aucune nouvelle de lui à ses amis et à Julie surtout.

Elle l'avait aimé sur pieds. Il refusait qu'elle l'aime infirme.

Le chirurgien pourtant semblait optimiste.
Il lui disait chaque jour de ne pas se décourager ; les radios ne montraient pas de réelles séquelles. Tout pouvait recommencer comme avant. Il remarcherait, lui assurait-il.

Ce fut vrai.
A force de volonté, d'exercices de rééducation répétés, avec l'aide d'un personnel soignant attentionné, efficace et encourageant, il retrouva sa volonté de vivre, sa joie et en même temps vigueur et santé.

Après six mois, il retrouva l'usage tout à fait normal de ses jambes.

Il loua un studio à proximité de son stage afin de reprendre sa formation et essaya d'oublier le bel amour qu'il avait partagé avec Julie.
Il pensait qu'elle avait peut-être un nouvel amoureux depuis tant de temps et qu'il n'avait pas le droit de réapparaître dans sa vie et risquer de tout chambouler.

Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de penser à elle à chaque instant.

L'été dernier, il apprit qu'une soirée avait été organisée pour l'anniversaire d'un ami commun.
Il chargea cette personne de remettre à Julie une lettre pour expliquer la raison de son dernier rendez-vous manqué.
Il terminait sa lettre en lui assurant qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer mais qu'il ignorait si elle était libre et si elle accepterait de le revoir.

Julie s'assit par terre.
C'était trop d'émotions.
« Quand je pense à ce que Pierre a vécu alors que je n'en ai rien su. J'aurais pu être à ses côtés, comme sa maman. Je lui aurais donné du baume au cœur, j'en suis sûre, je l'aurais encouragé chaque jour. Je lui aurais assuré, rassuré de mon amour, avec ou sans jambes valides! », se dit-elle.
N'avait-il pas confiance en elle ? En la force de son amour ?
Il aurait été juste qu'elle demeure auprès de lui pendant ces moments aussi difficiles.
Il n'avait pas permis qu'il en soit ainsi. C'était presque de la colère envers Pierre qu'elle ressentait ! « Non, il ne faut pas, se dit-elle, c'est trop ridicule ».

Puis, ce fut un grand bonheur qu'elle éprouva : il l'aimait encore. Tout pouvait alors continuer !

Puis une peur effaça sa joie : la lettre avait été déposée dans la poche de la veste que Adélaïde lui avait prêtée. Mais, c'était il y a des mois de cela !
Julie lui avait rendu sa veste le lendemain de la soirée, sans même vérifier dans les poches si elle y avait oublié quelque chose. Ce n'est qu'avant-hier que Adélaïde avait trouvé la lettre de Pierre !
« Oh mon Dieu », s'exclama-t-elle, « pourvu qu'il ne soit pas trop tard. C'est peut-être lui qui, aujourd'hui, n'est plus libre ! »

Elle décida de ne pas perdre une minute de plus et d'aller de suite chez la mère de Pierre, pour en avoir le cœur net et, peut-être, si la vie le permettait, continuer leur belle histoire d'amour. Et si personne ne lui ouvrait la porte, elle déposerait une lettre avec ces simples mots :

« PIERRE, JE T'AIME ET JE N'AI JAMAIS CESSE DE T'AIMER. JULIE »

04 LA LETTRE

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite.

Cette lettre, elle n'aurait pas dû l'ouvrir peut-être. Mais elle aimait ce genre de jeu.

L'enveloppe qu'elle avait trouvée la veille mystérieusement déposée dans sa boîte-aux-lettres ne portait aucune mention, ni nom d'expéditeur, ni nom de destinataire, de sorte qu'il était impossible de savoir si elle lui était vraiment destinée. Mais comment en être certaine ? Dans le doute la curiosité avait été la plus forte. Elle l'avait donc ouverte pour s'en assurer.

Il s'agissait bien d'une lettre. Mais d'une lettre comme elle n'en avait jamais reçue. Il ne s'agissait pas d'une déclaration d'amour comme toute femme serait flattée d'en recevoir, mais de quelque chose de bien différent. Sa teneur en était trouble, mais elle ne pouvait se défendre du fait qu'elle exerçait sur elle une étrange fascination, certainement malsaine. L'auteur en était bien évidemment anonyme… mais était-il pour autant un inconnu ? Aurait-il pu s'agir d'une de ses connaissances qui aurait décidé de lui faire une *blague*, une mauvaise plaisanterie ? Elle avait passé en revue le cercle de ses relations et n'avait trouvé parmi celles-ci aucune susceptible de s'investir dans ce qu'elles auraient toutes perçu comme une farce gratuite. Toutes avaient des préoccupations et des motivations beaucoup plus pragmatiques et terre-à-terre, ce dont elle avait tendance à se désespérer.

Ce message imprévu venait rompre la monotonie de son quotidien, mettre un peu de sel dans sa vie insipide, et c'est sans doute là la principale raison qui l'avait fait s'y intéresser au lieu de le mettre directement au panier, au point qu'elle se sentait obligée d'y répondre en dépit de son étrangeté, ou plus surement encore à cause de celle-ci même.

Le texte en était bref et assez impératif. Voici ce qu'il disait :

« *Ne cherchez pas. Vous ne me connaissez pas. Du reste, je ne vous connais pas non plus. Pas encore.*

Vous devez vous demander pourquoi cette lettre a atterri dans votre boîte-aux-lettres. Pourquoi vous ? Pourquoi maintenant ? Ce sont les questions que nous nous posons tous. J'aimerais pouvoir vous répondre que c'est parce que je l'ai voulu ainsi. Je n'en suis pas sûr. Il y a au-dessus de nous, et même de moi, des forces qui dépassent notre entendement. En adressant ce courrier à une inconnue, ne fais-je que servir leur dessein, ou n'est-ce qu'une

tentative naïve de ma part pour tromper leur emprise ? Pouvons-nous échapper à notre destin, saurez-vous vous approprier le vôtre ?
Dans le square à proximité de chez vous, il y a une corbeille à papier à côté du troisième banc sur la droite à partir de l'entrée principale : c'est dans celle-ci que vous déposerez votre réponse, demain, à 16h00 précises. Rentrez ensuite chez vous immédiatement. Inutile de rester pour espérer me voir : ce serait inutile.
Il y a encore beaucoup de choses dont j'aimerais vous entretenir… »

Le tour donné à ce mot, et le mystère qui l'entourait, l'avait tout d'abord laissée perplexe. Mais tout dans celui-ci sortait de l'ordinaire, à commencer par son aspect. Il était calligraphié à la plume dans une écriture remarquablement régulière et esthétique, présentant un visuel très proche de la « Ronde Anglaise » dite de Bickham, où les majuscules surdimensionnées se prolongeaient en arabesques exagérées ainsi que les lettres finales des mots terminant les phrases. Il s'en dégageait une impression de mouvement, de grâce, et en dépit - et même a contrario - du sens objectif, de poésie, qui exerçait sur elle une sorte de magnétisme irrésistible sans doute généré ou renforcé par ce contraste.
Bien qu'elle y décelait également une certaine forme de danger larvé et informel, déjà elle ne pouvait se résoudre à envisager de ne pas répondre à cette incitation : peut-être n'aurait-elle pas d'autre occasion de mettre un peu de pigment dans son existence.
Cette sorte de prise de contact pouvait paraître bizarre… Mais à y réfléchir de plus près, était-elle vraiment différente, dans sa démarche, de celles désormais couramment pratiquées sur les réseaux sociaux où entrer en contact avec des inconnus est la norme ? Elle partageait avec ces dernières le même pouvoir d'excitation provoquée par l'attrait du mystère… et comportait les mêmes risques potentiels. Sauf qu'elle n'était plus une adolescente crédule. Elle n'y voyait là en définitive qu'un pseudo-anachronisme qui ne manquait pas de piquant.

Aujourd'hui nous étions Dimanche : son énigmatique correspondant avait manifestement pris la précaution de lui offrir les meilleures opportunités de pouvoir lui répondre, selon les règles qu'il avait établies. Néanmoins il ne lui restait plus beaucoup de temps pour finir de mettre au point sa copie - elle avait en effet l'impression de devoir satisfaire à un exercice imposé - qu'elle devait rendre à 16h00. Mais comment s'acquitter de cette tâche ? Que pouvait-elle dire, sans passer pour une idiote aux yeux de cet abscons personnage qu'elle percevait, au travers du soin porté à son écriture et du ton qu'il employait, comme certainement cultivé et loin *d'être bête*. Avait-elle seulement quelque chose à lui dire ?

Toutes les idées qui lui passaient par la tête lui paraissaient médiocres, la pire d'entre toutes étant sans nul doute le lamentable « *Je ne suis pas celle que vous croyez* ».

Que croyait-il, d'ailleurs ? Il affirmait ne pas la connaître, et c'était plus que probable. Son intuition lui disait qu'elle n'avait pas affaire à un simple plaisantin. Elle devinait au-delà du phrasé une personnalité complexe, qu'elle ne pouvait pas encore totalement cerner, et qui n'était pas exempte de tout danger… de ce genre de danger qui attire inévitablement.

Dans cette optique, il paraissait évident que pour l'instant il attendait de voir sa réaction, de voir si elle en aurait une, sans trop vraiment y compter…

Que lui arrivait-il ? Voilà qu'elle s'imaginait pouvoir entrer dans la psychologie de son *corbeau* et que naissait en elle une illusion de familiarité, comme si elle le connaissait déjà ! Il lui fallait faire attention et contrôler ce qui ressemblait fort à une projection de ses phantasmes… là, il y avait vraiment *danger*.

D'ailleurs, pourquoi pensait-elle qu'il s'agissait d'un homme ? Intuition féminine, simple souhait inavouable ou cette impression reposait-elle sur un élément objectivable contenu dans le texte de la lettre ? Le simple aspect graphologique de l'écriture ne permettait pas de trancher avec certitude la question : les voyelles étaient certes très arrondies, indices de féminité, mais également propre au style dit de « Ronde Anglaise » ou *copperplate*, au même titre que les caractéristiques pleins et déliés harmonieux et codifiés, alors que les consonnes anguleuses étaient très pointues, marque typiquement masculine.

Elle relut une fois de plus le texte manuscrit avec une attention particulière et finit par trouver ce qu'elle cherchait : l'auteur avait écrit « Je n'en suis pas sûr » et non « Je n'en suis pas *sure* ». Il s'agissait bien d'un homme, et son inconscient avait intégré ce marquage morphosyntaxique comme un message subliminal sur lequel sa conscience était passée en premières lectures… Mais s'agissait-il pour autant d'une preuve ? Ne pourrait-il pas aussi bien s'agir d'une femme utilisant cet artifice grammatical pour se faire passer pour un homme, estimant à tort ou à raison aiguillonner ainsi un peu plus sa curiosité ?

C'était un premier point qu'elle allait essayer d'élucider, et elle avait son idée pour y parvenir. Pour le reste de sa… rédaction, c'était un peu moins facile. Il lui fallait être brève et ferme et surtout ne pas montrer son intérêt, sans que cela ressemble à une fin de non-recevoir. L'exercice s'annonçait délicat.

La forme elle-même lui avait posé problème : elle n'avait aucune aptitude particulière à la calligraphie et il lui était apparu de toutes façons exclu d'emblée de donner à l'expéditeur l'impression qu'elle le copiait ou cherchait à s'aligner sur son modèle. D'un autre côté son écriture naturelle était à ses yeux guère flatteuse et surtout elle aurait pu trahir des traits de sa

personnalité. Elle avait alors naturellement pensé utiliser un traitement de texte, mais dans ce cas quelle police de caractère choisir ? Une fonte originale eût paru trop artificielle et trop affectée, tandis qu'une plus courante eût été trop banale et trop atone. Elle s'était donc résolue à exhumer une vieille machine-à-écrire, vestige obsolète d'une époque où elle avait appris la dactylographie. Ce n'était pas forcément la solution idéale, mais au moins elle lui permettait à sa manière de marquer son territoire, une sorte de réponse du berger à la bergère… ou de la bergère au berger.

Elle tâtonna un peu au début, mais comme pour le vélo, ce genre de savoir ne s'oublie jamais et la pratique - qu'elle n'avait toutefois jamais totalement abandonnée en pianotant sur son ordinateur - lui revenait au fur et à mesure qu'elle tapait sur le clavier désuet.

Restait à rédiger le corps du message. Ayant bien réfléchi et pesé le pour et le contre sur un brouillon, elle se lança :

« Monsieur,

Comme vous pouvez le constatez, j'ai bien été réceptionnaire de votre courrier.

Ne vous méprenez cependant pas sur mes intentions, alors que j'ignore les vôtres, bien que vous prétendiez avoir des informations à me communiquer.

Je n'ai pas de raisons particulières de m'y opposer.

Ne vous sentez cependant aucunement obligé de vous exécuter ».

Elle se relut et décida que le résultat était aussi satisfaisant que possible : le ton lui paraissait à la fois suffisamment neutre et assuré, et l'essentiel était dit. De plus elle renvoyait la balle dans son camp. On verrait bien s'il y aurait une suite…

Il ne lui restait plus qu'à se rendre au parc : elle en avait juste le temps.

……..

Elle avait procédé comme il avait été dit : elle avait déposé sa lettre dans la corbeille indiquée et était rentrée chez elle. Elle avait bien senti qu'il eût été vain qu'elle cherchât à le surprendre : connaissant son lieu de résidence et son nom (qu'il n'aurait eu qu'à lire sur sa boîte), il était fort probable qu'il connaissait également son physique, de sorte qu'il l'aurait repérée bien avant qu'elle ne le soupçonnât. Et en admettant que ce ne fût pas le cas et qu'elle parvînt à le confondre… elle croyait devoir anticiper que cela mettrait un terme immédiat à leur échange épistolaire ce qui, même si cela la dérangeait de devoir le reconnaître, n'était pas ce qu'elle souhaitait.

Il ne se passa rien le lendemain, ni le surlendemain, et elle commençait à envisager la possibilité que l'étrange aventure s'arrêtât là, son instigateur n'ayant pas trouvé sa réponse à son goût ou n'ayant tout simplement jamais eu réellement l'intention d'entamer une véritable correspondance.

Mais le jour suivant elle trouva dans sa boîte une lettre acheminée par voie postale. Elle ne comportait bien sûr aucun nom d'expéditeur. Quant au sien, il était imprimé de façon très anonyme sur une étiquette adhésive collée sur l'enveloppe. Elle sentit son cœur s'accélérer et se fustigea mentalement, furieuse contre elle-même. Malgré cela, elle ne put s'empêcher de se hâter de rejoindre son appartement pour en découvrir le contenu.

Dès qu'elle en sortit le feuillet soigneusement plié, elle put reconnaître l'écriture qu'elle avait secrètement espérée, si caractéristique et d'une si parfaite régularité. Cette fois-ci la missive semblait plus longue que la précédente. Elle se plut à y voir un signe positif.

Elle ne perdit pas une seconde de plus pour en entamer la lecture :

« *Chère enfant,*

Ainsi donc vous avez cru devoir déduire de mon précédent message que j'étais un homme. Que ce soit effectivement ce que je suis ou non n'a aucune importance pour l'instant. Ni plausiblement pour l'avenir.

J'ai également noté le soin particulier que vous avez mis dans le choix du média que vous avez retenu pour vous adresser à moi. J'y suis sensible : je tenais à vous le dire.

En ce qui concerne mes intentions, rassurez-vous, je ne vous demanderez pas de glisser une photo de vous nue dans l'une de vos prochaines réponses que je sais à présent que vous ne manquerez pas de me retourner. Au risque de vous étonner - puisque vous pensez que je suis un homme - cela ne m'intéresse pas. Non pas que je doute un seul instant que vous disposiez assurément d'arguments pertinents en la matière - auquel cas je serais un bien piètre goujat - .mais simplement parce que mes visées sont d'un tout autre ordre.

Je m'intéresse en l'occurrence à votre esprit, ainsi qu'accessoirement, peut-être, à votre âme que je m'efforcerais de ne point pervertir, dans toute la mesure de mes moyens.

J'ambitionne ni plus ni moins que d'être votre senseï *pour vous guider sur l'épineux chemin de la Vie.*

Et ceci sera mon premier enseignement :

Il n'y a pas de hasard. Notre rencontre à distance, quoi que vous en pensiez encore aujourd'hui, n'en est en aucune façon le fruit. Pourquoi vous ? Pourquoi moi ? Parce que c'était vous, parce que c'était moi. Il n'y a rien de plus à savoir.

Vous savez où, quand, et comment me contacter ».

Elle garda un long moment la feuille entre ses doigts, comme abasourdie. Pourquoi et comment ces quelques mots, en provenance d'un inconnu, pouvaient-ils produire sur elle un tel effet ? C'est ce qu'elle ne pouvait s'expliquer. Il lui semblait pourtant que leur agencement, leur ordonnancement, composaient une sorte de musique, de mélopée au rythme quasi hypnotique au-delà de laquelle s'élevait en même temps une immense tristesse… C'est clair, elle devait être folle, raison pour laquelle sans doute elle avait été choisie, elle, et pas quelqu'un d'autre. N'importe quelle autre femme normale à sa place aurait froissé le papier en boule et l'aurait jeté à la poubelle. Point final. Mais non : elle, elle demeurait là, songeuse, à lire et à relire sans vraiment les voir ces lignes ambivalentes dont certains passages auraient dû l'inquiéter, l'alerter même… Au lieu de cela, elle les trouvait au contraire rassurantes, et même apaisantes !

Elle s'exhorta à se ressaisir, à redevenir lucide, elle essaya de s'obliger à prendre conscience que tout cela n'était qu'un délire qui n'existait que dans sa tête : elle accordait à ces textes non pas le sens et la portée qu'ils avaient *objectivement*, mais ceux qu'il lui plaisait de croire qu'ils avaient. Qu'est-ce qui lui prenait d'éprouver de l'empathie pour ce *type* dont elle ne savait rien et qui au demeurant pouvait aussi bien être un monstre ? La seule chose censée à faire était de jeter cette correspondance douteuse aux ordures et de stopper immédiatement tout contact avec son auteur !

Elle alla chercher sa machine-à-écrire.

……..

Elle allait donc lui répondre.

C'était sans doute la dernière chose à faire, elle ne pouvait s'empêcher de le penser, mais d'un autre côté un secret instinct lui soufflait que même si, comme elle aurait dû, elle *se défilait*, il aurait été peu probable que l'inconnu en restât là pour autant. Après tout, il connaissait son nom et son adresse, et choisir de « faire la morte » eût été une solution bien illusoire… De plus, ce n'était pas son genre.

Elle n'avait donc pas trop le choix. Elle avait le sentiment confus que dès sa première réponse elle avait mis le doigt dans un engrenage fatal et qu'à présent elle ne pouvait plus faire autrement que de faire face.

Il avait certes les cartes en main et il affectait de contrôler la situation : il lui fallait reprendre l'initiative, trouver un moyen de le déstabiliser. Elle avait l'impression de se livrer à une sorte

de partie d'échec dont en outre elle n'aurait pas connu toutes les règles ou subtilités. Cela n'en rendait le défi que plus palpitant !
Elle se donna le temps de relire encore une fois en profondeur cette dernière missive, afin de bien s'en imprégner et de trouver pour y répondre la formulation la plus pertinente possible. Cette fois encore, il n'y avait pas de formule de politesse, le mot s'achevant sur une injonction qui sous la plume de tout autre que *lui* eût paru méprisante et déplacée. Mais sous *la sienne*… comme par magie cette remarque sans-gêne prenait justement la résonnance d'une formule de politesse.
Il fallait vraiment qu'elle se reprenne : comment pouvait-il déjà exercer une telle influence sur elle ? Il lui fallait urgemment « remettre les pendules à l'heure ».
Elle observa encore quelques secondes d'hésitation, puis commença à enfoncer les touches du clavier :

« Senseï,
Puisque c'est ainsi qu'il semble que vous souhaitiez que l'on vous appelle.
J'ai bien évidemment pris connaissance avec attention de votre dernière communication. Vous y déclarez vouloir vous ériger en une sorte de mentor. Toutefois cette présomption repose sur une contradiction qui ne laisse pas de m'étonner et dont je dois vous faire part.
Vous affirmez ne pas me connaître : dès lors sur quoi fondez-vous votre conviction que je puisse avoir besoin de vos éclairages ?
De plus vous prétendez m'enseigner : or je sais que vous savez que je sais déjà que le hasard n'existe pas… sans quoi je n'aurais pas répondu au premier message que vous m'avez fait parvenir de façon si peu orthodoxe, pour ne pas dire cavalière.
Je veux néanmoins bien croire que vous ayez des vérités à me révéler : mais j'ose espérer de vous bien mieux que la délivrance de lieux communs.
Je me trompe peut-être ».

Elle se relut et se trouva assez contente de sa réplique. Elle avait, lui semblait-il, trouvé une faille. Cela la rassérénait, elle s'en réjouissait tout en en concevant en même temps une sorte de regret aux raisons indéterminées.
Il ne lui restait plus qu'à attendre que Dimanche, 16h00, sonnent. On verrait bien s'il y aurait une suite.

……..

La suite arriva dans sa boîte dans le milieu de la semaine suivante. Machinalement, elle avait regardé le cachet de la poste : la lettre avait été envoyée d'une ville différente de celle où l'envoi précédent avait été effectué. Cela ne l'étonna pas.
Avec un peu d'appréhension, elle ouvrit l'enveloppe et en extirpa son contenu :

« *Chère Destinataire,*
Effectivement, je ne vous connais pas : je l'ai déjà dit et le confirme. Je sais cependant que vous êtes un être humain. Et tous les êtres humains, même s'ils l'ignorent ou refusent de se l'avouer, ont besoin d'un senseï.
D'autre part, je n'ai pas jugé utile de vous préciser que nos échanges ne sont pas un jeu. Du moins pas plus que la Vie n'en est un elle-même.
Bien entendu, vous savez déjà cela également.
Je dois cependant vous formuler une mise en garde, qui est plutôt un conseil : abstenez-vous de tenter d'inverser les rôles. Il n'en ressortirait rien de constructif : une rivière ne remonte pas le cours de son lit.
Cependant je discerne poindre dans votre attitude un germe de rébellion : il est inattendu que cette phase nécessaire se produise à un stade aussi précoce. Mais il était écrit que c'était bien à vous que je devais m'adresser.
Ceci dit, vous vous méprenez sur mon rôle. Mon enseignement se trouve au-delà des mots, le Savoir réside en celui qui le cherche. Vous pouvez n'y voir que banalités. Dans ce cas, ce seront vos yeux qui auront besoin de lunettes. Mais on ne montre pas la lumière à un aveugle.
Ce courrier contient mon deuxième enseignement.
Veuillez également prendre en considération que je peux à tout moment interrompre mes interventions sans préavis. Le Monde est malgré tout peuplé de nombreuses personnes telles que vous : osez dire qu'il en va de même en ce qui me concerne.

Je ne vous ferai pas l'insulte de vous rappeler ce que vous allez faire. »

A la lecture de ce message, elle sentit naître en elle un sentiment tout-à-fait inattendu : il commençait à *l'agacer*. C'était un tissu de menaces à peine voilées, proférées avec bienveillance. Comment pouvait-il allier ainsi autant de violence avec une telle sérénité ? Quelle savante alchimie ! Elle avait escompté avec peut-être un peu trop de légèreté pouvoir le « déstabiliser » : c'était l'inverse qui était en passe de se produire. Il parvenait à provoquer en elle à la fois admiration et répulsion.

Heureusement, elle appartenait à cette catégorie de femmes qui ont la faculté remarquable de pouvoir brûler du jour au lendemain ce qu'elles adoraient encore la veille. Le moment était venu de mettre à profit cette précieuse aptitude. A son tour de lui donner peut-être une leçon !
C'était décidé. Quoiqu'il puisse advenir par la suite, ce serait sa dernière réponse. Malgré tout, il lui en coûtait, mais c'était la seule décision à prendre, quand bien même ne fît-elle que souscrire à une impitoyable logique.
Elle rassembla son courage et s'attabla devant sa machine :

« Senseï à jamais inconnu,
Je ne vais certainement pas vous apprendre que je ne m'arrête pas aux apparences..
Je vous ai entendu, et j'ai vu au-delà. Au-delà du clair-obscur de vos propos.
Vous avez beaucoup vécu, croisé trop de déceptions et désillusions et vous vous défiez de vos semblables.
Pourtant vous êtes toujours dans l'attente de quelque chose : tel un Diogène moderne, vous parcourez vos ténèbres à la recherche de cette petite flamme qui vous prouverait que vous avez tort, tout en vous convainquant que cette quête n'a d'autre but que d'établir que celle-ci n'existe pas, et que vous avez raison.
Je n'avancerai pas en effet que le Monde connaît une pléiade d'individus qui vous soient comparables : au contraire, vous êtes seul. Désespérément seul.
Et j'ai le profond regret de vous annoncer que je vais à mon tour, à partir d'aujourd'hui, vous laissez à cette solitude irrémédiable.
Il va sans dire que ceci est ma dernière réponse. »

En tapant ces derniers mots, elle eut tout de même un pincement au cœur qu'elle jugea vraiment stupide et qu'elle s'efforça de refouler. Elle eut encore quelques doutes pendant quelques instants ; avait-elle fait ce qu'il fallait ? Avait-elle dit ce qu'il fallait ? Avait-elle raison de ressentir comme un diffus sentiment de culpabilité ? Elle chassa toutes ces interrogations superflues d'un revers de main : après tout, elle n'avait rien demandé. Dimanche à venir, elle accomplirait pour la dernière fois ce qui était déjà devenu une sorte de rituel. Et elle était soulagée d'y mettre un terme.

……..

Comme à l'accoutumée une enveloppe sans nom d'expéditeur arriva au milieu de la semaine suivante dans sa boîte-aux-lettres. Cette fois-ci elle avait été expédiée d'une localité située dans un autre département. Elle n'en fut nullement étonnée non plus. Elle n'était pas pressée

de l'ouvrir, étant à peu près sure de savoir en substance ce qui lui avait été répondu, et elle en éprouvait un peu de tristesse, une sorte de nostalgie. Elle savait, elle *sentait* que c'était l'ultime lettre qu'elle recevrait de sa part. Il n'était pas nécessaire qu'elle s'y attarde et faillit s'en dispenser. Mais elle avait lu la première, il était normal qu'elle en fasse de même pour la dernière. Elle se surprit même à penser que c'était la moindre des politesses.
Elle ouvrit posément l'enveloppe.

« Chère Élève,
C'est avec un réel plaisir que j'ai pu suivre votre si rapide évolution.
Vous émettez de nombreuses hypothèses à mon sujet. Peut-être avez-vous raison, peut-être êtes vous dans l'erreur.
Ce que je peux affirmer plus certainement, c'est que vous aussi – en admettant que je le sois – vous êtes seule. Au début par choix, en ce qui vous concerne. Mais il y a des choix qui vous engagent sur des voies sans retour.
Hier, vous aviez commencé à ouvrir les yeux. Aujourd'hui, vous avez appris à regarder. Faites bon usage de ce que vous allez voir. Pensez à moi.
Je dois encore vous avouer qu'il m'agrée sincèrement qu'il me soit épargné d'avoir à vous supprimer, comme tant d'autres avant vous.
Naturellement, je plaisante.
Ou peut-être pas.
Vous l'avez compris, ceci sera mon dernier cours. »

Elle esquissa un sourire, mélange subtil de connivence nuancée d'un zest d'attendrissement ambigu.
Comme il était prévisible, il avait tenu à se ménager l'élégance d'avoir le dernier mot, ce en quoi elle lui avait tout de même bien *tendu la perche*.
Sa prose, sa morgue, et même ses arabesques d'un raffinement incongru allaient certainement lui manquer.
Mais elle n'avait plus besoin de lui.
Elle savait désormais ce qu'elle avait à faire.

05 Indiens dans la brume

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait pas le choix : il fallait répondre et agir au plus vite. Laura n'arrêtait pas de tourner et retourner cette enveloppe dans ses mains en se demandant qui avait pu barrer aussi rageusement son adresse de Lima avant de la réexpédier à Lynn où elle habitait, près de Boston ? Ce ne pouvait être que son père qui l'avait quasiment chassée de la maison à cause d'une liaison avec un homme de presque vingt-cinq ans plus âgé qu'elle ? On ne plaisantait pas avec la bienséance ou les qu'en-dira-t-on chez les Ferreyros dont elle était la fille unique. Cétait l'une des plus anciennes familles du Pérou qui avait compté dans ses rangs plusieurs généraux, ministres ou ambassadeurs dont le dernier auprès de l' ONU.

Si son père avait su ce que contenait cette enveloppe, il est probable qu'il l'aurait déchirée et mise aussitôt à la poubelle. Elle relut le texte sibyllin émanant de l'étude Nouvel & Rigaud, notaires associés à Paris : *"...suite à son décès le...à..., nous sommes chargés de la succession de M. Charles Surtees. Votre nom figurant dans ses dispositions testamentaires, nous vous invitons à nous contacter au plus vite afin de convenir d'un rendez-vous* ".

Charles, un prénom qui avait été doux dans sa bouche pendant huit ans. Elle avait rencontré cet anthropologue franco-américain lors d'une conférence sur les amérindiens qu'il avait donnée à l'université Ricardo Palma de Lima où elle était étudiante en troisième année de biologie. Contrairement à la caste dominante dont elle était issue, qui ne voyait encore en eux que d'aimables sauvages à peine civilisés, Laura s'intéressait aux peuples premiers de son pays. Forte du culot de sa jeunesse, elle réussit à l'approcher lors du cocktail qui suivit la présentation. Ce fut un choc électrique et, pour tout dire, un coup de foudre réciproque. Charles l'invita à dîner le soir et elle en fut ravie. Ses expériences amoureuses s'étaient limitées à quelques flirts plus ou moins poussés lors d'invitations dans la bonne société, anniversaires, rallyes mondains, pique-niques arrangés par ses parents ou d'autres qui n'avaient pour but que de lui présenter un parti "convenable". Rien de bien important. Pour elle en tout cas, pas pour ces entremetteurs qui ne rêvaient que d'apporter leur pierre à une union socialement réussie. Aujourd'hui, le favori des dîners mondains était un Ortega, fils d'une famille très aisée qui possédait de larges étendues de cultures et de forêts qui pourraient s'intégrer par union à la sienne, propriétaire de dizaines de milliers d'hectares au Pérou, en Argentine et au Brésil.

Le repas fut des plus agréables et intense en émotions. Il la dévorait des yeux, charmé par ce petit bout de femme qui ne manquait ni de piquant ni d'humour, elle buvait ses paroles. Charles Surtees était un bel homme de quarante-cinq ans au corps svelte et bien entretenu par toutes les missions qu'il avait effectuées à travers le monde et dans des conditions parfois physiquement difficiles. Son nez droit et sa chevelure ondulée, auréolée d'une canitie naissante, lui donnaient un air de Sage grec. Contre toute attente de la part de Laura, cette rencontre fut sans lendemain. Un peu déçue par ce silence, elle allait se résigner quand, cinq jours plus tard, Charles la rappela. Il partait dans deux mois avec d'autres scientifiques sur la

côte ouest du Chili pour une nouvelle mission de quinze jours chez les indiens Mapuches et lui proposait de se joindre à eux. Ainsi, lui fit-il miroiter, pourrait-elle mettre à profit ses études par une expérience sur le terrain : écosystème, alimentation, élevage, chasse et pêche. C'était on ne peut plus tentant mais la vraie raison d'une éventuelle acceptation était le penchant qu'elle ressentait pour lui. Mais comment gérer tout cela, bâtir une histoire plausible pour ses parents et ses amis ? Elle lui demanda une ou deux journées de réflexion, ce qu'il accepta.

Cette mission coïncidait avec le stage qu'elle devait effectuer à la fin du 2ème trimestre. Elle écrivit donc au chef de l'expédition pour qu'il l'incorpore dans ses effectifs. Tout se déroula comme prévu et, forte de cet agrément, elle n'eut aucune peine à présenter le projet à ses parents tout en restant, bien entendu, assez vague quant à l'influence de Charles dans cette affaire. Elle l'appela pour lui confirmer sa participation à la mission Mapuche. Deux mois après, elle le retrouva à Valdivia, au sud de Valparaiso, tête de pont pour leurs études. Charles, délicat, avait réservé deux chambres dans un bon hôtel mais elle nota vite, avec amusement mais un peu de crainte, qu'elles étaient communicantes. Ils allèrent ensuite déguster un excellent *ceviche* de poisson accompagné d'un remarquable blanc sec chilien. La discussion entre eux tournait autour de son avenir. Qu'allait-elle faire après sa licence ? On en était encore aux balbutiements qui avaient suivi les découvertes de l'ADN en 62 et de son séquençage en 80, ce qui avait valu des Prix Nobel à ces chercheurs. Charles les avait rencontrés au cours de différentes missions et pensait que ce domaine était une bonne voie. Il conseilla donc à Laura de s'orienter vers la biologie moléculaire et de contacter de sa part, y ayant ses entrées, le MIT Harvard Health de Boston où elle pourrait préparer un Master puis un Doctorat.

La rentrée à l'hôtel, à pieds, se fit dans un silence tendu et pesant, chacun appréhendant ce qui allait suivre. Il fallait que ces instants d'après, déjà convenus et acceptés dans leur esprit, soient des plus naturels, sans excès ni pression, simplement la traduction d'un élan réciproque. Cela se passa au moment de se souhaiter une bonne nuit, devant leurs chambres, quand la petite bise de rigueur glissa sournoisement des joues vers des lèvres déjà offertes. Ces deux semaines furent magiques, empruntes de douceur et d'amour tout en étant passionnantes professionnellement. Charles était cultivé, captivant, plein d'attentions et surtout ce magnifique amant dont elle avait toujours rêvé. Son esprit était à mille lieues d'un fils Ortega, fût-il né avec une cuillère d'argent dans la bouche.

Il repartait ensuite dans le bassin amazonien du Rio Purus, particulièrement dans les régions de langue Pano. Cette mission consistait à établir des liens anthropologiques entre les populations des Andes et de la forêt. Ils se quittèrent en promettant de se revoir très vite. A son retour, prétextant un apport scientifique dans ses connaissances, elle avait convaincu ses parents d'inviter cette sommité à un dîner, prenant le soin d'y joindre quelques professeurs de son Université et amis diplômés pour n'éveiller aucun soupçon. Son amant fut brillant, captivant son auditoire sans pédanterie. Sa mère dit à Laura, en aparté, que c'était dommage, vraiment dommage, cette différence d'âge sinon c'eût été un avenir prometteur avec lui. Elle ne croyait pas si bien dire !

Laura décrocha sa Licence avec une mention TB qui serait du meilleur effet sur sa demande d'inscription pour Boston. Après d'incessants allers et retours de dossiers, dus en majeure partie à une administration américaine toujours tatillonne pour délivrer un visa, elle reçut la confirmation de son intégration. Le financement de ses études était déjà réglé : elle avait hérité cinq ans plus tôt d'un oncle veuf et sans descendance qui la considérait comme sa fille. Elle puiserait dans ce capital assez conséquent ne voulant rien devoir à ses parents, fussent-ils très aisés. Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sauf que…

Charles était revenu à Lima pour quelques jours dans le cadre de ses recherches et logeait au Marriott de Miraflorès, tout près de leur maison familiale et des bureaux de la holding de son père. Elle n'avait pas prévu que celui-ci, se rendant après le travail au Country Club de Villa dont il était vice-président, les verrait sortir de l'hôtel le bras de Charles autour de son cou dans une attitude non équivoque. Quand elle rentra, il l'attendait sur le pas de la porte et l'entraîna fermement dans le salon où se tenait déjà sa mère, l'air tristement figé. Et ce fut un bombardement incessant et pénible de questions, sans même qu'elle puisse se justifier ou apporter une vision plus claire de sa relation avec Charles : en bref, cette différence d'âge était indécente et leur famille allait être la risée du tout Lima ! Son père lui enjoignit de rompre immédiatement avec son amant ou de quitter la maison si elle voulait poursuivre cette relation mais ailleurs qu'à Lima. Elle avait huit jours pour se décider mais n'eut pas besoin de cette semaine de réflexion que lui accordait royalement son géniteur.

Moins d'un mois après cette scène mémorable et pénible, autant pour ses parents que pour elle, Laura s'installa en location dans une petite maison de style Victorien en bord de mer à Lynn, à une heure du MIT. Elle regrettait l'attitude intransigeante de son père qui en était même arrivé à interdire toute relation, épistolaire ou téléphonique, entre sa mère et elle. Elle pensait qu'avec le temps les différends s'estomperaient mais il n'en fut rien. Après son Master, Laura obtint son Doctorat assorti d'une belle mention. Elle n'aimait pas la côte Est, trop blanche et puritaine, mais c'était le moyen de voir Charles plus souvent, sa résidence principale étant dans le New Jersey. Elle postula donc pour un poste de recherche au Massachusetts General Hospital de Boston, très réputé pour son avance en biologie moléculaire, et fut acceptée. Peu de temps après, sa mère décéda d'un cancer que son état dépressif depuis le départ de sa fille ne fit qu'accentuer. Les obsèques furent célébrées dans la cathédrale San Juan de Lima, pleine pour l'occasion tant les Ferreyros étaient connus et respectés. Il y avait là tout le Who's Who du Pérou, aussi bien des ministres que des ecclésiastiques ou des artistes. Son père l'évita mais accepta tout de même sa main quand elle alla bénir le cercueil. Laura rentra le lendemain à Boston, peinée de cette situation. Sa mère partie, son père devenu un mur impénétrable, elle se sentait orpheline. Dieu merci, l'amour qu'elle éprouvait pour Charles, et qui était réciproque, l'aidait à entrevoir l'avenir d'une manière positive.

Deux ans après, si sa vie professionnelle restait satisfaisante et même passionnante, il n'en allait plus de même côté cœur. Charles était toujours entre deux avions ; sa notoriété et ses compétences, reconnues mondialement, le menaient aux quatre coins du globe pour des conférences ou des missions

scientifiques qui pouvaient durer plusieurs semaines. Leur amour était toujours aussi intense mais la frustration de ne pouvoir le vivre qu'avec ces contraintes amenait insidieusement un relâchement dans leurs rapports. Peu à peu, elle remarqua que son compagnon trouvait souvent un prétexte pour ne pas venir à Lynn ou la recevoir dans le New Jersey. Un voyage au dernier moment ou une mission impromptue, tout devenait bon pour éluder leurs retrouvailles. De plus, elle avait remarqué que le nom de Lindsa Wrickley était souvent cité aux côtés de son compagnon dans le bulletin de la Société Anthropologique de Santa Clara en Californie, une référence dans le domaine. Elle suspectait Charles d'avoir une double vie. Mais, de son côté, elle devait s'avouer qu'elle n'avait pas été insensible à certains charmes lors de rencontres fortuites et sans lendemain, simplement pour combler un vide physique.

Ils se retrouvèrent à New York et furent d'accord sur une constatation : ils s'aimaient, intensément, mais les contraintes liées à leurs lieux de résidence, leurs déplacements et métiers prenaient trop de place dans leurs relations. Ils décidèrent donc de se séparer tout en conservant mutuellement une amitié sincère. Des années d'amour, de passion, d'admiration et de bonheur intense pour en arriver là ! Mais peut-être valait-il mieux arrêter à temps cette aventure tout en conservant ces plaisirs passés dans un petit tiroir de sa mémoire. De rares coups de fil ensuite, de plus en plus espacés…

…et cette lettre aujourd'hui, plus de trois ans après leur séparation. Elle devait participer à un symposium dédié à sa spécialité au Laboratoire de biologie moléculaire de Cambridge en Angleterre dans quinze jours. Paris n'était qu'à une heure d'avion. Elle composa le numéro de l'étude notariale et prit rendez-vous pour enfin éclaircir tout ce mystère.

Paris, ville lumière. Paris, dont elle n'avait aucune idée, à part quelques images de films. Paris, symbole de l'élégance et du bien-vivre. Elle s'y sentit aussi perdue qu'une indienne d'Amazonie arrivant à Lima ! Les notaires furent charmants et comprirent très bien ses interrogations. L'entretien eut lieu en français, langue qu'elle maîtrisait correctement pour l'avoir apprise à l'Alliance Française, à deux pas de chez elle, et au Lycée Français de Lima où elle avait fait toutes ses études secondaires. Maître Rigaud l'informa que Charles Surtees était décédé trois mois plus tôt en Indonésie d'une embolie gazeuse suite à un accident de décompression en plongée sous-marine. Le bateau sur lequel il se trouvait n'avait pas de caisson hyperbare et il n'avait pu être ranimé. Et pourtant Charles était un excellent plongeur, c'était à n'y rien comprendre. On suspectait une panne de sa montre qui l'aurait empêché de respecter la fréquence et la durée de ses paliers à la remontée.

Charles avait été marié mais n'avait pas d'enfants. Sa famille se résumait à une sœur qu'il ne fréquentait plus depuis longtemps et trois cousines dont il connaissait à peine l'existence. Avant de lire le testament, le notaire lui lut une lettre rédigée un an plus tôt et qui lui était destinée : " *Laura, nous ne sommes plus ensemble mais nous nous sommes aimés profondément. Tu es la seule personne que j'ai autant chérie et aimée et je veux que tu le saches. J'ai toujours pensé à toi. Pardonne-moi si je t'ai trop délaissée, pardonne mon égoïsme* ". Puis ce fut la lecture du document manuscrit et signé retrouvé dans le coffre que

louait Charles dans sa banque parisienne : à part une dotation d'un demi-million de dollars à sa sœur, il léguait à Laura le reste de ses biens mobiliers et immobiliers dispersés à travers le monde : entre autres, un appartement dans le New Jersey, un autre à Paris, un *house-boat* à Sausalito de l'autre côté du Golden Bridge de San Francisco, un cabanon de pêcheur hérité de sa mère et situé dans la calanque de Sormiou entre Marseille et Cassis, des comptes en banque un peu partout. Au bas mot plus de cinq millions de dollars. Tous ces biens étaient au nom d'une société immatriculée dans le Delaware aux USA. Ainsi, elle n'aurait à régler que des droits de succession infimes pour ne pas dire inexistants.

Il y avait cependant une clause résolutoire à l'exécution du legs : Laura devait passer au moins un mois dans les tribus du Rio Purus que Charles avait déjà étudiées. Elle devait recenser les menaces qui pesaient sur elles, éventuellement en définir le profil ADN, et publier ses observations et résultats dans la presse et une revue scientifique, bref une continuation logique des recherches anthropologiques déjà menées. Très motivée par le projet plus que par l'argent, elle donna son accord aux notaires, se donnant six mois pour préparer cette aventure, le temps de clore ses engagements actuels et d'obtenir un congé de son employeur américain. Quand ce fut fait, toujours fâchée avec son père, elle s'établit à Cuzco chez sa tante Gloria. Quatre mois plus tard, elle était prête à partir.

Laura avait mis tout son cœur à préparer ce voyage, s'entourant des précieux conseils des Dominicains de Lima qui avaient commencé à évangéliser le secteur depuis plus de cinquante ans. La seule porte d'entrée vers ces territoires isolés était Puerto Esperanza, bourgade de 300 habitants au bord du Rio Purus, fleuve qui se jette dans l'Amazone en amont de Manaus au Brésil. On n'y accédait que par un avion militaire épisodique et muni d'une autorisation des Affaires Indiennes et de l'Armée qui contrôlait ces territoires, ce qu'elle n'eut aucun mal à obtenir grâce aux relations de sa famille. Du village, on pouvait accéder à une dizaine de tribus différentes en empruntant des pirogues sur le Purus et tous ses affluents.

Le Jour-J, Laura s'envola d'Iquitos dans un gros monomoteur Fairchild, coincée entre des fûts d'essence et d'huile et des sacs de farine ou de maïs. A bord, des militaires et quelques civils intrigués par sa présence : une infirmière, un policier et des commerçants métis tenant un comptoir d'échanges avec les indiens. Ses bagages, dont une moustiquaire et un hamac, étaient réduits au maximum. Par contre, elle avait privilégié tout ce qui entrait dans le cadre de ce séjour : tubes pour la récolte d'échantillons, médicaments pour des soins éventuels, seringues, aiguilles, fil de nylon, hameçons, coupons de tissus pour les femmes, bimbeloterie, etc… A l'arrivée de l'avion, tout le village était présent le long de la piste d'herbe, simple saignée dans la forêt vierge. Après un examen minutieux de ses papiers et visas par les militaires en poste, le Maire lui fit l'honneur de l'inviter. Un simple hamac pour dormir mais elle devait s'en contenter.

En Amazonie, la patience est une vertu essentielle. Le temps ne compte pas. Il lui fallait attendre une pirogue d'indiens venant échanger des peaux ou des tissages contre des ustensiles, haches, machettes, poudre, balles et surtout du sel, pour ensuite repartir avec eux vers leur village. Puis faire du pirogue-stop pour atteindre les autres tribus, pour autant qu'elles se fréquentent ou ne sont pas en train de régler

d'interminables conflits de territoires de chasse. Durant ces trois jours, invitée dans toutes les cases, elle eut le temps de s'imprégner des us et coutumes du coin. Elle remarqua vite l'exploitation honteuse des indiens : le commerçant, blanc ou métis, sous-valorisait leurs produits et survalorisait les siens. Par exemple, une peau de jaguar ou de pécari qu'il aurait dû payer 100 ne lui revenait qu'à 10 ou 20 en l'échangeant contre du sel et autres nécessités bon marché. Munie d'autorisations en règle, Laura mit à profit cette attente pour faire des prélèvements sur la population sédentaire : cheveux et rognures d'ongles qui, bien que les tests ADN soient moins fiables sur ces matières, avaient l'avantage de ne pas se détériorer dans le temps comme la salive ou le sang.

Le quatrième jour, deux pirogues de Cashinahuas (Cashis) accostèrent, chargées de peaux. Une fois leurs échanges réalisés, ils repartaient à l'aube vers leur village sur le Rio Curanja, un affluent du Purus, à cinq jours de navigation à contre-courant. Le maire servit d'intermédiaire et ils acceptèrent de prendre Laura avec eux en échange de dix litres d'essence, cinq kilos de sel – pour les prochains villages, elle prit dix kilos supplémentaires – et d'un cochon de lait fumé et salé. Les Dominicains lui avaient fourni un lexique rudimentaire du dialecte Pano. Comme toute langue tribale et souvent primitive, celle-ci ne nécessitait quasiment ni grammaire ni syntaxe. Par exemple, pour exprimer le passé ou le futur du verbe "être", il suffisait de dire "hier, je suis" ou "demain, je suis". Elle aurait largement le temps d'en apprendre plus au cours de ces longues heures avec eux. De plus, les indiens dits évolués comprenaient et parlaient quelques mots d'espagnol ou de brésilien, les plus anciens ayant travaillé comme *seringueiros* à récolter le latex au Brésil. C'était le cas de Bibio, le chef de cette expédition de six hommes, deux femmes et quatre enfants. Les échanges furent donc plus faciles et c'est de bonne grâce qu'ils répondaient aux questions de Laura sur leur mode de vie, leurs coutumes ou croyances, leurs inquiétudes aussi.

Ainsi qu'elle put s'en rendre compte rapidement, les Cashis étaient "civilisés", ayant été approchés dès les années Cinquante. Outils, ustensiles et armes étaient récents, les hommes vêtus de chemises, tee-shirts et shorts, les femmes de chasubles de coton sauvage tissé. Pas de nudité. Catholiques ou Baptistes mais restant animistes. Ils vivaient de la chasse et de la pêche mais étaient très inquiets pour leur avenir et il y avait de quoi : maladies apportées par les blancs qui pouvaient décimer un village en quelques mois, pénétration et destruction de la forêt par les trafiquants de bois, abattant surtout de l'acajou et du mahogani, prospecteurs d'or qui déversaient cyanure et mercure dans les rivières, forages pétroliers, sans compter les prédicateurs de toutes sectes qui, en plus de leur Bible, avaient bien souvent tout ce qu'il fallait pour récolter des échantillons minéraux. Tout ceci concourrait à restreindre leur territoire et à faire disparaître ces tribus. Il était même question d'une route entre Puerto Esperanza et la Bolivie. Sous couvert de moderniser cette région et d'apporter éducation et santé à ces peuples, elle ne servirait qu'à les éradiquer ou les mener, comme en Amérique du Nord, à l'esclavage moderne, l'alcoolisme et la prostitution. Laura comprenait à présent ce que Charles avait voulu dire dans son testament et la vraie signification de son voyage.

En saison sèche, les indiens s'installaient sur les berges où les œufs de tortue d'eau abondaient, éléments importants de leur alimentation. A l'arrivée des crues, ils repartaient en forêt. Dans les deux cas, ils

pratiquaient la culture sur brûlis : après avoir abattu les arbres qui serviraient à la construction de cases, ils défrichaient et réduisaient les bois en cendres sur ce qui deviendrait une *chacra*, terrain où ils cultivaient le manioc, la banane sauvage et le maïs, ingrédients de base de leur nourriture. Ils changeaient d'endroit tous les quatre ou cinq ans, surtout à cause de la raréfaction des proies. Arrêt à Conta, un autre village Cashi où ils connaissaient du monde et aussitôt la visite des cases avec la soupe de maïs, *chapo*, en signe de bienvenue, les hommes entre eux et les femmes, filles et jeunes garçons à part sauf Laura qui allait de groupe en groupe. Longs palabres allongés dans les hamacs ou silences presqu'ennuyeux, ici le temps n'avait plus cours. La présence de cette femme blonde en pantalon les intriguait et ils ne comprenaient pas qu'elle ose voyager ainsi sans un homme pour la protéger. Pour couper court à trop de questions, elle prétendit que son époux était malheureusement décédé lors d'un accident d'avion, ce qui lui attira la sympathie et la commisération de tous.

Les mondanités accomplies à Conta, la troupe reprit le cours du Purus…pour s'arrêter trois heures plus tard dans une boucle du fleuve. Des indiens hélaient les pirogues de la rive. Bibio paraissait inquiet et discutait avec force gestes avec ses gens. Ils connaissaient ce village de Piquiniqui et cette tribu de la famille Pano, des Chaninahuas (Chanis) à peine "découverts" deux ans plus tôt par des prédicateurs américains. Les Cashis se méfiaient de ces indigènes qui, à leur différence, mangeaient du jaguar. Consommer un félin, impensable pour eux ! En outre, ils étaient réputés pour leur agressivité et on les rendait responsables de plusieurs raids et de pillages dans les autres tribus. Ces Chanis étaient arrivés du Brésil où leur tribu avait été décimée par une grippe introduite par les prospecteurs blancs. Personne n'étant armé d'arcs ou de lances au bord du fleuve, les pirogues accostèrent. Encore une fois tout le village était présent sur la rive, le *curaca*, chef de la communauté, en avant. Le contraste avec Puerto Esperanza et les Cashis était frappant : si les hommes étaient à peu près vêtus, les femmes ne portaient qu'un court pagne de coton préservant à peine leur intimité, la poitrine restant nue. Aucun vêtement pour les pré-pubères, garçons ou filles. Beaucoup de tatouages sur le corps, réalisés grâce à un colorant provenant des fruits d'un arbuste, le roucou, sous forme de lignes brisées ou circulaires sur le visage, la poitrine ou les jambes. Les hommes arboraient à présent leurs arcs et flèches mais sans agressivité. Toutes les femmes et filles, outre leurs tatouages, avaient une décoration faciale : pastille de nickel fixée dans la cloison nasale, reliée par un collier de perles de verre aux lobes des oreilles. Et beaucoup de colliers de coquillages ou graines croisés sur les seins des épaules aux aisselles.

Le chef invita les Cashis à se reposer dans le village et les convia à partager le *chapo* dans sa case. Le nombre d'animaux de compagnie dans chaque case était impressionnant. Comme dans toutes les tribus qu'elle visitera par la suite, chaque famille en élevait plusieurs : jeunes pécaris, aras, singes, agoutis, tatous, iguanes, coatis, ours à lunette, tapirs, etc… En fait, quand les indiens tuaient une femelle, ils recueillaient l'orphelin mais jamais pour le manger par la suite. On expliqua à Laura que c'était comme un remerciement à cette mère qui s'était sacrifiée pour leur donner de la nourriture que de respecter son petit ! Des femmes arrivèrent, regardant l'étrangère avec curiosité. Parmi elles, une jeune épouse d'à peine seize ans tenant une

toute petite fille dans les bras. La base du nez de celle-ci était très infectée, sans doute à cause de la pose récente de sa pastille nasale. Son front était brûlant. Les incantations du *chaman*, le sorcier, n'avaient eu aucun effet. Les médicaments que Laura avait apportés venaient à point : vu le peu de défenses immunitaires des indiens, un quart de cachet d'aspirine plus un autre quart le lendemain suffirait. Bibio, très inquiet, lui fit comprendre que si l'enfant mourrait, ils seraient considérés comme responsables et qu'il s'en suivrait des attaques vengeresses contre les Cashis. Laura prit le risque et ils quittèrent peu après le village.

Après avoir passé plusieurs villages abandonnés, comme la nuit allait tomber quelques heures plus tard, la troupe décida de camper pour la nuit sur l'un des nombreux bancs de sable qui émaillaient le fleuve. Aussitôt les hommes s'attelèrent à la construction de *tambos*, abris rudimentaires faits de bambous fichés en terre et de toits de palmes tressées pour protéger de la pluie. Un feu fut allumé par les femmes. Tout d'un coup, Bibio fit taire tout le monde : il avait entendu un son qui ne pouvait provenir que d'un jeune pécari réclamant sa tétée. Aussitôt les hommes partirent en chasse, armés d'un fusil et de leurs arcs. Deux heures après, ils revinrent avec deux cochons dont une laie, une tortue et un singe. Le repas du soir était tout trouvé et Laura assista à un spectacle difficile à supporter : le singe fut mis à griller avec sa fourrure directement sur les braises ce qui fait que, la chaleur aidant, ses bras se redressaient peu à peu comme ceux d'un enfant. Quant à la tortue, un indien sépara sa plaque ventrale de la carapace et la mit à griller toujours vivante ! Les pécaris furent vidés et salés et les fœtus que portait la laie mis de côté pour le lendemain. C'étaient, parait-il, des morceaux de choix ! Le cœur au bord des lèvres, Laura dut se résigner à partager l'ordinaire et admit en elle-même que ce n'était pas si mauvais que ça ! La nuit au bord du fleuve ne se passa pas trop mal, à part les dizaines de piqûres de mouches noires. Sa peau fut vite constellée de minuscules traces de sang séché et elle se retenait pour ne pas se gratter furieusement.

Le lendemain, encore une journée paisible sur le Purus, entrecoupée par une halte le midi sur la rive pour un repas à base de *paka*, sorte de rat musqué, et d'un ara magnifique. Les femmes gardaient tous les os du volatile pour en faire des grattoirs, des aiguilles à coudre et même une flûte dans les tibias, ainsi que les plumes pour garnir arcs et lances de cérémonie. Arrêt à Zapote, peuplé de quelques indiens de la tribu Culinas : chapo, visites aux uns et aux autres, échanges de viande contre du sel. Le soir, campement à Marcos, fief des Marinahuas. Il restait encore deux jours à passer dans les pirogues, deux jours de moustiques, de mouches et de pluies diluviennes le soir. Les hommes s'arrêtaient souvent, surtout pour chasser s'ils avaient repéré des traces d'animaux sur les rives. En passant Boca del Curanja, par où l'on entrait dans cet affluent du Rio Purus, ils purent encore tuer trois pécaris et quelques singes de bonne taille. La viande s'avariait rapidement avec la chaleur et l'humidité et le fameux repas de roi à base de fœtus, bien que couverts de gros sel, fut un cauchemar pour Laura. Beaucoup de villages abandonnés le long de cette rivière mais aussi bien une tribu les ferait revivre facilement lors d'une prochaine migration.

Enfin ils arrivèrent à Balta, village Cashi d'une trentaine de cases et de deux cents habitants, la civilisation presque retrouvée avec école, dispensaire et une petite église, le tout financé par des aides américaines. Roca, le curaca, était instruit. Il avait fait quelques voyages à Lima et ce qui l'avait le plus

étonné, dit-il à Laura, c'étaient les immeubles et les taxis ! Comme dans tous les villages, il fallut se plier à la tournée des cases et au chapo de rigueur. Les enfants venaient craintivement lui toucher la peau et ses cheveux blonds. Bibio lui avait proposé de partager sa case sur l'autre rive, à Santarem, où résidait toute sa famille : frères, cousins, neveux et nièces. Là encore, il fallut céder de bonne grâce au cérémonial des visites et elles furent nombreuses. Au repas du soir, ce fut un défilé incessant, chacun venant picorer un morceau de viande ou de manioc. Le plus curieux était l'absence de la notion de propriété : une femme, puis un homme puis un autre firent l'inventaire du sac de Laura et, trouvant un tee-shirt ou un chemisier à leur taille, ils les enfilèrent sans rien demander et partirent avec leur trouvaille. Moins de cinq minutes après, ils revinrent faire un cadeau à Laura : quelques graines, un collier, une calebasse ou des flèches. Aucune relation de valeur entre ce qu'ils avaient pris et ce qu'ils offraient, dans un sens comme dans l'autre.

Le lendemain, un dimanche, fut chargé. D'abord un office de rite baptiste dans l'église de fortune ou chacun venait confesser ses fautes à voix haute. Laura fut priée d'y participer et, trouvant une Bible en anglais, elle traduisit un texte sur la "Décapitation de St Jean", ce qui plut énormément à l'assemblée. Après le repas de midi, la femme de Bibio l'invita à préparer le *huaca* pour aller pêcher des poissons. C'était une liane vénéneuse qu'il suffisait d'écraser puis de tremper dans l'eau d'une mare. Etourdis par le poison, les poissons remontaient à la surface. La pêche, travail des femmes, fut bonne et suffisante pour nourrir tout le village. Le soir, Bibio décida de faire une fête en son honneur. Tout le village y participa, chacun apportant nourriture et boisson. Pas seulement du chapo ou de la soupe de banane sucrée mais aussi de la *chicha*, sorte de bière fermentée à base de *yuca*, le manioc d'Amazonie. Cette préparation, qui titrait environ 5° d'alcool, était réalisée par les femmes. Elles mâchaient les racines, les recrachaient dans une jarre et y ajoutaient de l'eau. Tout ceci fermentait six jours et donnait ce liquide marron et aigre que l'on se passait de bouche en bouche et qui suffisait à enivrer rapidement les buveurs.

Laura avait l'impression de se retrouver aux premiers temps du Monde, à l'époque des "chasseurs-cueilleurs". Cette vie était difficile mais douce entre toutes, sans contrainte autre que la satisfaction des besoins primaires. Comme lors de sa rencontre avec Charles, elle eut un flash : ces peuples seraient désormais ce qui construirait sa vie. Elle ne pouvait pas les aider sur le terrain, chasser ou bâtir une case, mais elle pouvait agir pour prolonger leur quiétude et leur existence. Ce serait son combat. Elle passa encore un mois là-bas, allant de village en village au gré des pirogues qui passaient. En retournant à Puerto Esperanza, elle s'arrêta à Chiquiniqui où elle resta plusieurs jours. Tous les hommes étaient partis à la chasse. La petite fille qu'elle avait soignée se portait comme un charme. L'histoire fit le tour des tribus et elle fut désormais considérée comme une déesse !

Bien que continuant à dresser la carte ADN des indiens, elle se mit en disponibilité pour mieux se consacrer à cette nouvelle tâche. Laura retourna plusieurs fois dans ces territoires, toujours accueillie comme une reine, découvrant et adoptant de plus en plus ces modes de vie. Elle avait même sa propre pirogue et savait voyager seule. Au fur et à mesure de ces visites, elle réalisait les périls qui pesaient sur ces

populations démunies. L'Equateur et le Pérou délivraient de plus en plus de permis de forages pétroliers ou gaziers, la forêt diminuait de jour en jour à cause des abattages d'arbres, le gibier se faisait rare ou fuyait vers de meilleurs habitats. De retour à Cuzco et Lima, elle mit à profit toutes ses relations pour dénoncer cet état de fait à la radio, la télévision ou dans la presse. Laura fut même interviewée par la chaîne américaine CNN et le New York Times. En moins de deux ans, elle devint l'une des figures principales des mouvements de défense des peuples autochtones et fut invitée à prendre la parole à la Chambre des Députés de Lima. Elle rencontra également le Chef Raoni des tribus Kayapo du Brésil. Se battant pour la même cause, il était mondialement connu et reçu par plusieurs dirigeants à travers le globe.

Mais ceci n'eut que peu d'effet, les lobbies du pétrole et du bois étant de plus en plus corrupteurs et puissants. Même son père lui fit savoir par sa tante qu'il désapprouvait un combat dommageable pour la santé financière de leur famille. Normal puisqu'il était l'un des principaux exploitants forestiers de ces territoires jadis dénués d'intérêts ! Elle n'abandonna pas pour autant mais les critiques, les attaques personnelles, les ragots, les intimidations et les menaces devinrent de plus en plus fréquentes.

Laura avait toujours été subjuguée par Dian Fossey qui avait consacré sa vie à la sauvegarde des gorilles du Zaïre et du Rwanda. Cette vie, elle l'avait perdue un jour mais son combat n'avait pas été vain puisque la population des grands singes avait plus que quadruplé depuis ce tragique évènement.

Un matin d'Octobre, un indien Cashi retrouva la pirogue de Laura échouée sur une rive du Rio Curanja. Elle y gisait, tuée d'une balle de gros calibre destinée aux sangliers. Dans l'une de ses poches, il y avait un carnet de route où elle avait noté la fin d'une chanson de Cabrel, qu'elle adorait comme tous les auteurs français : " *Dieu s'est assis sur le rebord du Monde et pleure de le voir tel qu'il est* ". A la différence des gorilles de Dian Fossey, les indiens auraient désormais peu de chances de se multiplier.

Les obsèques furent célébrées dans la cathédrale San Juan de Lima, pleine pour l'occasion tant les Ferreyros étaient connus et respectés. Il y avait là tout le Who's Who du Pérou, aussi bien des ministres que des ecclésiastiques ou des artistes mais aussi Bibio et le curaca de Balta, tous deux en grande tenue avec parures en plumes d'ara sur la tête et aux bras, colliers, arcs et flèches. Ils déposèrent sur le cercueil un collier de dents de jaguar, symbole de courage. Ils vendirent dix peaux de léopard pour faire graver cette phrase de Cabrel sur la pierre tombale au cimetière Presbitero Maestro où reposait déjà sa mère.

Bibio, s'il l'avait connue, aurait pu faire graver une autre fin, celle d'une chanson de Brassens que Laura aimait aussi beaucoup : " *j'ai bien peur que la fin du Monde soit bien triste* ".

6 - « LA MORT au COMPTE – GOUTTE »

« Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite. »

Cindarella tenait cette missive d'une main tremblante ; elle la relut une nouvelle fois :

« ,Météo demain matin : gros temps dès l'aube ; tonnerre et éclairs fulgurants ; orage soudain, zone en vigilance »,

message apparemment ordinaire, mais dont elle avait compris le codage qu'elle se traduisait mentalement avant de le détruire en le brûlant :

« C'est pour demain matin : guetter, à l'aube, le passage d'une voiture se signalant d'un appel de phare bref ; ramassage en quelques secondes seulement, bonne chance » .

Cindarella, fébrile, attendit, sans dormir, que toute la maisonnée se soit profondément endormie, c'est-à-dire Trudy, sa peste de belle-mère et Vito, son mari infâme, qui la terrorisaient et la harcelaient tous deux depuis de si longues années ; quant à sa fille Elaine et son fils Mirko, ils étaient trop occupés dans leurs chambres pour prêter la moindre attention à ce qui pouvait encore se passer dans cette maison !

Un orage couvait dans le ciel, semblable à celui qui allait transformer sa vie . L'air électrifié et pesant devenait irrespirable .

Tout à coup, le monde se désagrégea dans un gigantesque grondement de tonnerre assourdissant, répercuté par les monts environnants ; le ciel noircit d'un coup, tout parut s'éteindre, comme lors d'une éclipse de soleil et ce fut un déluge de pluie qui déferla, tel un torrent sauvage, le long des rues du village subitement désertées, les rares passants se réfugiant à l'abri le plus rapidement possible .

Une femme apparut sous un porche : elle jeta des regards mauvais à gauche et à droite , constatant qu'elle devrait rester sur le seuil afin d'attendre une problématique accalmie de l'orage pour pouvoir enfin sortir .

De cette personne, d'apparence simple et même quelconque, il émanait quelque chose d'étrange ; était-ce dans son regard, sur son visage ou dans son attitude ? on n'aurait su le dire, mais il était sûr qu'il y avait quelque chose de bizarre.

De l'intérieur des voitures, qui dépassaient la maison de cette femme, les gens jetaient un regard rapide mais curieux sur Cindarella qui les intriguait, à se tenir ainsi, sans bouger, presque sous les trombes d'eau . Ils ne la connaissaient pas, ne l'avaient encore jamais remarquée dans leur quartier.

Cindarella, l'air plutôt hagard, ne les voyait même pas ; le regard perdu au loin, elle restait plantée là, comme tétanisée par l'orage.

Soudain, une voiture-fourgon noire, aux vitres fumées, s'arrêta devant cette femme, faisant crisser les pneus par un freinage intense. Une porte s'ouvrit et Cindarella s'engouffra, sans un mot, dans la voiture, comme happée par un monstre.

Le fourgon de style mafieux repartit très vite ; la manœuvre n'avait pas duré plus d'une minute. A croire que l'épisode de ramassage n'avait pas même existé.

Personne n'eut le temps de noter quoi que ce fut ; tout à fait comme si l'incident n'avait jamais eu lieu.

D'où était arrivé le fourgon et où s'était-il dirigé ensuite ? mystère complet !

Qu'allait-il advenir de cette femme quasiment déjà inexistante ? Son devenir n'intéressait apparemment personne .

Ce matin-là, personne ne s'aperçut de la disparition discrète autant qu'étrange de Cindarella. L'étonnement, en constatant son absence, n'eut lieu que le soir, lorsque la famille se trouva réunie à la table du souper, repas qui n'avait pas été préparé, contrairement au rituel journalier .

Chacun maugréa, grogna , râla, chacun à sa façon, mais personne ne se fit le moindre souci : un seul fait apparaissait à tous, plus que flagrant : la table n'était pas dressée et …… il n'y avait rien à manger !!!

Cindarella, la mère de famille était peut-être malade quelque part, avait peut-être eu un accident ou subi un rapt, une agression ?

Personne ne s'en inquiétait le moins du monde malgré son absence plus qu'inhabituelle, insolite et si dérangeante ! …..

Une seule chose perturbait les personnes de cette « famille » : la mère n'avait pas rempli les fonctions qu'elle leur devait. Mais, à part le manque et le désagrément pour tous, rien, pas une émotion, pas un signe d'inquiétude ne fut manifesté !

Bien que pour eux le principal restât leur confort et aussi leur bien-être gastronomique, personne n'aida la grand-mère Trudy qui, par obligation, finit par se « dévouer » en préparant un souper de dépannage avec quelques boîtes de conserve, traînant dans le placard ; car, bien sûr, les courses journalières n'avaient pas été faites non plus.

Ce n'est que le lendemain matin que les membres de cette famille daignèrent réagir et cela, à cause des voisins proches, qui commençaient à s'étonner jusqu'à poser quelques questions embarrassantes auxquelles personne ne savait, ni ne pouvait répondre.

Le Chef de famille se décida donc, enfin, à aller signaler à la police l'absence bizarre, voire incongrue de la mère de famille.

Au commissariat, la nouvelle ne laissa pas de surprendre ; les policiers considéraient Vito, le « Chef de famille » d'un air bizarre, trouvant déjà très étrange le calme avec lequel celui-ci répondait évasivement à leurs questions, ainsi que sa relative indifférence et le temps qu'il avait mit à intervenir. Il semblait débiter une histoire qui n'était pas la sienne, comme ne faisant pas partie de sa propre vie.

La police commençait à le trouver très suspect et le Commissaire Javelot dépêcha un inspecteur pour aller chercher un mandat de perquisition qu'il venait de demander, afin d'essayer de trouver rapidement à cette disparition des raisons avec indices et explications plausibles . Vito fut donc prié de rester au Commissariat pendant ce temps.

Malgré ce fâcheux contretemps qu'il n'avait pas prévu, Vito restait impassible, affichant un air aussi méprisant que prétentieux face à ces gens, désirant leur montrer le peu de cas qu'il faisait d'eux.

Inspecteur et policiers débarquèrent donc, subitement et en conquérants à la maison de Vito

Ils eurent beau chercher, fouiller, répertorier, étudier tous les papiers officiels de la famille, ils ne trouvèrent rien de suspect ; il y avait juste un truc étrange : avant son mariage avec Vito, ils ne trouvaient pas trace des origines de la femme disparue, sauf un certificat établi sur l'honneur comme quoi tous les papiers de la femme avaient été brûlés au cours d'un incendie accidentel ayant eu lieu à proximité du village de Bergdorf * , dans une maison de campagne isolée

.

--- * nom imaginaire, volontairement ordinaire, signifiant « village de montagne » en allemand . (NDLA)

Or, dans les archives du village, sur le certificat d'identité, reconstitué « sur l'honneur » après l'incendie, les noms et âge inscrits ne correspondaient pas exactement. La différence de données était faible, si bien que, 'époque, personne n'y avait prêté attention ; c'était un petit village, perdu dans la montagne, habité par des gens braves, ignares et d'une confiante naïveté, ceci expliquant cela.

En fin de matinée, Mauser et Gun n'ayant toujours rien découvert de suspect dans la maison, repartirent donc rendre compte du « bide » au Commissaire Javelot .

x x x

….. Bien loin de la petite ville, le fourgon noir avait conduit Cindarella dans un lieu très isolé.

Il s'agissait d'une ancienne bergerie qui, d'extérieur, paraissait abandonnée, mais qui, d'intérieur, avait été toute rénovée et modernisée, offrant ainsi un certain confort tout en restant discrète.

Avec qui Cindarella se trouvait-elle ? comment avait-elle organisé sa disparition et, surtout, pourquoi ?

x x x

Et la police cherchait toujours …..

C'est au moment où, commençant à désespérer d'élucider l'affaire, le Commissaire Javelot s'apprêtant à envoyer le dossier aux archives avec la mention « affaire non élucidée », c'est là qu'un fait aussi important qu'imprévu attira son attention.

Ce matin-là, à l'accueil du commissariat, un SDF se présenta, réclamant la présence du Commissaire : il désirait remettre à celui-ci, en mains propres, une lettre sous enveloppe soigneusement scellée à la cire. Devant son insistance têtue et bruyant, le planton finit par appeler Javelot.

Avant d'être ouverte, la lettre fut tout d'abord confiée au service des empreintes : aucun indice ne se trouva révélé ; l'expéditeur avait pris toutes les précautions possibles.

L'étude du papier de l'enveloppe ne donna rien non plus : papier on ne peut plus ordinaire qu'on trouve partout en vente .

Aucune écriture figurait sur l'enveloppe, laissant Javelot perplexe et de plus en plus curieux et impatient d'en regarder le contenu.

- 4 -

Enfin, il put ouvrir cette étonnante enveloppe…….
et sortit une longue lettre, sans doute tapée sur le clavier d'un ordinateur, une longue lettre qui le laissa interdit de surprise.

LA LETTRE

Monsieur le Commissaire Javelot,

Sachant que vous me recherchez, je tiens à vous expliquer les raisons de ma « disparition ».

Avant tout, je vous prie instamment de garder secrète cette explication, car je crains, je redoute même d'être assassinée si mon mari et sa mère me retrouvent.

Croyez-moi, j'ai payé assez cher ma liberté !

Je sais que vous avez découvert mon faux état civil ; vous êtes en droit de me demander des comptes ; je peux vous expliquer, bien que je ne puisse que vous demander de me croire sur parole. Par contre, les faits que je vais vous relater sont encore, je l'espère, tous vérifiables .

Tout d'abord, contrairement à ma fausse identité, je ne suis pas française . Non, je suis de mère française, c'est pourquoi je parle votre langue, la lis et l'écris ; mais, mon père était un frontalier Autrichien et c'est dans son pays qu'au début je fus élevée. Ce pays était en guerre et mon enfance se passa à fuir et à me cacher avec ma mère, mon père s'étant fait tuer de façon louche, soi-disant par l'ennemi.

D'où le climat de peur dans lequel je vivais avec ma mère, devant rester toutes deux, sans arrêt, méfiantes et sur le qui-vive. Dans un cas pareil, on mûrit très vite de caractère. J'avais vu tuer mon père et je savais donc par qui il avait été assassiné.

Ce qu'à l'époque j'ignorais, c'était la raison de ce meurtre. Aujourd'hui, je sais tout et je vous le dévoilerai plus loin.

Donc, à force de fuir et de nous cacher, ma mère et moi pûmes, enfin, nous faire convoyer, secrètement, dans un camion en direction de la France ; afin de payer le transport, ma mère devait aider à la manutention et au déchargement des différentes livraisons tout au long du parcours. Le voyage s'avéra très pénible, inconfortable et plus que fatigant, mais nous y survécûmes.

A l'arrivée, nous dûmes continuer à nous cacher ; c'est alors que ma mère m'expliqua la mort de mon père : il avait été « approché » par les services secrets de son pays, mais repéré puis pourchassé par un officier français corrompu. Cet officier l'avait attiré dans un piège, puis l'en ayant libéré, le faisait chanter depuis en menaçant la vie de ma mère et la mienne ; et, quand mon père, à bout, dénonça cet officier, celui-ci l'attira dans un guet-apens et le tua.

Je n'étais encore qu' une enfant, mais le visage de cet homme fut imprimé à jamais dans ma mémoire.

Ma mère et moi savions qu'il nous recherchait pour nous tuer, supprimant ainsi des témoins ; c'est pourquoi nous fuyions en nous cachant .

Arrivées en France, nous cherchâmes du travail et aussi un toit, car nous n'avions plus rien. Le patron du camion dans lequel nous voyagions clandestinement, un homme rude mais brave au demeurant, nous avait donné quelques renseignements et un mot de recommandation pour des parents à lui, ainsi que leurs coordonnées.

C'est donc là que nous « accostâmes » : dans un minuscule village, frontalier de la Suisse, où on nous procura le gîte et le couvert, moyennant l'aide au travail de ferme. Nous dormions, cachées dans le foin de la grange, réchauffées par la chaleur de l'étable proche et on nous fournissait les repas . Cette période de ma vie fut rude et assez dure mais au moins, nous nous sentions en relative sécurité. Qui aurait bien pu nous trouver dans un trou perdu pareil ?

Après un peu plus d'une année, ma mère voulut m'inscrire à l'école publique, mais pour cela il lui fallait produire des papiers d'identité qu'elle n'avait pas.

Elle entreprit alors d'en monnayer pour moi et c'est ainsi que je pris la place d'une jeune fille d'à peu près mon âge, miraculeusement « sauvée » dans l'incendie d'une maison à Bergdorf .

Malheureusement, ce fut ce qui permit à l'officier ripoux français, assassin de mon père, de me retrouver. Quand je le vis, je ne le reconnus pas, car il avait subi une intervention de

chirurgie esthétique au visage, défiguré par l'explosion d'une bombe. Ce traître arriva à me séduire au point de devoir m'épouser, car j'étais enceinte !

Ensuite, ce fut pour moi une lente descente aux enfers. Je découvris peu à peu qui il était en réalité ainsi que son caractère cruel et pervers et je commençais à me poser certaines questions.

- 6 -

Un jour, désirant ranger de vieilles affaires dans le grenier de notre maison, je découvris au fond d'une malle un dossier plié dans un vieux torchon.

Intriguée, je commençais à lire ….. Ma stupeur et mon angoisse augmentaient au fur et à mesure qu'avançait ma lecture : c'était un rapport qui relatait l'assassinat de mon père, puis la traque que cet officier avait menée pour me retrouver.

J'étais paralysée de peur en lisant qu'il avait volé et caché mes vrais papiers d'identité, faisant de moi une transfuge et je compris qu'il m'avait piégée, moi aussi, à mon tour ; il me tenait doublement, car je craignais aussi pour ma mère.

Je rangeais alors tous les papiers du dossier, repliais celui-ci dans son torchon et le replaçais précautionneusement au fond de la malle, exactement comme je l'avais trouvé. Il me fallait réfléchir à la conduite à tenir.

Je commençais à échafauder un plan qui m'éloignerait de cet homme, sans mettre ma mère ni mes enfants en danger ; il fallait me sauver , mais pouvoir aussi témoigner contre celui qui méritait que la justice venge la mort de mon père, mais surtout contribue à la réhabilitation paternelle .

Lentement, je mis des années de patience à élaborer et à organiser ma « disparition ».

Vous avez bien évidemment compris que l'officier corrompu en question n'est autre que Vito, hélas mon mari «par obligation ».

Ne travaillant pas à l'extérieur, je mis donc des années à économiser en secret le moindre centime ainsi qu'à chercher de l'aide le plus discrètement possible.

Le fait de pouvoir sortir tous les jours pour faire le marché, m'aida beaucoup. Je devais me méfier de Trudy, ma belle-mère, qui était dévouée corps et âme à son fils et dotée d'une méchanceté viscérale. Elle m'épiait constamment, à l'affût d'une crasse à me faire. Je jouais la bêtise et l'indifférence vis-à-vis d'elle : c'était le prix à payer pour avoir un peu de tranquillité.

Quant à Vito, il me tenait par un chantage immonde à cause de mes faux papiers, me menaçant de me séparer de mes enfants et de me dénoncer.

J'étais donc considérée comme « la bonniche » à tout faire et le souffre-douleur à tout supporter. Mais, bien que terrorisée, dans l'ombre, j'organisais peu à peu ma fuite.

Je ne vous révélerai pas comment je procédais ni qui m'aida, ni où et par qui je fus recueillie. Je ne désire pas causer d'ennuis à des gens admirables et généreux qui risquent un grand danger afin d'aider ceux qui en ont besoin. C'est pourquoi je vous adresse la prière suivante : ne les recherchez pas, il en va de leur vie. Merci pour eux .

Je vous ferai parvenir le fameux dossier trouvé dans le grenier, afin que vous puissiez inculper ce monstre qu'est Vito, ainsi que sa mère qui a toujours été sa complice.

Je souhaite aussi que mes deux enfants, Elaine et Marko, soient séparés de leur père et grand-mère indignes et qu'ils soient épargnés au moment du procès de ces deux personnes car ils ne savent rien de cette histoire et je désire que soit sauvegardé leur honneur. Ce serait bien qu'ils profitent d'une nouvelle identité et qu'ils puissent vivre dans une autre région, dans le but d'être protégés (plus exactement, je désire pour eux un programme de protection des témoins) .

Voilà, je pense que j'ai répondu à d'éventuelles questions et éclairci cette histoire, mon histoire.

Ah ! encore une précision : vous constaterez, en recevant le fameux dossier, qu'il manque quelques papiers que j'ai conservés : ceux prouvant l'identité réelle de ma mère et de moi. Depuis tout ce temps passé à subir une sorte de « mort au compte-goutte », j'estime avoir le droit de revivre, du moins de pouvoir vivre , enfin, de ma vraie vie et je vous remercie de bien vouloir respecter ce qui m'est dû depuis si longtemps, une certaine liberté et surtout je désire ne plus être recherchée,

car,

Cindarella n'existe plus maintenant, ce ne fut qu'un énorme leurre !

- 8 -

Le Commissaire Javelot, médusé, eut besoin d'un très long moment à la fin de cette lecture avant de pouvoir réagir et de « digérer » toutes les informations données.

Il n'eut aucune peine à croire les affirmations de « Cindarella », car, depuis peu et après de nombreuses recherches et fouilles acharnées, aidés par les services de l'Armée et d'Interpol, les inspecteurs et les autres policiers chargés de l'enquête, avaient fini par mettre à jour certains des innombrables agissements louches et même des preuves de plusieurs meurtres à l'actif de Vito.

Il fut donc décidé d'arrêter ce monstre infâme ainsi que sa mère, Trudy.
Ils furent incarcérés, puis jugés et durent subir, l'un et l'autre la détention à perpétuité, sans aucun espoir de réduction de peine.

Les deux enfants, Elaine et Marko, furent protégés par une nouvelle identité et expatriés dans un pays francophone, le plus éloigné possible de la France.
Jusqu'à leur majorité, l'obtention de diplômes et d'un travail convenable, ils furent considérés comme Pupilles de l'État.

Javelot reçut effectivement le dossier promis par « Cindarella », mais, ayant obtenu d'autres preuves, suffisamment éloquentes, il n'en fit pas état.

Cette femme courageuse, alias Cindarella, méritait le respect admiratif de Javelot, donc aussi un silence « ignorant » qui assura la liberté plus que méritée pour elle et sa mère.

Ledit « dossier » disparut mystérieusement …..

F I N

07 - Une sacrée journée.

Elle cherchait les mots les plus judicieux à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite.

Tout remontait à ce voyage d'affaires dans la capitale.

J'accompagnais mon chef et deux collègues afin de finaliser un contrat important d'exportation pour notre nouveau champagne en Asie.

Au lieu de prendre le TGV, Joseph voulait inaugurer son Range-Rover ultra-équipé et, à son habitude, rappeler le monde auquel il appartenait !

Pourtant, issu d'une famille de diplomates, son langage grossier choquait et les signes extérieurs de richesse dont il raffolait n'arrivaient pas à redorer son blason.

Dès le départ, je sentis que ce serait une étrange journée. Le simple fait d'être assis à côté de lui allait créer des problèmes : mon oreille gauche, peu réceptive aux sons, juxtaposait sa droite, souffrant du même handicap. Cet assemblage laissait déjà planer de sérieux doutes quant à mon rôle de copilote, au cas où le GPS nous jouerait des tours.

Les premières péripéties débutèrent à notre entrée sur le périphérique. L'assistant de navigation s'éteignit au moment où la circulation se figeait totalement : nous avions choisi le jour de la visite du président turc et son cortège de sécurité l'escortant.

Nous comprîmes tous que l'aventure commençait vraiment à cet endroit et que notre monture s'adapterait difficilement aux lieux.

- Pourquoi inviter ce dictateur ? Un pays inintéressant pour nos exportations françaises : pas de vins ni d'alcool ! grommela-t-il.

Je fis répéter. Derrière, ils riaient !

- On est perdu. Je n'ai pas pris de carte.

  Valérie, demande au type qui arrive, me dit-il en se garant sans se soucier des véhicules klaxonnant derrière lui.

Avec ta cacahuète, te veux me pousser ? cria-t-il à la Volvo break derrière nous.

- Monsieur, il ne nous aidera pas beaucoup avec son chien d'aveugle !

Rire instantané des collègues !

- Celui à gauche, alors !
- Bonjour, monsieur, nous devons nous rendre aux Champs-Elysées mais nous sommes perdus.

L'individu vint se planter contre ma fenêtre ouverte, les deux coudes appuyés sur la portière et une haleine de fennec rehaussée d'une pointe d'égout parfumée au gros rouge. Sa halitose me fit reculer dans l'habitacle.

- Pas compliqué, vous tournez à gauche et puis…
- Je vous reconnais ! Vous êtes monsieur Chapier, vous teniez la « Cravatterie », place Vendôme. Vous avez mis la clef sous la porte et laissé tout le monde sur le carreau. Voleur !
- Mon petit bonhomme, jamais je ne me suis occupé de morceaux de tissus. Vous connaissez la route ou pas ?
- Sois poli, personnage ingrat, trouve-la toi-même la direction. Je vais appeler la police.
- Cela suffit, vous puez de la gueule, on devrait vous poursuivre pour pollution aromatique. Adieu !

Il remonta la vitre. Cela fit vaciller son accusateur qui tomba sur le trottoir. Nous repartîmes aussi vite et pas lentement ! Il baragouinait, mais je ne comprenais pas un mot. Par contre, mes deux collègues pouffaient sans se cacher.

Soudain, je vis le panneau sur la droite. Trop tard ! Il s'était engagé dans la bande parallèle.

- Mais enfin, Valérie, en plus d'être sourde, vous êtes miraude !

S'ensuivit un coup de volant et une seconde traversée de trottoir pour reprendre l'axe voulu, sous les gestes insultants d'un motard en stationnement. Pour continuer sa route sans nous toucher, il replia le rétroviseur de la Range.

- Sauvage, tu vas bousiller l'électronique. Abruti, dégage ta bécane pourrie, sinon je l'écrase !

Avant une autre invective, la moto démarra. Même si lui, il fulmine, nous nous sommes pliés, les larmes dégoulinant sans discontinuer. De rage, il braque à gauche sans raison. Nous voilà encore hors parcours et un arrêt de plus !

- Là, la dame, elle ne porte pas de canne blanche !
- Vous devez faire demi-tour, car dans huit cents mètres, tout est bloqué. Tournez à droite et puis vous trouverez des indications.
- Merci, madame.

Nouvelle manœuvre extraordinaire.

Au lieu d'emprunter le rond-point juste devant nous, il coupe la route à tous et repart dans l'autre sens en risquant de toucher le camion d'immondices où sont accrochés deux éboueurs. Ceux-ci, à peine remis de leur peur, le vilipendent à l'aide de grands gestes explicites.

En passant à leur droite, notre chef ouvre la fenêtre et leur hurle :

- Va te faire prendre par le c… , traduction simultanée d'une de ses expressions italiennes préférées.

  Rentrez chez vous les Eboumbous, comme il surnomme tous les gens de couleurs.

Les personnes sur l'accotement, témoins de la conduite dangereuse et des insultes, remuent leurs bras en se dirigeant vers nous.

Il accélère alors pour s'engouffrer dans un tunnel où les motos dépassent de tous les côtés.

A l'avant, je ne dis rien mais à l'arrière, une foire aux sanglots se déroule, ils n'en peuvent plus.

- Quel monde d'agités : des vrais indomptés, ose-t-il ajouter !

A la sortie, nous retrouvons le motard qui, en nous apercevant, arrête sa machine, la place sur sa béquille et vient vers nous, le casque dans la main droite.

Sans hésitation, nouvelle escalade de trottoir pour éviter les muscles du conducteur de Harley.

- Petit con, tu croyais quoi ! Vous avez vu, une ville de déments, une jungle habitée par des hommes des cavernes.

Après une longue avenue, nous abordons une façade bordée de policiers où il décide de freiner pour demander sa route. Aussitôt un CRS arrive et nous prie de dégager.

- Bien sûr monsieur, l'agent. Pour aller vers l'Arc de Triomphe, on suit quelle voie ?

Quelques explications sommaires auxquelles je dis « oui » et nous reprenons notre chemin de croix. Cinq minutes plus tard, la question redoutée et ma réponse entraînant de nouveaux rires.

- Aux feux, on va vers où ?
- Je ne sais pas, je n'ai rien compris.
- Mais tu as répondu oui !
- On devait partir et il n'aurait pas répété.
- Incroyable, une journée délirante aujourd'hui !

Excédés de tourner en rond, par un hasard singulier, nous arrivons dans la rue de notre hôtel :

- On s'arrête et j'appelle pour expliquer que nous viendrons demain matin, en taxi. Les yeux bridés peuvent patienter !

L'entrée au garage fut à son tour épique : les senseurs de la voiture jouaient une symphonie ininterrompue tant l'endroit restreint semblait surpris de croiser un tel monstre d'acier.

- Un vrai labyrinthe pour muridés : pour ressortir, on rira à nouveau !

Une fois enregistré, il prit les devants.

- J'ai réservé, à vingt minutes d'ici, pour 20 heures. On se voit à 19 heures pour y aller un taxi.

Le trajet fut assez long, toujours dû à la visite présidentielle :

- Moi, je lui aurais préparé un repas végétarien à l'ottoman dans sa chambre. Toute la ville passait une nuit tranquille!

Le chauffeur lui jeta une œillade inamicale dans le rétroviseur qu'évidemment il perçut.

- Si vous voulez être réglé de la course, pas un mot et vous gardez les yeux sur la route ; j'en ai ras le bol de cette ville !
- Vous devriez réfléchir avant de parler, lui dit le conducteur.

Arrivé à cinq cents mètres, on ne pouvait aller plus près en voiture. Il ne lui paya pas tout le trajet prétextant le reste à couvrir à pied, ainsi que son impertinence.

Nous étions au dessert quand d'une des quatre tables, se leva un convive avec un téléphone à la main, qu'il tendit à notre chef en disant :

- Quelqu'un pour vous, monsieur !
- Pardon ?
- Oui, on vous demande.

Tous, nous imaginons alors, une caméra cachée, vraisemblable pour clore cette journée mémorable et hors du commun. Il saisit tout de même l'appareil :

- Bonjour ?
- Henri ! Je suis sur écoute ! Une ville de malades !

  Je te raconterai, entre les dingues en motos, les Eboumbous m'agressant, les aveugles, les sourds, un chauffeur de taxi donneur de leçon et un petit dictateur bloquant la cité lumière…

  Bonne soirée, à bientôt.

Ensuite, nous avons regagné l'hôtel. Le reste du séjour se déroula sans aucun nouveau coup de théâtre.

Environ quinze jours plus tard, nous fûmes convoqués au service des ressources humaines, inutile par excellence, comme nous le définissions.

Suite à une enquête ouverte à Paris concernant le véhicule de notre chef, nous devions aller, sans nous concerter, dans le bureau au troisième étage pour des interrogatoires simultanés.

Nous nous y rendîmes, accompagnés par un chien de garde interne.

Je racontai rapidement l'histoire. Très vite, les questions portèrent sur la chute de l'homme à la mauvaise haleine.

- Il a bien été agressif au niveau du langage mais n'a donné aucun signe de passage à un acte physique.
- L'avez-vous vu tomber ?
- Trébucher, oui mais pas choir.
- Evidemment, le véhicule est reparti sur les chapeaux de roue, vous n'avez rien vu !
- Nous étions en retard et n'avons pas voulu envenimer son débat polémique.

Le soir, nous nous retrouvons au bistrot du coin mais pas de chef, emmené au poste pour une garde à vue.

En discutant, nous comprenons que chacun d'entre nous a été interrogé sur des événements différents portant sur les couacs de la journée.

Nous nous remémorons les anicroches, à chaque fois en riant, tant cela semble sortir d'un film burlesque.

***

Vers 8 heures du matin, ils attendaient tous les trois au commissariat pour signer leur déclaration de la veille. Ils aperçurent le chef, menottes aux poings, emmené à l'étage. L'image arrogante évanouie de son regard les laissa pantois.

Ils furent reçus par un commissaire français qui, une fois les documents en ordre, leur expliqua que durant leur escapade à Paris, deux personnes avaient été retrouvées mortes, non loin de leur hôtel. Mehmet Demoir et Azer Arslan, deux Français d'origine turque, avaient été assassinés à

l’aide d’un fusil de chasse.

- On est désolé pour eux, mais quel est le rapport avec nous ?
- Vous avez croisé leur chemin là-bas : le premier, un éboueur et le second, un chauffeur de taxi. Les caméras de surveillance et des témoins l’attestent.
- Vous parlez de quoi exactement ?
- Non seulement vous les avez rencontrés, mais vous êtes aussi fâchés avec eux. Monsieur Goveli les a invectivés et insultés. De plus, il a clairement émis des remarques racistes contre les gens de couleurs et contre la Turquie.
- Dans l’énervement, il a juste exprimé son agacement. De façon inappropriée, je vous l’accorde, mais rien d’autre.
- Jeune homme, comment expliquez-vous l’arme dans la voiture, les cartouches manquantes, le résidu de poudre et les caméras montrant votre directeur ressortir vers minuit et demi.
- Avec le fusil ?
- Pas dans les mains mais probablement dissimulée dans son sac à dos. Une idée créative pour lui venir en aide ?

Nous quittâmes les lieux, dépités. Oui, il adorait la chasse mais pas à l’humain.

Le temps passa très vite avant le procès mais rien ne semblait pouvoir sortir le chef de ce mauvais pas.

Il donnait des explications tangibles à tous les points litigieux : fumant comme un dragon, il était allé chercher des cigarettes. Le portier pouvait témoigner de sa demande pour trouver un bar-tabac ouvert à cette heure.

Le tenancier confirmait son passage à minuit quarante-cinq, l’achat d’un paquet de Gauloises et d’un cigare à 35 €.

Son fusil avec lui ne le dérangeait pas car avec son port d’arme en règle, il s’était rendu à une battue directement après avoir déposé ses collègues au bureau : une trentaine de témoins

pouvaient le certifier.

La poudre ? Evidemment ! Un sanglier dans son cahier de chasse justifiait parfaitement les traces de résidus.

Il reconnaissait tous les faits de circulation qu'il ne pouvait nier, car tous filmés. Comment aurait-il fait pour retrouver les deux personnes à peine croisées et dont il ignorait tout ?

Même si cela semblait évident, l'appel de son ami Henri jouait contre lui : on pouvait toujours trouver une aiguille dans une botte de foin ! Avec son carnet d'adresses, deux trois coups de téléphone réussiraient à soulever des montagnes. La fortune de sa famille l'aidait aussi, comme pour le retrait de permis, évité malgré l'excès méritant trois ans de levée de droit de conduire.

Le véritable problème concernait le manque d'alibi à une heure trente du matin, moment où les deux hommes décédaient des suites des coups de feu.

Il prétendait être repassé par sa voiture, pour prendre son coupe-cigares. Malheureusement, aucune preuve visuelle ne pouvait soutenir ses dires : les caméras ne fonctionnaient pas et comme les clefs magnétiques n'étaient pas encore en service, aucune trace non plus de sa rentrée en chambre.

Elle retournait sans arrêt la missive officielle reçue. Elle devait la remplir ce matin et la déposer avant deux heures. Passé ce délai, tout serait joué, les dés irrémédiablement jetés !

Toute la nuit, les scénarios les plus divers se développaient dans sa tête. Même si elle avait accepté le principe et la réalisation de ce projet, sa conscience tentait de la rappeler à l'ordre mais tout se bousculait en elle. Un mensonge utile et rentable, comme avait expliqué l'intermédiaire.

Puis-je agir ainsi ?

Aucun risque ? Evidemment !

Comment vivrai-je après ?

L'argent fait-il le bonheur ?

Plus que deux heures !

Il restait une demi-heure quand enfin, je pris le document pour recopier le texte.

Ensuite, je me rendis au numéro 45 de la rue Voltaire, montai au troisième et remis la lettre qui allait diamétralement changer ma vie.

Valérie DOMINU

Avenue d'Epernay, 35

51100 REIMS

A : Maître Dourset, 47, 16 rue du clou dans le fer, 51100 REIMS.

Objet : Attestation sur l'honneur.

Je soussignée Valérie Dominu, demeurant Avenue d'Epernay, 35 à 51 000 Reims, atteste sur l'honneur que :

Le 24 octobre 2002, j'ai passé la nuit avec monsieur Goveli Joseph dans l'hôtel « Les Lilas » lors d'un séjour de travail.

Craignant, la vengeance de mon mari et celle de sa femme, j'ai omis ce détail sur lequel jamais on ne m'a pas questionnée lors de mon interrogatoire enregistré.

J'étais persuadée que, comme aucun élément ne pouvait être clairement démontré, l'affaire serait classée sans que je doive divulguer ce secret.

Voyant l'acharnement actuel à charge de monsieur Goveli, je tiens à faire éclater la réalité au travers de cette missive qui, je le sais, fera du mal à beaucoup de gens, mais la vérité a un prix et doit toujours triompher : les vrais coupables doivent payer, pas les innocents.

Je dois me confesser car lui, en gentleman, taira l'événement.

Fait pour servir et valoir ce que de droit.

Fait à REIMS, le 28 février 2003

Valérie Dominu.

08 - Passe-partout

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille, missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite. C'était la quatrième, la dernière bien sûr, car maintenant tout était parfaitement clair.

Ces missives étaient curieuses, rien n'était écrit, et c'est à la troisième seulement qu'on lui avait donné le code. La première l'avait beaucoup marquée, c'était au cours de la semaine de son emménagement ici. Comme chaque matin elle relevait son courrier puis allait saluer sa voisine d'en face, madame Le Dû, qui avait bien quatre-vingt-cinq ans, qui l'appelait mademoiselle Clara, qui aimait la musique et son mari de vingt-deux ans.

- Je vous ai entendue jouer hier au soir mademoiselle Clara.
- Je vous ai dérangée.
- Mais non vous savez, j'aime la musique. Mon père ne voulait pas que j'apprenne.
- Dommage, ce serait maintenant …
- C'était à cause du deuil, nous étions toujours en noir. Moi ce que j'aimais c'était le cornet à pistons. Du café vous prendrez ?

Et elles *prenaient* le café en relevant le rideau de l'autre main et commentaient la vie du dehors. C'était une maison avec des entourages de granit à toutes les ouvertures. On imaginait facilement les velours dans les armoires dont l'encaustique retenait la lumière pâle du matin. De la cuisine on voyait la rue, la boîte aux lettres de Clara, la petite allée d'hortensias vers la maison qu'elle venait de louer sans même la visiter, juste pour loger son piano.

- Le facteur est passé ?
- Oui, il n'y avait rien pour vous.

En effet sa boîte était vide tout à l'heure. Loïc n'écrivait pas.

- Bon je vous laisse madame Le Dû, il ne faut pas laisser tomber le feu.

En refermant la porte elle entend grincer les cercles de la salamandre qui se recharge par-dessus. Madame Le Dû ne laisse jamais tomber le feu, même la nuit, on entend de loin le grincement. En repassant devant sa boîte aux lettres elle aperçoit quelque chose qui dépasse d'un coin. Avant d'ouvrir elle se retourne, cherche, croise le regard un peu grossi de madame Le Dû derrière la vitre.

C’est une belle enveloppe, blanche, anépigraphe, impeccable. Le rabat n’est pas collé, juste inséré. A l’intérieur un carton, épais, gris foncé, avec des évidements très soigneusement biseautés qui laissent par places l’âme blanche à nu.

- Un travail de professionnel,

se dit-elle presque à voix haute, en posant ici et là le passe-partout aux multiples fenêtres, sur le papier peint, la toile cirée de la cuisine, le pupitre du piano. Sa pensée chemine jusqu’au dictionnaire qu’elle ouvre sans plus savoir ce qu’elle cherche. Elle refait le chemin à l’envers, se rappelle la question en apercevant le fameux carton :

- Ah oui, marie-louise ou passe-partout ? Mais c’est très différent en effet !

Puis elle s’intéresse aux soldats adolescents de la fin du premier Empire qu’on appelait des Marie-Louise, ravive l’image de son amie d’enfance qui portait ce vieux prénom, celui de sa mère et de sa grand-mère du siècle dernier qui accrochait à sa ceinture une grande clé de fer. *Mon passe-partout* disait-elle en jetant les yeux au ciel. Et ainsi sa pensée tournoie au-dessus du dictionnaire tandis que le feu languit derrière elle.

Loïc n’écrivait pas, pourquoi aurait-il écrit ? C’est elle qui était partie. Elle avait loué précipitamment cette petite maison pour poser son grand piano resté en pension chez lui. Le village était beau, le dernier avant la falaise, à l’abri du vent dans une dépression du sol,

- une doline on dirait,

elle aimait ce mot découvert en Franche-Comté.

Elle avait frappé au carreau, un peu trop fort.

- Je vois que la petite maison en face est à louer. Vous la connaissez ?
- Mais oui mademoiselle, elle est jolie n’est-ce pas ? vue d’ici surtout.
- Elle est comment à l’intérieur ?
- Quatre pièces, deux en bas et deux en haut, sans aucun confort. Il y a une cheminée dans le salon.

Le salon la fit rêver, c’est là qu’elle mettrait le piano, et elle ferait du feu, du vrai.

- D’accord je la prends, je téléphone de suite.
- Il y a une cabine sur la place, ou plutôt non.
- Non ?
- Prenez mon téléphone.

Et elle y a installé sa liberté, loin de L ; loin de la ville, loin de tout, difficile du reste d’aller plus loin, plus loin c’est l’océan. Le soir en rentrant elle accroche sa pèlerine et son bonnet au perroquet de la cuisine. Quand elle lit devant le feu et que tout s’assombrit autour

du piano docile et patient, elle lève un instant les yeux en tournant la page et rencontre dans la pièce d'à côté la silhouette du perroquet habillé, sursaute puis sourit en le reconnaissant.

- Deux pièces en bas, deux pièces en haut.

Et d'en haut le soleil n'en finit pas de se noyer, la falaise est haute, ici finissent la terre, l'ouest et les soirées.

❖

Voilà maintenant plus d'une semaine qu'elle vit à même les heures sans ouvrir son journal. Il y a tant à faire dans une maison. Et puis elle ne veut plus tourner autour de Loïc, *en pensée, en parole,* etc, *et par omission*, elle veut échapper à son attraction. Je suis un électron libre. Il disait toujours ça :

- Tu es un électron libre.

Mais aujourd'hui, en faisant la vaisselle du petit-déjeuner, un désir plus grand qu'elle l'enveloppe, et elle l'ignore. Elle saisit l'éponge exsangue qui gonfle dans sa main, chaude, vivante, elle se trouble, elle a très chaud.

- Loïc !

Elle s'essuie les mains tout en marchant, comme font les femmes, elle ouvre son journal, page blanche à droite, page datée à gauche, et dessus, quoi ? le passe-partout ! Elle écrit deux ou trois phrases sans savoir à qui, mais repense au carton ajouré, le regarde de nouveau, debout, couché, avec ses petits rectangles vides.

- Mais …

Elle se lève, manque de renverser sa chaise, fouille les partitions sur le piano, retrouve la pièce à conviction, rapproche les deux passe-partout, les superpose, à l'endroit, à l'envers, tête bêche, sans résultat.

- Qui a pu placer ce second carton dans le cahier ? Est-ce le second ou le premier ?

Des messages muets, par omission. L'allée remonte vers la rue, la boîte aux lettres rouille sur le portillon toujours ouvert, la maison très haute de madame Le Dû l'observe.

- On est bien ici.

Et sa pensée va à rebours. Elle fait chauffer l'eau, met le thé dans la passoire et la passoire sur le bol, se donne encore quelques minutes d'ascèse car c'est un thé Oolong, un thé long, et le plaisir a un coût, rien n'est gratuit disait L. Il lui manque. Madame Le Dû s'est mariée au début de la grande guerre avec un jeune homme qui a vingt-deux ans pour toujours, Thomas. Elle a parcouru les champs de bataille pour le retrouver, car une veuve sans cadavre

est une veuve sans pension. Et depuis lors elle vit là, à Trefuntec, avec ses jambes lourdes, un crêpe à son corsage. Il lui manque.

Mais Clara est jeune - c'est seulement de froid qu'elle frissonne - se dirige vers la cuisine où son thé brûlant l'attend, s'aperçoit qu'elle a oublié de verser l'eau, que l'eau dort dans la bouilloire et le thé sec dans sa passoire, se dit que sa vie est ainsi, de l'attente à côté, vide, un passe-partout sans objet, que tout était là en creux mais qu'elle a manqué quelque chose, elle ne sait quoi, et sa pensée se noie sans fond. Elle pleure parce qu'il faudra attendre son thé, au moins dix minutes encore,

- c'est injuste.

Les gens s'étonnent, ne s'ennuie-t-elle pas dans ce trou où il n'y a rien à faire ? Ils s'étonneraient davantage s'ils savaient qu'elle ne fait rien, qu'elle attend. Au piano elle joue les Scènes d'enfant, toujours dans le même ordre, qui n'est pas celui de Schumann. Le soir, quand les persiennes de madame Le Dû ferment enfin leurs paupières bridées, elle s'enveloppe et marche vers le manoir sans maître, pointu sur la falaise.

Les femmes ne vont pas voir la mer. Elles savent qu'elle est là dans leur dos, elles l'entendent, elles savent tout d'elle à l'oreille, elles ont peur, il faut garder la peur dans sa réserve ; si elle sort elle vous mange. Elles serrent fort leurs cheveux pour que le vent ne s'y prenne.

L'infirmière passe chaque semaine chez madame Le Dû refaire le bandage de ses jambes puis elle la coiffe, tire vers l'arrière les longs cheveux gris jusqu'à la taille et le visage de la vieille femme paraît plus lisse, plus nu. Elle permet à Clara de rester.

- Je ne vous fais pas mal Lizenn ?

Elle fait signe que non, et ce non tire un peu plus les cheveux et la peau translucide.

- Je ne savais pas que vous vous appeliez Lizenn.
- Oui, on m'appelait ainsi.
- On vous appelait ?
- On ne m'appelle plus.

Une petite goutte salée éclot près de l'œil, l'infirmière n'est pas très tendre, elle s'adresse à Clara dans le miroir.

- N'allez pas vers le manoir des Lambert c'est dangereux.

Et de sa petite voix de mariée Lizenn ajoute :

- Les galériens sont dangereux.

Lambert c'est le nom des arbres qui entourent le manoir en ruine, ils viennent de Californie paraît-il. Ici ce sont les galériens. Quand l'orage ouvre le combat avec ses boulets

les galériens tirent sur leurs racines à se déchirer les chevilles, s'étirent, se désarticulent, secouent en tous sens leurs membrures tant ils ont peur, les os craquent, et leurs gifles renversent les égarés sur le chemin des douaniers.

- C'est dangereux.
- Et fermez vos volets la nuit, ici on ferme ses volets. Il y a des rôdeurs partout.
- Partout ils passent.

❖

Ni lueur à l'ouest ni lune au-dessus, nuit pure. Elle marche les mains en avant pour prévenir les arbres, une branche humide essuie l'épaule, effrayante. Un éclair soudain fend le ciel du mitan jusqu'au sol, un trait de Jupiter déchire en Z la nuit entière et la mer, la structure du parc se révèle alors dans ce bain noir avec la précision d'une plaque de vif argent. Elle suit de mémoire les sentiers ramifiés jusqu'à la grille tandis qu'un vent violent tire les cyprès par les cheveux et que les premières gouttes décochent leurs arbalètes sur les toitures du village. Puis le ciel éclate, la chambre de madame Le Dû s'illumine, un cri double l'orage. Clara frappe de toutes ses forces :

- Madame Le Dû, madame le Dû !

Madame Le Dû ouvre en cheveux, édentée, lui fait signe d'entrer, vite.

- Entrez vite
- Vous avez crié
- Oui j'ai crié en ouvrant le fourneau au moment que le tonnerre …Regardez !

Parmi les braises du poêle le dentier rose de madame Le Dû se tord sur lui-même. La pluie bat les vitres, les éclairs croisent le feu, le parapluie des arbres se retourne, la lumière jaune du lampadaire vacille. Près de sa boîte aux lettres glisse une silhouette luisante de caoutchouc. Elle sort en courant, sa maison est éclairée, quelqu'un l'habite à travers la fenêtre. Elle frappe à sa porte, l'ouvre brutalement, le perroquet tranquille lui tend les bras, le feu penche une flamme vers elle.

- Je suis folle.

Avec son Oolong à portée, bien chaud, elle s'apaise en jouant Schumann. Ses vêtements mouillés fument près du feu. Elle va raconter à son journal la soirée qu'elle se raconte tandis qu'elle joue de mémoire, et quand tout est au point elle se lève pour écrire calmement.

Mais sur la page de la veille on a posé un troisième passe-partout sans paroles, légèrement fixé par des double-face, et les judas soigneusement découpés isolent certains mots de son propre texte qui forment une phrase, une phrase qu'elle a écrite sans vraiment l'écrire. Elle retrouve les deux premiers cartons ajourés, les replace à date sur son cahier. C'est comme une lettre à épisodes qu'elle se serait adressée à elle-même sans le savoir, une lettre qui annonce ce qui va arriver et qui demande son assentiment. Mais comment répondre à une bouteille rejetée par la mer ?

❖

Chez Cadr'Ys à Douarnenez elle a passé la moitié de l'après midi à discuter avec Yannick l'encadreur, surtout du maniement du coupoir à biseaux qu'il appelle couteau Logan. Il a posé la main sur la sienne et guidé le trait, plusieurs fois, jusqu'à la perfection.

- Une main de pianiste, pense-t-elle, brune, ferme, avec des doigts très longs, l'annulaire surtout, elle pourrait la suivre.

Elle a acheté l'outil, les accessoires, le carton blanc à noyau sombre, car pour la réponse il faut inverser les couleurs. En marchant dans les rues elle joue à l'aveugle en fermant les yeux quelques pas, pour le simple plaisir d'imaginer une main sur la sienne et de se laisser conduire dans le noir.

A Trefuntec les nuages en colère vont si vite dans le vent que les maisons s'enfuient à la file, derrière la plus haute dont la fumée couchée siffle sur le toit. Madame Le Dû insiste d'un doigt blanc derrière sa buée.

- Bonsoir madame Le Dû.
- Mademoiselle Clara, le facteur a laissé quelque chose pour vous.

La boîte s'ouvre de haut en bas. Une enveloppe identique à la première manque de tomber. A l'intérieur un passe-partout clair à l'âme noire, déjà préparé pour la réponse. Le déplacement à Douarnenez n'aura servi à rien. Et c'est le cœur tranquille qu'elle ranime le feu, prépare son repas, écrit la page du jour sur le cahier, joue et rejoue les Scènes d'enfant dont chaque titre ou presque dit quelque chose de cette aventure : Rêverie *(Träumerei),* Au coin du feu *(Am Kamin),* Histoire curieuse *(Kuriose Geschichte), Hasche-Mann* (qu'on ne sait pas traduire), Grand évènement *(Wichtige Begebenheit),* Cavalier sur le cheval de bois *(Ritter vom Steckenpferd),* Presque trop sérieux *(Fast zu ernst),* Faire peur *(Fürchtenmachen),* L'enfant suppliant *(Bittendes Kind),* L'enfant s'endort *(Kind im Einschlummern),* Bonheur

parfait *(Glückes genug),* Le poète parle *(Der Dichter spricht),* Des pays lointains *(Von fremden Ländern und Menschen).*

Elle demandera demain à Lizenn dans quelle arme servait son mari. Dans la cavalerie sans doute, mais elle ravale sa salive en réalisant qu'il n'y aura peut-être pas de lendemain, rejoue les treize pièces du recueil dans le désordre, et découvre qu'on peut jouer en boucle *Ritter vom Steckenpferd,* car les accords du début reprennent naturellement ceux de la fin, indéfiniment. Elle joue de plus en plus vite, de plus en plus fort, au galop force quatre, convoque les auditeurs imaginaires, la tête lui tourne. Les touches du piano sont elles-mêmes des doigts qui accrochent les siens, les uns et les autres se poursuivent de haut en bas du clavier, ses mains ne lui obéissent plus. Aux fenêtres de sa maison découpées sur la nuit les personnages sortent des cadres rectangulaires : Thomas debout sur les étriers soufflant dans un clairon étincelant, l'infirmière très haute sur ses talons aiguilles, Yannick et Loïc sur deux licornes siamoises, les galériens musculeux enchaînés aux cheveux de Lizenn, la lune embrochée sur la pyramide du manoir. La lanterne magique accélère encore puis les figures se dissolvent dans un trait de lumière qui recule, diminue jusqu'à la maison d'en face, disparait, avalée par les fentes des persiennes.

Clara ferme avec soin tous les volets, tourne les espagnolettes un peu trop fermes en posant sa main gauche sur sa main droite, et ce contact la rassure. Elle éteint les lampes une à une derrière elle, se dit que rien ne presse, se couche enfin.

Mais sur le matin elle cherche sans pouvoir trouver le sommeil une réponse à l'appel vide, le moment est venu. Elle se lève, pose sur la page blanche le carton perforé pour y placer les cinq mots qui allaient changer sa vie, agence le reste de la page, enfermée dans le cercle de l'abat-jour, la nuit lourde autour d'elle. Elle entend au loin le couvercle de la salamandre, repense au rictus de chair sur les charbons ardents, s'ébroue, replace sur ses épaules une cape de silence.

Et prend peu à peu conscience, en dehors d'elle, d'une respiration régulière et retenue, la maison entière respire, le sang commence de battre dans ses tempes. Elle a besoin de se calmer pour être sûre, de ne pas bouger, de se concentrer, de prêter entièrement l'oreille. Oui quelqu'un respire dans son dos, descend l'escalier étouffé, glisse sa main sur les murs. Le feu lui-même se redresse, l'œil vif. Elle se lève avec précaution, saisit le couteau Logan – un couteau tout neuf - pense à la main solide du jeune homme, se retourne, calcule ses pas pour atteindre l'interrupteur avant l'invisible, marche sans rien heurter, résolue, s'arrête, écoute à gorge nouée le souffle qui se rapproche, là, à deux pas, dans son cou, tend la main vers la lumière, mais une main violente la saisit, et elle s'écroule d'une pièce, sans un cri.

❖

09 - La lettre

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite. Cette lettre, c'est son père qui lui a envoyée. Il habite à Berlin en Allemagne pour son travail et elle en France, avec sa mère. Et cette lettre voilà ce qu'elle disait :

Le 25 mars 1933,

Ma très chère Esther,

Comment allez-vous, ta mère et toi ? J'espère de tout mon cœur que tout se passe bien en France et que tu travailles bien à l'école.

Je m'excuse d'avance pour la brièveté de ma lettre, c'est une épreuve bien difficile de faire parvenir un courrier en dehors du pays quand on ne veut pas qu'il soit touché par la censure. Je sais que malgré ton jeune âge tu as sans doute eu vent des évènements qui ont lieu ici. De plus, je dois te dire une chose mais il faut que tu me promettes de ne pas en parler à ta mère, sa santé est fragile et elle ne tolèrerait pas cette requête. Je suis désolé de ne pas retranscrire mes pensées de manière plus ordonnée mais elles se bousculent dans mon crâne et je ne sais plus où donner de la tête. Bref, je vais tenter de te décrire la vie de juif que je mène ici, dans la patrie de Herr Hitler. Tu te souviens sûrement de lui, c'est l'homme qui a été nommé chancelier par le président Hindenburg il y a presque deux mois. Il a obtenu les pleins pouvoirs pas plus tard qu'hier. Tu sais l'avis que j'ai à propos de cet homme qui a écrit un livre antisémite, lors de son séjour en prison. Tu imagines alors le choc que j'ai eu en apprenant la nouvelle ! Malheureusement, j'ai bien peur que personne ne partage mon inquiétude, bien que les juifs et les tziganes soient considérés comme inférieurs à ceux qu'Hitler appelle « les vrais allemands », « la race des seigneurs », « les aryens » … Cela m'arrache le cœur de le reconnaître, mais la patrie libre et démocratique que j'ai connue autrefois organise de grands pogroms.

Loin de moi l'idée de t'inquiéter, Esther, mais la réalité est dure ici et j'ai bien l'impression que ce n'est que le début, ce n'est que la petite écume trouble qui se forme au-dessus d'un chaudron bouillant de révolte, aussi insensée soit-elle.

Emporté par cet élan d'horreur que j'éprouve pour les évènements, j'en ai presque oublié la fameuse requête que tu dois attendre depuis que tu as lu le début de ce courrier, je te connais.

Je vais être clair, ma fille. Aide-moi à m'enfuir d'Allemagne. Malgré ton âge, ton caractère aussi têtu que malin me sauvera la vie, j'en suis sûr. Pour cela il te suffira de confirmer ton envie de m'aider à Martin, le postier du village, il t'en dira plus. Il va se rendre à Berlin sous peu et il me transmettra ta réponse.

Ne te fais surtout pas de soucis pour moi et dit à ta mère que je l'aime.

Ton père qui pense à toi, David.

Elle avait lu et relu cette lettre des dizaines de fois, réfléchi pendant des heures et il était temps de prendre sa décision. Esther prit une grande respiration, sortit de chez elle en prenant garde à ne pas claquer la porte trop fort pour ne pas réveiller sa mère, et prit la direction de la maison de Martin. Il n'était pas juif. Il pourrait se rendre en Allemagne bien plus facilement que son père pouvait en sortir. Bien sûr qu'elle allait l'aider à s'enfuir de ce territoire décrit de manière si horrible. Comme promis, elle n'en parlerait pas à sa mère, elle lui dirait que tout va bien à Berlin et cacherait les journaux qui parlaient de la situation allemande, comme d'habitude, pour que son inquiétude n'empiète pas encore plus sur sa santé. Sa mère est malade depuis si longtemps qu'Esther a cessé de compter les jours. Chaque médecin venu annonce un diagnostic différent de son confrère, mais toujours aussi inefficace.

En marchant dans le village, elle voit justement les journaux parus aujourd'hui. Elle espère sincèrement qu'ils exagèrent la réalité en décrivant les épouvantables méthodes anti-juifs appliquées en Allemagne. Elle arrive chez Martin, toque et entend une voix inquiète derrière la porte : « Papa ? C'est toi ? ». Elle devine qu'il s'agit de Daniel, le fils du postier. Elle répond : « Non, Daniel, c'est Esther, ton papa n'est pas là ? Je voulais lui parler … ». La voix se fait de nouveau entendre : « Non, il devait revenir bientôt, mais comment puis-je être sûr que c'est toi et pas un méchant officier ? ». Elle dit alors « Je te le jure Daniel, croix de bois, croix de fer ». La porte s'ouvre enfin. La petite tête blonde de 5 ans apparaît : « Papa va revenir, tu peux entrer ». Esther entre dans le petit salon poussiéreux et s'assoit. Daniel retourne alors à son poste, derrière la porte.

Esther est de plus en plus préoccupée, comment pourrait-elle aider son père à s'enfuir, elle, une simple fille de 15 ans ? Si elle commettait la moindre erreur, sa vie et celle de son père seraient bouleversées à jamais « *Ton caractère aussi têtu que malin me sauvera la vie, j'en suis* sûr ». Il la surestime sûrement. La porte s'ouvre de nouveau et Esther entend alors une voix grave et la petite voix fluette de Daniel. Martin est arrivé. Il entre, voit Esther et dit : « Alors ? » Elle hoche la tête, la gorge serrée par l'émotion due à la décision qu'elle vient de

prendre. « Bien, Daniel va dans ta chambre s'il te plait, c'est une discussion de grands. ». Le petit garçon s'exécuta. Martin se laissa tomber dans un fauteuil.

« Il a l'air de tenir énormément à vous, dit Esther

-Bien sûr, et c'est réciproque, tu imagines bien. C'est pour cela que je ne veux pas l'inquiéter en le mêlant de quelque façon que ce soit à toute cette histoire. »

Elle hocha la tête.

Il lui expliqua alors le plan que son père avait préparé, comment il prendrait contact avec elle grâce à un code pour éviter la censure, le nom qu'il allait prendre et qu'elle devait aussi s'approprier pour pouvoir continuer à communiquer sans se faire arrêter, comment il comptait aller jusqu'à Stuttgart grâce à un ami allemand qui le conduirait là-bas et comment il allait traverser la frontière à pied et le fait qu'il ne savait pas comment arriver jusqu'au village ensuite mais qu'il comptait sur l'aide de sa fille pour trouver.

La tête d'Esther tournait comme si la pièce se balançait dans tous les sens. Son père allait prendre tous ces risques … et si quelque chose ne se passait pas bien ? Si la conséquence d'une erreur était … funèbre ? Comment annoncerait-elle la nouvelle à sa mère ? Elle n'osait pas y penser. La vie devait être tellement affreuse en Allemagne pour que cela pousse des gens à faire une chose aussi risquée ! Elle bafouilla maladroitement quelques mots pour remercier Martin et lui souhaiter bon voyage. Celui-ci lui remit un morceau de papier sur lequel était griffonnée une adresse pour qu'elle puisse contacter son père entre temps. Elle rentra chez elle. Sa mère dormait toujours. Elle s'enferma dans sa chambre pour se remettre de ses émotions et essayer de trouver le sommeil. Elle n'y parvint pas. La discussion avec Martin ainsi que différents scénarios plus horribles les uns que les autres tourbillonnaient dans sa tête. Après plusieurs heures de tourmente, elle finit par s'écrouler de fatigue.

Les mois passèrent un à un. L'inquiétude rongeait Esther malgré elle. Elle essayait de le cacher tant bien que mal à sa mère ainsi qu'à ses amis à l'école : ceux-ci se doutaient de quelque chose, mais elle leur assurait que tout allait bien et qu'elle était sans doute fatiguée. Chaque jour, elle vérifiait la boîte aux lettres et demandait au nouveau facteur s'il n'avait pas oublié par hasard une lettre qui lui était destinée. Elle se résigna à écrire d'elle-même à son père, de peur de lui attirer des ennuis.

Un beau jour, une carte postale se retrouva dans les mains d'Esther. Celle-ci disait :

Chère Hannah,

Merci beaucoup pour tes vœux pour mon anniversaire !

J'ai envie de te serrer dans mes bras, malheureusement, mon supérieur administratif a entrepris de me faire une promotion. Evidemment, c'est une très bonne chose, ne doute pas de mon assiduité. Mais je risque d'avoir beaucoup de travail, donc je pense ne pas pouvoir traverser les vacances à tes côtés …

La patrie va de mieux en mieux sous le commandement de notre chef ! Nul ne peut passer la frontière sans raison valable et nationalité allemande.

Tout le monde ici t'accompagne par la pensée pour ton travail en France ! On sait que cela va s'arranger, ne t'inquiète pas.

Bien à toi,

D. E.

Premièrement, elle crut à une erreur commise par le nouveau postier, sans doute moins qualifié que Martin, mais l'adresse indiquée était exactement la sienne … Quelqu'un ne pouvait pas s'être trompé ! Elle inspecta chaque recoin de cette lettre et vit que le tampon de la poste indiquait « Stuttgart » et que les initiales qui ont servi de signature, « D. E. », sont les mêmes que David Eisenstein, son père ! Mais ce que disait ce courrier n'avait pas de sens, s'il provenait bien de ce dernier. Soudain, elle se souvint de ce qu'avait dit Martin : son père communiquera à l'aide d'un code pour éviter la censure ! Le seul problème était qu'il ne lui avait pas précisé lequel … Elle chercha, chercha, chercha le sens réel de cette carte pendant de longues heures. Elle parcourut le texte tant de fois. Après des recherches acharnées, elle commençait à perdre espoir. Quand elle survolait le texte une dernière fois, elle s'aperçut que les premiers mots de chaque ligne formaient un message ! « Merci, J'ai entrepris de traverser la frontière, tout va bien » ! Le monde qui s'était écroulé autour d'elle se reconstruisit peu à peu. Son père allait bien et il allait enfin traverser cette fichue frontière qui les séparait !

Son cœur se gonfla d'espoir et toute, du moins presque, l'inquiétude passée s'envola pour laisser place à du soulagement. Mais elle se rappela que cette fameuse frontière était grandement surveillée et que, malgré la fausse identité que son père avait prise, cela ne serait pas une tâche facile de la franchir. Mais elle essaya de rester positive et de se convaincre que tout allait bien se passer : il était déjà parvenu jusqu'à Stuttgart en quelques mois ! Elle allait sans doute le voir avant la fin de l'année ! Elle se sentait en sécurité grâce à cette lettre. Elle la lut, relut encore et encore, le soir pour s'endormir, à la lueur de sa bougie. D'ailleurs,

plusieurs mois après qu'elle l'eut reçue, alors qu'elle savourait tout l'espoir que lui apportait cette missive, elle approcha la carte près de la flamme sans faire exprès et la retira aussitôt de peur de la brûler. Quand elle l'examina pour voir d'éventuelles traces de brulé, elle remarqua une écriture qui n'était pas là auparavant. Elle était noire, comme du papier brulé justement, et paraissait incomplète, mais elle distinguait une suite de couleur très pâle. Elle mit de nouveau la carte au-dessus de la flamme et vit l'inscription se compléter. Il était écrit une adresse suivie des mots « écris-moi ici, veux savoir si ça va ». Elle transcrivit alors immédiatement l'adresse sur un morceau de papier et alla se coucher, même si elle avait plus que tout envie de lui écrire, elle devait dormir pour aller à l'école le lendemain.

L'après-midi, après être rentrée chez elle, elle se demanda comment avait fait son père pour faire en sorte que son message ne se révèle qu'en présence de feu. Elle se souvint alors que son oncle, parti vivre aux Etats-Unis, utilisait le jus d'un citron pour produire ce même type de résultat. Elle s'installa à son bureau et écrivit sa propre lettre, en utilisant le même code que son père. Au final cela disait « Je suis soulagée, j'ai hâte de te revoir, fait attention ». Elle signa avec le nom que son père lui avait donné, Hannah, cela avait une consonnance plus allemande, donc était une manière de plus de s'éloigner de la censure. Elle mit le tout dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit avec soin l'adresse découverte et la sienne au dos. Elle envoya son courrier avec beaucoup d'enthousiasme.

Les mois suivants furent bien plus heureux pour Esther que les précédents. Ses amis et sa mère, qui s'inquiétaient auparavant le remarquèrent bien. Comme avant de recevoir la deuxième lettre, elle vérifiait chaque jour son courrier mais, cette fois, avec l'inquiétude en moins. Les jours qui passèrent sans nouvelles l'effrayait moins, mais après plusieurs mois, elle commença à se poser des questions. Se souvenait-il du village dans lequel elle habitait ? Avait-il réussi à franchir la maudite frontière ? Bien sûr qu'il avait réussi, c'est évident, il n'y avait pas de raison qu'il échoue.

Les jours étaient de plus en plus sombres. L'espoir s'était envolé pour laisser place à du doute. Esther essayait de se rassurer en se disant qu'il avait forcément réussi mais qu'il avait du mal à trouver le village ou alors qu'il mettait du temps à venir à pied ou qu'il était sans doute fatigué donc il faisait différentes pauses dans d'autres villes …

Un jour, elle trouva une enveloppe devant sa porte. Elle se précipita pour la ramasser et courut dans sa chambre pour l'ouvrir. Son cœur battait à toute allure. Elle regarda la lettre et … reconnut son écriture, à elle … l'adresse qu'elle avait soigneusement écrite sur l'enveloppe

qui contenait sa lettre codée … Elle vit cette adresse, elle retourna alors la carte et vit la sienne au dos. Des larmes coulèrent sur ses joues. Et elles coulèrent de plus belle après avoir remarqué l'inscription « *Inconnu à cet adresse* ».

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie . Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite.

Voilà qu'elle avait été sa première réaction en dépliant le morceau de papier qui ressemblait plus à une feuille arrachée à un bloc-note qu'à un papier à lettre digne de ce nom. Quant à l'impérative nécessité de répondre et de le faire au plus vite, elle savait bien que c'était là une réaction incongrue, insensée, mais qui s'expliquait par son extrême solitude et son éloignement de tout lieu habité. Oui, elle allait répondre, oui, elle mettait le plus grand espoir dans ce signe venu de l'autre coté de l'océan. Oui ! C'était décidé, oui... Elle n'avait pas d'autre choix même si ce choix n'était dicté que par une espérance folle, l'espoir irraisonné que sa réponse serait transmise à temps.

Comme elle l'avait fait à maintes reprises pour ne pas sombrer dans la folie et le désespoir, elle prit une grande respiration, se concentra et refoula toute vision d'un futur angoissant.

Avec ce message entre les mains, elle avait enfin l'impression d'un rapprochement physique avec un humain. Elle s'installa confortablement dans le coin ombragé de son domaine, comme si elle se retrouvait l'invitée de quelqu'un rencontré au hasard d'une promenade. Elle jouait les deux rôles à la fois, celui de l'hôte attentionné et affable qui la priait de s'installer au meilleur endroit et son propre rôle d'invité surprise. Elle se complaisait avec délectation dans ce délire conscient et voulu, état qu'elle avait réussi à maîtriser durant tous ces longs mois et auquel elle estimait devoir, sinon la vie, du moins une relative santé mentale.

— Je vous en prie, installez-vous, faites comme chez vous... Là, vous serez bien, c'est le meilleur endroit.

— Je vous remercie, vous êtes très aimable.

Elle parlait tout haut, en criant presque parfois, pour sentir les vibration de sa voix dans tout son corps et pour déchirer ce silence qui pesait sur elle comme un voile d'orage.

— Vous n'imaginez pas combien je vous suis reconnaissante de me recevoir, et après ce qui vient de m'arriver, votre hospitalité tombe fort à propos.

Elle aimait bien utiliser un vocabulaire un peu suranné, un peu maniéré comme si elle avait changé de siècle et de milieu. Ce n'était pas la première fois qu'elle agissait ainsi et cette petite comédie n'était pas un soliloque, non, c'était une vraie conversation qu'elle avait avec un autre qu'elle-même, autre qui pouvait parfois la contredire et même la contrarier dans ces désirs et ses activités.

A présent elle savourait le plaisir de replier et de déplier le message avec une infinie lenteur. Elle le caressait du bout des doigts, elle en respirait doucement l'odeur ; elle suivait avec attention le bruissement du papier en le passant et le repassant contre sa joue. C'était comme la main d'un amant qui suivait avec une douceur appliquée, les courbes de son visage. Et elle fermait les yeux sous la caresse.

Puis, le cœur battant, elle décida de devenir plus rationnelle, investigatrice. Elle scruta, à s'en dessécher les yeux, chaque arabesque des lettres du message, chaque aspérité, chaque tache sur le papier. Elle tenta de déceler le sexe, l'âge, le degré d'instruction de l'expéditeur. Elle recomposa, patiemment l'ordre de pliage et essaya de déchiffrer les marques en relief qui avaient été tracés par la pression d'un stylo, sans doute sur la feuille précédente du bloc. Des chiffres, des lettres, une liste de course ou un calcul de dépenses, toute déduction était possible, et tout lui semblait incertain. Ce qui était sûr c'est que ce texte avait été rédigé à la hâte, sur le premier support venu, dans un élan,

une obligation impérieuse de prendre contact.

C'était un morceau de civilisation qui était arrivé jusqu'à elle. En quelques heures elle avait pu partager la séquence d'une autre vie que la sienne. Le moment où quelqu'un ou quelqu'une avait décidé de prendre un calepin qui devait habituellement servir de pense bête, de simple carnet, et qui, d'une écriture appliquée, avait écrit ce court message. Les mots trahissaient une autre solitude, une solitude comme la sienne. Elle songea que l'on pouvait se sentir aussi seul au milieu d'une foule que sur une île déserte. Elle savait de quoi elle parlait.

Ce morceau de papier, en tant qu'objet, en tant que reflet proche d'une autre existence, était aussi important, sinon plus, que le message même qu'il portait. Elle se sentait vivre de façon intime avec lui, ils avaient fait connaissance, s'étaient échangé des secrets, s'étaient tellement rapprochées qu'elle en avait frissonné de plaisir. Et voilà bien où était le problème, le temps allait venir bientôt où la séparation serait inéluctable. Car elle le savait pertinemment, sa réponse ne pourrait se faire que sur ce même support, elle n'avait pas d'autre choix que d'utiliser ce bout de feuille pour écrire son appel à l'aide. C'est sur lui qu'elle écrirai, c'est lui qu'elle replierai, qu'elle glisserai par le goulot dans cette bouteille, bouteille qui était venue comme elle, s'échouer sur cette île au milieu de nulle part.

* *
*

La douceur du crépuscule était tombée sur la plage. Le soleil devenait supportable et elle avait pu quitter son abri de fortune sous les larges feuilles bleues vertes des palmiers. Là, assise sur le sable, tournée vers la mer, elle laissait son regard se perdre sur la ligne d'horizon . Elle chantonnait rien que pour le plaisir d'entendre de nouveau sa voix, entendre au moins une voix.

— Mais la mer sépare ceux qui s'aiment, tout doucement, sans faire de bruit...

Le chant résonnait entre les deux avancées rocheuses qui délimitaient la petite crique de sable fin. Et c'est en détournant légèrement la tête vers la gauche, là où la végétation était la plus proche, qu'elle le vit.

C'était un petit singe, un macaque juvénile aux poils encore ras. L'animal l'observait avec une attention soutenue. Son regard, pas encore perdu dans une toison plus dense, avait une expression troublante d'humanité. On le sentait à la fois apeuré et fasciné par le chant qui lui parvenait amplifié par la brise du large. Elle se tourna vers lui, lentement, et prit le temps de terminer son chant avant de dire sur un ton de reproche amusé :

— Ah ! Te voilà toi ! Tu étais passé où encore ? Tu pourrais m'avertir quand tu pars pour deux jours, je me suis fait un sang d'encre... Tu m'écoutes ? Dis donc, figure toi que j'ai reçu du courrier... Ça t'en bouche un coin, hein ! Parfaitement, du courrier !

Le petit singe avait eu comme un mouvement de recul, un frémissement du corps, mais il était resté là, attentif. Il inclina légèrement la tête. Elle s'amusa à y voir une mimique de surprise et d'intérêt décuplé en apprenant la nouvelle. Il esquissa une légère moue sur ses grosses lèvres, elle considéra qu'il demandait une explication. Elle s'adressa au petit singe qui ne la quittait pas des yeux.

— Je vais répondre... Mais n'imagine pas que je réponds toujours comme ça aux inconnus, non ! Tu reconnaîtras quand même que la situation est particulière, que je n'ai pas d'autre correspondant que celui-là. Ce qui m'embête, tu vois, c'est que je vais être dans l'obligation d'être aussi brève que mon interlocuteur. Tu sais bien que je n'ai pas de papier, donc j'utiliserai le même pour la réponse. Tu sais aussi que je n'ai pas de stylo, ni de crayon... Mais là, j'ai réfléchi et j'ai la

solution. Tu connais l'encre sympathique ? Non bien sûr, tu as encore des choses à apprendre... Écoute moi bien, voilà : les petits citrons que l'on trouve là bas, leur jus va me servir d'encre. Je me taille une petite branche en forme de crayon et j'écris en trempant la pointe dans le jus. Puis pour faire apparaître les lettres ainsi tracées, je passe le papier au dessus d'une flamme, le sucre du fruit caramélise et mon texte devient lisible... Pas mal non ? Bon, d'accord, le délicat sera de ne pas mettre le feu au papier... Là, je suis d'accord avec toi, il ne faudra pas que je loupe mon coup...

Tu comprends maintenant pourquoi je ne vais pas pouvoir raconter mon histoire... Quoi ?Comment ça, pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu racontes ? Non, non, c'est inenvisageable... Et sur quel support ?

Elle avait arrêté de parler tout haut. Elle avait maintenant une boule dans la gorge et sa voix s'étranglait. Cette réflexion sur la transcription de son histoire, celle qu'elle envisageait de raconter pour que l'on trouve éventuellement quelque chose après sa disparition, était trop sensible pour être ainsi déclamée. Le jeu du dialogue ne fonctionnait plus. Le petit singe était toujours là, elle le fusilla du regard et haussa les épaules d'un air méprisant. Curieusement, comme par réflexe, l'animal imita son geste, se redressa, fila entre les arbres et disparu. Elle resta sidérée et reçu cette attitude comme une admonestation, un blâme. Elle sentit les larmes lui venir aux yeux. C'était disproportionné, elle pensa : « Ce n'est qu'un singe ! Tu deviens folle ma vieille ! »

* *
*

Elle se souvenait très bien avoir quitté sa cabine vers trois heures du matin et avoir déambulé sur le pont inférieur pendant de longues minutes. Elle avait encore dans les narines le léger retour des fumées échappées des gigantesques cheminées du paquebot. Les coursives étaient désertes, elle n'avait croisé personne, pas même un membre d'équipage. Depuis quelques heures et pour une raison inconnue, le bateau s'était arrêté au milieu de l'océan, à quelques encablures d'un archipel dont le seul intérêt était d'être composé d'une myriade d’îlots déserts tout droit sortis d'un film publicitaire : le sable clair, les palmiers ondulants et les criques ombragées serties d'un bleu émeraude. Il était resté là jusqu'à la tombée de la nuit. Le ronronnement obsédant des machines, la pensée de cette ville flottante et surpeuplée d'où, à cette heure, ne filtrait aucune vie, décupla soudain une angoisse qui ne l'avait pas quittée depuis des mois. Elle avait pensé que cette croisière impromptue et en solitaire aurait été bénéfique. C'était pire. Les vaguelettes de l'océan en contrebas, qui scintillaient à la lumière blafardes des veilleuses, attirèrent son regard. Elle, qui n'avait pas le vertige, se sentie comme aspirée par la masse mouvante qui clapotait une dizaine de mètres plus bas. Oui, pourquoi ne pas se laisser glisser ? Cela mettrait fin à cette sensation d'abandon et de trahison, à cette panique devant la solitude à venir. Toutes ces angoisses qui la tenaillaient, elle les ressentait jusqu'à la nausée. Toujours personne. Elle s'était approché du vide et maintenant se penchait inconsidérément par dessus le bastingage, la moitié du corps déjà en déséquilibre.

Elle se rappelle d'une brève secousse, celle que les hélices du paquebot avaient imprimé au navire lorsque les moteurs s'étaient remis au régime de croisière. Un léger roulis mais suffisant pour la faire basculer dans le néant. Elle ne se rappelle pas particulièrement le contact brutal avec l'eau mais elle se souvient avoir penser : « Mourir noyée à la rigueur, mais fracassée par les pâles d'une hélice de bateau, sûrement pas ! » et elle s'était mise à nager comme une forcenée retrouvant soudain une énergie brutale dans l'instinct de survie. C'est ainsi qu'elle était arrivée sur l’île.

Sur un rocher plat et à l'aide de fins galets, elle avait tracé une quinzaine de lignes pour donner son identité et raconter l'histoire de son arrivée ici. C'est tout ce qu'elle pouvait raisonnablement laisser derrière elle. Chaque lettre tracée était un travail qui lui blessait les mains pour un résultat qu'elle trouvait médiocre. Mais c'était aussi son brouillon. Elle espérait pouvoir reproduire son texte sur le papier de la bouteille car chacun des mots de son texte avait été pesé, choisi avec soin. Cette réflexion sur les mots, sur leur choix, leur signification profonde, l'avait amené à évoquer sa vie d'avant, avec toutes les douleurs et les désillusions qui s'y rattachaient, tout ce qui l'avait conduit à ce comportement suicidaire. Et c'est en faisant cet effort de mémoire qu'elle

pensa avec effroi être frappée d'amnésie. Elle avait aujourd'hui un mal fou à ressentir les émotions antérieures à sa chute; toutes les angoisses, toutes les rancœurs, tout ce qu'elle considérait à cette époque comme des humiliations et des échecs, tout ce qui lui revenait, tout cela semblait aujourd'hui d'une vacuité effarante. Elle n'arrivait à rien exprimer tellement ce qu'elle était dans cette vie là était loin de ce qu'elle était devenue en quelques mois.

Elle aurait bien voulu pouvoir raconter comment elle avait survécu depuis un temps qu'elle estimait à six mois. L'incroyable effort que lui avait demandé sa nage pour s'éloigner du bateau et pour atteindre ensuite la barre sombre du rivage avait opéré sur elle un changement radical. Jamais elle ne se saurait su capable d'accomplir un tel exploit, jamais elle n'aurait imaginé faire preuve d'autant de ténacité, d'imagination, de débrouillardise pour tenir six mois sur cet îlot perdu. Quand au petit matin elle s'était réveillée sur le sable tiède de la plage, le navire avait disparu, elle était seule, hébétée, avec autour de la taille, comme seul vêtement, le tissu informe de la robe légère qu'elle portait au moment de sa chute. C'était tout, elle avait la vie et rien d'autre. Depuis, elle ne s'était donné aucune minute de répit, toute son énergie, toutes ses forces étaient vouées à un seul objectif : survivre.

Très vite, elle s'était rendu compte que cet endroit isolé au milieu de l'océan, avait, à une époque qu'elle n'évaluait pas, servi sûrement de camp ou de refuge à quelques voyageurs ou pêcheurs. Il y avait une source d'eau potable, des cocotiers et un citronnier qui donnait toujours des fruits. Sur quelques mètres carrés de terre elle avait trouvé des tubercules un peu dégénérés mais qui ressemblaient à des patates douces. Enfin, piégés dans une espèce de vasque creusée dans les rochers, elle trouvait très régulièrement des poissons comestibles qui abondaient dans les parages. Faire du feu lui avait demandé beaucoup de patience et d'obstination, mais elle y était arrivée. Le soleil s'était révélé un ennemi redoutable pour sa peau blanche. Des pitoyables lambeaux de sa robe, de branches et feuilles fines et souples, elle avait crée ce qu'elle considérait comme son chef-d’œuvre, un chapeau, aussi large qu'un parasol, qu'elle portait comme une star de cinéma pour protéger son corps à demi nu. Paradoxalement, elle avait bénie la pollution des océans. Dans les déchets portés par les courants et échoués sur les roches et la grève, elle avait trouvé un ballon de plastique qui, coupé par le milieu, lui servait de récipient, des canettes en fer blanc qui s'avéraient coupantes une fois écrasées et aiguisées sur les rochers. Avec les innombrables sacs en plastique accrochés sur les rochers comme de lamentables fanions, elle avait confectionné une sorte de banderole. L'ouvrage, tendu entre deux arbres au dessus de la grève, devait servir de S.O.S à l'intention du paquebot qu'elle espérait voir revenir faire halte dans les parages. Bref, jusqu'à là elle avait survécu et maintenant elle se demandait bien pourquoi...

Elle sentait cet élan vital s'échapper lentement d'elle-même comme le sang s'écoule d'une blessure qui ne cicatrise pas. Rien n'y faisait, pas même les visites du petit macaque dont le regard avait des expressions tellement humaine qu'elle avait maintenant l'impression qu'il observait son agonie avec une curiosité sadique.

Ses dernières forces, elle les utilisa pour écrire sur le bout de papier. Cela lui pris trois jours. Trois jours d'angoisse car il lui fallait passer à la flamme les lettres écrites avec le jus du citron. Plusieurs fois, le papier avait roussi, plusieurs fois il s'était enflammé et elle s'était brûlée en écrasant la combustion entre ses doigts. Elle s'était résigné à ne pas tout faire apparaître, en se disant que celui qui lirait les premières lignes saurait découvrir le reste du texte. Mais elle songea que c'était là son premier renoncement.

En glissant le message par le goulot de la bouteille et en replaçant le bouchon elle se rendit compte de la folie d'une telle précaution : espérer que l'on découvre les mots cachés ? Quelle idiotie, quelle aberration ! Elle s'injuria à haute voix : Pauvre conne! Encore faut-il que quelqu'un trouve ta bouteille, ma pauvre fille ! Les chances que cela arrive étaient évidemment improbables, infinitésimales, nulles... Elle tomba à genou sur la plage, son visage en larmes dans le sable. La vague du désespoir l'enveloppa toute entière. Alors, hurlant sa rage et son désespoir, elle se releva, chancela un instant puis dans une course à la limite du déséquilibre entra dans l'océan et, arrivée dans l'eau à mi-cuisses, lança de toutes ses forces la bouteille à la mer.

Hébétée par l'effort et par la souffrance, elle du reprendre son souffle. C'est là qu'elle senti et reconnu une odeur de fumée et de gaz brûlés. Derrière la pointe rocheuse la plus proche, une cheminée et son panache glissait doucement vers elle.

* *
*

Quand la vedette accosta elle se réfugia derrière son chapeau, moins par pudeur que par crainte de ne plus savoir quoi dire ou faire. Elle se demanda avec une boule d'angoisse dans le ventre, si ce qu'elle vivait était vrai ou s'il s'agissait des dernières hallucinations avant de tomber dans un coma définitif. Un officier s'avança doucement vers elle, la couvrit de sa veste et, bien qu'elle se senti capable de marcher, elle se laissa soulever et porter jusque dans la vedette. Rien que le ronronnement du moteur la maintenait dans une sorte de léthargie, elle restait aussi absente que mutique, et ne se souciait aucunement de savoir si on lui avait adressé la parole, si on l'avait questionné. En tout cas elle n'avait rien entendu. Était-elle à même d'entendre encore une voix humaine ?

En approchant du navire, elle, qui n'avait vu aucun de ses congénères depuis plus de six mois fut témoin d'un spectacle qu'elle jugea surréaliste. Tous les passagers, tout l'équipage du paquebot étaient sur les coursives bâbord, tous tenaient à bout de bras leur téléphone portable, tous filmaient, tous photographiaient. Deux milliers d'abrutis faisaient la même chose au même moment. On pouvait envisager qu'à son arrivée certains se jettent à l'eau pour filmer de plus près. Elle eu un bref moment de crainte et soudain elle se rappela les termes exacts du message de la bouteille. Elle le connaissait par cœur, et elle aurait pu le reproduire en traçant les lettres avec les mêmes courbures, la même inclinaison que sur l'original. Sur le petit bout de papier était écrit :

« Dans cette foule, les jours se ressemblent et me semblent tellement longs.
J'ai besoin d'une amie.
Écrivez moi :
Julie McPherson
Southampton peer, 40,
Auckland – New Zeland

Chacun des mots avait résonné dans la tête, et elle était étonnée de la brièveté du message. Cette simple phrase lui avait semblé être longue, beaucoup plus longue, quand elle était sur l'île. Elle avait été l'occasion d'interminables discussions et de digressions avec son auteur. Alors, retrouvant une habitude et comme dans un réflexe, elle s'entendit dire à haute voix : « J'écrirai, oui, j'écrirai. »

L'officier qui venait juste de lui demander quelle personne de sa famille voulait-elle que l'on avertisse, resta ensuite silencieux. Puis ils embarquèrent dans le ventre du l'immense navire. Avant que l'on referme la porte qui donnait sur la civilisation, elle eut un dernier regard vers l'île et la cime des palmiers qui ondulait comme pour lui dire au revoir.

Et là bas, sur la plage, un jeune singe macaque jouait avec une bouteille que le vent et les courants venaient de ramener sur le sable.

FIN

11 - La retraite

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite. Son mari comptait sur elle. Lui aussi avait galéré devant tout ce qu'il fallait justifier, et il se perdait entre trimestres cotisés, trimestres validés, trimestres acquis, périodes incomplètes et le nombre incalculable de papiers à fournir : photocopies des justificatifs, déclarations sur l'honneur, autorisations diverses… Il avait déjà envoyé trois fois la copie de son passeport et toutes les attestations demandées, par voie postale, par mail, par fax, mais rien n'y faisait : son dossier n'avançait pas ! A 63 ans ! Il la pressait de répondre à ce courrier le plus tôt possible. Inutile d'appeler, disait-il, ils ont cinq minutes et ça n'aboutit à rien. De quoi devenir fou ! Non, il fallait répondre sans attendre.

Lasse de l'écouter, elle réfléchit à ce qu'elle allait pouvoir raconter. A la même époque, l'an passé, elle avait déjà reçu le même type de lettre. Ça se présentait plutôt bien : départ en juin 2019, 161 trimestres indiqués, sans compter les enfants ! Le compte y était. Mais, là, dans la lettre reçue hier, il n'y avait plus que 159 trimestres. Comment était-ce possible ? Plus elle travaillait, moins elle avait de droits à la retraite ! Elle avait pourtant commencé à travailler très jeune, en 1974, un peu en dents de scie, d'accord, mais quand même ! Elle avait eu trois enfants. Elle aurait 62 ans dans six mois. Elle ne comprenait pas.

Elle composa le 3960 sur son téléphone portable et appuya patiemment sur les touches *, 1, 2, 3, 4, #, composez le numéro de votre département, avant de réussir à obtenir une interlocutrice. Nom, prénom, adresse, date de naissance… Oui, bonjour, je viens de recevoir mon relevé de carrière. Je voulais savoir si je pouvais prétendre à une retraite anticipée… Vous remplissez les conditions ?… Euh… Non, vous n'avez que 153 trimestres validés. Vous avez travaillé cette année ?… Euh… oui, toute l'année… presque. Mais je voulais aussi vous demander pourquoi la période où j'ai été instit' ne figure pas sur mon relevé de carrière ?… Si vous pensez y avoir droit, vous pouvez toujours faire la demande sur notre site.… Oh ! non !… Bon, je vous envoie le formulaire. Pouvez-vous me donner votre adresse email ? Merci, au revoir madame, bonne journée !… Je… Trop tard. Les cinq minutes étaient écoulées. Elle tripotait toujours nerveusement les feuillets étalés sur son bureau depuis la veille. Le mail de Karine finit par arriver : Madame, vous avez contacté nos services, bla bla bla… formulaire de demande. Clic ! L'esprit embrouillé par sa récente conversation – comment ça, 153 trimestres ! en calculant vite fait, ça changeait le cours des choses : il manquait treize trimestres, soit plus de trois ans ! C'était kafkaïen, ça diminuait d'année en année, si ça continuait, elle allait devoir travailler jusqu'à 65 ans, et pourquoi pas 67 tant qu'on y était ! –, elle ouvrit le PDF attaché.

A la question : « Quelle est votre situation actuelle ? », elle ne sut que répondre : soit elle déclarait être en activité, comme c'était le cas jusqu'au 16 novembre, soit elle disait qu'elle était au chômage, puisqu'on était le 21. A la suivante : « Avez-vous été affilié à un autre régime ? », c'était encore plus compliqué : elle avait effectivement été instit' pendant six mois quand elle avait dix-huit ans mais elle ignorait complètement le nom du régime de retraite de son employeur, l'Education nationale, qui l'avait engagée comme agent non titulaire de l'Etat. Elle n'avait même plus les fiches de salaire ! Perdues sans doute dans les déménagements qui avaient jalonné sa vie. Allaient-ils lui demander les justificatifs et, si oui, comment les récupérer ? Tout avait changé depuis, même l'Education nationale ! Après s'être usé les yeux et les nerfs à compulser les feuilles devant elle, à la recherche d'indices qui pourraient la mettre sur une piste, elle retourna sur son ordinateur.

Info retraite : à votre service. Le premier mail qu'elle ouvrit montrait un couple sexagénaire-type, posant côte à côte, apparemment heureux, avec, en arrière-plan sur la photo, ce qui devait être une piscine azuréenne. Non, ce n'était pas sérieux ! Elle détestait ce genre de truc racoleur. Poubelle ! Mais, avant, se désabonner. Confirmer l'adresse email. Désabonnement pris en compte.

Moins de cinq minutes plus tard, une avalanche de mails inondait à nouveau sa boîte mail : investissez dans l'immobilier, placez votre argent aux meilleurs taux, vivez en pleine santé, partez plus souvent en vacances, retrouvez une vie sexuelle épanouie, pratiquez un sport sans bouger de chez vous, arrêtez de fumer pour gagner des années de vie, perdez du poids sans effort, oubliez les maux dus à l'âge, adoptez un chien qui n'attend que vous, rajeunissez de vingt ans, cuisinez mieux, faites-vous des amis, résidence pour seniors : la solution, votre assurance maladie vous informe, avez-vous pensé à une assurance-vie, évitez les frais d'obsèques, pensez aux autres, donnez à tout le monde… C'était insensé ce temps passé en désabonnements ! Elle imprima le formulaire. Maintenant, il fallait faire vite, leur réponse à sa demande devait impérativement lui parvenir avant la fin de l'année, soit d'ici un mois. Mais n'était-ce pas déjà trop tard ? Dans l'affirmative, il lui faudrait encore justifier, attendre, finir par appeler, demander pourquoi son dossier était toujours en souffrance, comme son mari, qui patientait de longues minutes au téléphone avant de s'entendre dire qu'il y avait 5 000 dossiers à traiter et que ça prenait du temps. Courant décembre, elle connut un court répit en reprenant le travail. Au bout d'une semaine, elle avait épuisé toutes ses collègues, un peu plus jeunes qu'elle, qui n'avaient pas cette préoccupation, mais plutôt celle de conserver leur boulot le plus longtemps possible et qui ne savaient que lui répondre. Son mari avait cessé de la harceler à ce propos depuis qu'il avait fini par recevoir une notification positive d'admission à la retraite.

Ils avaient frôlé la catastrophe, se disputant à chaque fois qu'ils abordaient le sujet, se rendant malades d'incompréhension mutuelle, hurlant qu'ils ne feraient pas de vieux os ensemble. Si ça commence comme ça… lui avait-il crié, totalement exaspéré par ses sautes d'humeur quotidiennes. Au lieu de la rasséréner, il l'enfonçait toujours un peu plus avec ses certitudes. Pourquoi ne l'écoutait-elle pas ? Pourquoi n'avait-elle pas renvoyé le formulaire ? Savait-elle qu'elle allait subir une décote de 10% sur sa retraite complémentaire si elle ne s'y prenait pas à temps ? Qu'attendait-elle pour répondre ? Elle se demandait plutôt pourquoi cette fin du travail rémunéré, si vantée quelques mois plus tôt sur tous les toits et annonçant une troisième partie de sa vie sans préoccupations matérielles, prenait des allures de cauchemar. Elle avait déjà projeté des vacances au Costa Rica – paradis écologique à ce qu'on disait –, des week-ends entiers à s'occuper de ses petites-filles, des cours d'alphabétisation qu'elle allait reprendre, elle avait tout envisagé, des cours de gym qui allaient la rendre de nouveau belle et désirable aux sorties culturelles avec son mari en passant par la multitude de déplacements pour aller voir tous leurs amis et peut-être déménager… Elle n'allait pas s'ennuyer ! Et pourquoi pas retravailler ? Pour le fun. Toujours disponible, toujours en forme ? Et maintenant, patatras ! Ça ne se profilait pas du tout comme elle l'avait imaginé. Ça serait plus long et plus compliqué, et elle n'aimait pas ça.

Six mois plus tard, elle fêtait son dernier CDD avec quelques salariés de la boîte. Elle avait fait sobre : gâteaux basques, miuccu et crémant. Elle avait bien pris la précaution de passer par la voie hiérarchique avant d'inviter ses plus proches collègues à venir gonfler et accrocher les ballons dans les plantes du bureau. Ça faisait une chouette ambiance. Les gens avaient l'air contents de se retrouver, même la directrice du pole avait déclaré que c'était une très bonne idée. Tous s'approchaient d'elle pour lui dire au revoir avec un mot gentil, l'air un peu gêné. Certains lui firent la bise. Dans l'assistance, un trentenaire, lui lança en plaisantant : Alors, la retraite, quel effet ça fait ? Elle ne trouva pas les mots judicieux, pleins d'esprit et de finesse qu'elle aurait dû avoir en tête pour rattraper la balle au bond et lui répondre sur le même ton. Non, elle renonça à lui raconter qu'elle avait longuement hésité et fini par capituler devant son mari, ses enfants, ses amis, qui l'encourageaient à plier les voiles, à raccrocher au plus tôt, à revenir dans le giron. Ni à lui parler de toutes les difficultés qu'elle avait rencontrées cette année, à titre personnel et professionnel, pour arriver jusqu'au bout. C'était rasoir. Elle n'allait pas non plus lui sortir que sa vie n'était pas un long fleuve tranquille et que les petits ruisseaux ne faisaient pas forcément de grandes rivières. C'était nul. Elle avait juste rabaissé ses prétentions et rayé de la liste, dans un premier temps, la possibilité d'un éventuel déménagement, d'achats superflus et repoussé d'un an tout le reste. Elle s'était fait une raison. Elle lui adressa son plus beau sourire et lui répondit simplement : Oh ! tu sais, ça ne va pas changer le cours ma vie !

12 - Les Peuples de la mer

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille.
Missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix :

- Il fallait répondre et agir au plus vite.

Les termes du mail en étaient brefs, ce qui n'était pas fait pour étonner Kattel, une belle Malouine, blonde, les cheveux chutant en folle cascade jusqu'à ses reins callipyges, des yeux, d'une teinte vert foncé, couleur de la mer d'Iroise, un jour de grand vent.
Pour elle, plus rien ne pouvait l'étonner provenant de son expéditeur.
Celui-ci était on ne peut plus direct :

- Mariage avancé. stop. dans les délais les plus rapides. stop suite mission très importante en vue. Stop besoin de ton aide.

Ainsi, se dit-elle, Luigi se décide. Pour quelles raisons subites, il se garde bien de m'en faire part. aussi, sa réponse fut immédiate :

- D'accord pour cette union dont tu me parles quand même soudainement. Je n'ignore pas ta faiblesse en matière informatique mais je voudrais quand même en savoir un peu plus. Fais-toi aider par ton collègue Jojo qui est plus à l'aise lui !

Le lendemain au réveil la suite apparaissait sur l'écran de son PC :

- Trop long pour les détails qui, de plus, ne peuvent être divulgués. Tu peux seulement savoir que je pourrai être amené à signer pour une mission en mer au sud de la Sicile. J'ai besoin de toi, tant pour ma sécurité en surface. Je t'en dirai beaucoup plus avant de passer devant le maire de six fours.

Quand même il ne manque pas de souffle se dit-elle, même en étant scaphandrier.
Effectivement, son fiancé du moment pratiquait cette noble bien que quelquefois redoutable profession. Elle l'avait connue, un soir au bar du Galion, où elle était venu passer un moment avec une amie. Il avait surgi, entouré d'une bande de joyeux drilles, aux regards de loups affamés en direction de ces deux belles filles. Ce qui avait suivi lorsqu'elles s'étaient vu offrir deux flûtes de champagne, ne pouvait que les rendre curieuses :

- C'est offert par ces messieurs qui sont au bar.

Posant des questions, elle apprit qu'il s'agissait d'une équipe de Plongeurs professionnels, qui travaillaient sur une épave et que l'on recevait souvent. Et celui aux regards insistants :

- Lui c'est le chef de mission, Luigi Palombaro,

N’ayant pas refusé, elles se sont vu toutes deux entourées rapidement et en particulier pour Katell par ce beau gars, bronzé, d’une taille moyenne, bien que longiligne comme cela est souvent le cas chez les nageurs sportifs. Un regard insistant accompagnant un langage de séducteur accomplit. Croyant pouvoir l’impressionner, il lui avait parlé de ce qu’il faisait dans ces eaux loin de celle de son pays du sud. Il venait du var, mais avait été embauché pour travailler sur une épave ancienne pour le comte du département de la recherche archéologique sous-marine, dépendant du ministère de la culture. Pour finir, il lui avait proposé une balade en mer. Mais là il n’avait pas manqué d’être surpris en l’embarquant dans la vedette de servitude qu’il pouvait utiliser le dimanche. Katell fille de marin et d’un père, qui avait navigué longtemps, sur le grand banc, lui avait fait voir que le pilotage de cette embarcation ne la gênait pas et qu’elle connaissait bien les courants de la baie et les dangers des roches immergées selon les heures et le coefficient de la marée en cours enfin quand arrivée derrière l’île de Cézembre il avait revêtu son vêtement pour aller clandestinement ramassé quelques ormeaux et si possible deux ou trois coquilles, c’était elle qui lui avait indiqué les meilleurs endroits pour ces prélèvements. pour en terminer elle l’avait invité dans son studio de célibataire où elle lui avait fait voir comment il fallait battre les ormeaux après les avoir vigoureusement piqué avec une fourchette.

Sortant de son frigo une bouteille de muscadet, elle avait achevé ce séducteur latin habitué aux touristes nordistes un peu naïves

C’est ainsi que ce latin beau teint certes avait été conquis par cette belle plante d’armorique. À tel point qu’après une nuit fiévreuse et agitée, alors que le vent soufflait sur le pavillon de la tour Quiquengrogne. Il s’était réveillé amoureux de celle qu’il nommait sa belle druidesse.

Aussi pendant les quelques mois de sa présence, sur ces recherches archéologiques, ils se sont revus, le plus souvent possible

C’est ainsi qu’il s’est vite rendu compte qu’elle avait la mer dans le sang, parfaitement capable de tenir la barre même un jour dans un coup de vent qui les avait surpris de retour des îles Chausey. Qui plus est alors qu’il remontait de sa plongée, il savait la trouver là, à l’aplomb de ses bulles pr^tes à le recueillir, lui assurant ainsi une sécurité parfaite

Aussi quand il avait dû quitter sa belle Malouine :

- Tu es la femme de ma vie aussi bien à terre qu’en mer. Je vais réfléchir à notre avenir proche crois moi

Revenu dans le Var au village du brusc, il s’est vite rendu compte que sa Katell lui manquait trop intensément. Et c’est juste à ce moment là qu’il fit une étrange rencontre.

Il croisait souvent sur le port un vieil homme, qui malgré un âge avancé, mais qu'il portait bien, le regardait, on dirait plutôt, l'observait souvent avec insistance

Où cela est devenu curieux, c'est après une conférence qui lui avait été demandé par la bibliothèque municipale au cours de laquelle il avait exposé le résultat de ses recherches au large de l'île du Rouveau. Il avait d'ailleurs insisté sur une curieuse découverte au pied d'une balise cardinale. Il s'agissait d'un lingot de plomb portant sur une de ses faces des signes bizarres. Y était adjoint des tiges d'un métal doré.

- Non avait-il dit au public venu l'écouter, ce n'est pas de l'or. Vous pensez bien que si c'était le cas, je ne serai pas là pour vous en parler.

Rires dans la salle.

- Mais sachez que ces objets ont été remis au DRASM pour expertise et analyse. Il m'a déjà été dit que les signes gravés sur le plomb pouvaient être du grec archaïque. Quant au métal, cela pourrait être de l'orichalque, l'or des Atlantes. Ce qui pourrait nous faire penser qu'il y a eu un jour un navire de l'Atlantide venu se briser sur nos côtes

Les questions de fuser dont une en particulier :

- Ce navire serait venu de loin car Platon qui parle de l'Atlantide dans son Critias la situe au-delà des colonnes d'Hercule, c'est-à-dire après Gibraltar

Il avait eu un riche succès car reprise par le journaliste local cette nouvelle largement amplifiée.

C'est deux jours après que l'ancêtre qu'il croisait souvent lui avait adressé la parole

- J'étais à votre conférence, vous avez donc retrouvé ce dont je suis le gardien…

S'éloignant à pas lents… Luigi s'était dit que le « pappé » divaguait.

Aussi fut-il surpris lorsque l'ancien l'accosta à nouveau la semaine suivante :

- Il faudrait venir chez moi, un ami voudrait vous rencontrer, lui aussi c'est un gardien…

S'étant renseigné sur cette apparition un soir au bar des pescaîres, on lui avait confié qu'il s'appelait Joran un nom bizarre, et qu'en fait :

- c'était un « estranger » et que même, on ne savait pas d'où il venait
- Qu'il n'était pas dangereux. Mais aussi pas tranquille, car les soirs de vent du sud, il allait à la ponte du Gaou et que, là il parlait à la mer dans une langue inconnue.
- Va savoir, il est gentil, il nous achète du poison tous les jours.

Scaphandrier free-lance, se trouvant sans emploi momentanément, il avait accepté cette invitation et s'était retrouvé un soir chez le nommé Joran. Il n'allait pas tarder à en connaître l'origine ainsi que celle d'un personnage se trouvant là et visiblement désireux de le

connaître. Ce dernier, qui disait se nommer Melkior, était majestueux d'une taille d'environ cinq pieds six pouces, le visage carré entouré de cheveux blancs nacrés, avec les yeux d'un bleu délavé intense cependant. Après un long regard fixé sur Luigi t il émit une courte phrase

- Tu es celui que l'on attendait !

Le plongeur commençait à être inquiet se disant qu'il était tombé chez des « fadas ». Il avait le souvenir d'une expérience précédente, où des Allemands avaient voulue requérir ses services pour récupérer le trésor de Rommel. Le pire était que le lieu indiqué pour le retrouver figurait sur une carte Michelin. Alors qu'il émettait des doutes sur la précision géographique ainsi obtenue, il fut surpris par la réponse qui lui avait été faite :

- Soyez rassuré, nous serons à vos côtés et ensemble nous allons prier Odin et Thor.

Afin de se sortir de ce piège, il en avait parlé à un ami médecin de la marine qui était venu lui annoncer un matin à l'aube :

- Tes deux zèbres, ils couchent à l'Hôpital Ste Anne, ils étaient recherchés s'étant évadés d'une clinique psychiatrique

Il se disait donc qu'il allait lui falloir souvent téléphoner à son ami et devenir ainsi le pourvoyeur principal des institutions de dérangés mentaux.

Dans le cas présent, il allait changer d'avis quand le nommé Melkior sorti d'une sacoche en vieux cuir un portulan qu'il déroula sur la table. Il y figurait une carte marine sur laquelle il pointa le doigt.

- Il faut aller là !

Luigi y attarda, son regard un bon moment, car bien qu'ancien, le parchemin était très lisible. C'est alors qu'il s'exclama :

- Mais je connais ce lieu, c'est le banc des Esquerquis, Vous cherchez un trésor ?

Les deux ancêtres se dressèrent, de toute leur taille les yeux furieux :

- Non ce n'est pas cela, ignorant jeune homme. Avez-vous lu le Critias de Platon ? Et nous ne cherchons pas un trésor, celui que nous possédons, lui nous suffit.
- Nous voyons que vous connaissez ce point, dit du récif Keith, qui remonte à la surface en pleine mer. Nous allons vous demander si vous seriez prêt à y accomplir une plongée, une seule, en fait une mission sacrée engageant l'avenir de la planète terre ! Nous prenons à notre charge tous les frais de cette expédition, majorés de vos émoluments. Nous vous laissons réfléchir. Si vous acceptez, revenez nous voir avec un collaborateur à votre choix. Nous vous fournirons tous les éléments historiques d'abord, et ceux qui vous seront nécessaire pour mener à bien vos travaux.

Pour vous prouver le sérieux de notre proposition. voici un acompte de la monnaie qui servira à vous payer.

Fouillant au fond de son sac il en a sorti dix pièces anciennes ajoutant :

- C'est de l'or, un sesterce de l'empereur Adrien. La monnaie la plus chère du monde Elle et toutes les autres nous appartiennent en propre depuis le jour de leur émission.

,Luigi de retour chez lui se posait des questions :

- Je les ai pris pour des vrais « frapadingues » mais si la pièce est vraie, cette affaire mérite que je m'y intéresse. Surtout que demain arrive ma belle Katell qui sera une parfaite associée dans cette affaire.

Le lendemain matin la voiture de sa fiancée arrivait à l'aube fine après avoir roulé toute la nuit. Elle était un peu chiffonnée, mais lui n'en tenait pas compte, les retrouvailles amoureuses furent longues car ils avaient tout deux beaucoup à se dire et surtout à partager.

À la fin de leurs ébats, Katell lui posa la question cruciale :

- Alors, c'est vrai, tu m'épouses ? Pourquoi si vite, alors que tui m'avait laissé entendre que seulement l'an prochain…

Lui coupant la parole :

- Ma chère associée, car avant le mariage, nous allons être associés, tu m'accompagnes sur la banc des Esquerquis, pour une bande de fous qui nous payent en pièces d'or.

Et de lui conter sa rencontre. Comme toute femme, qui plus est fille de la mer, Katell très réaliste, ne manquait pas de le faire revenir sur terre. Car des idées de trésors, il lui en avait servi quelques-unes. La dernière était de lui avoir demandé d'aller aux îles Minquiers chercher le manteau d'or de Montezuma. Aussi comme d'habitude afin de le tempérer :

- Pourquoi pas si tout est payé, et si nous n'en trouvons pas plus que la dernière fois, nous ferons une belle croisière. Au fait c'est où tes Esquerquis ?

Elle allait l'apprendre quelques jours après en se rendant avec lui chez les deux mystérieux individus. Lui était cependant inquiet en franchissant la porte de la demeure de Joran.

D'autant plus que ce dernier et son acolyte étaient vêtu d'un genre de toge romaine d'un bleu transparent. Devant sa surprise, il ne put se retenir :

- Vingt dieux des capelans !

Il obtint une réponse pour le moins ésotérique :

- Notre habit vous surprend, nous portons le Zymph des Carthaginois, relisez donc votre Gustave Flaubert qui le décrit dans son ouvrage « Salambô » Sauf, qu'a ce jour, cela aussi, nous appartiens depuis des siècles.

Katell bien qu'habituée aux contes de son pays, les dolmens, la ville d'Ys et autres était en train de se dire que son Luigi avait, cette fois, avait cette fois retrouvé des descendants des druides de la mer. Bien sûr, il y avait la pièce d'or. Femme réfléchie, elle se dit qu'il fallait attendre et voir si, comme cela avait évoqué, il y aurait beaucoup de cette monnaie précieuse,

Ce fut la suite qui devint vite surprenante. Tout d'abord, Jordan sortit une cruche en verre, ouvragée finement, portant sur son flanc un dauphin et une montagne. Il servit quatre verres de son contenu demandant qu'il soit fait silence et après avoir fait un signe d'invitation commença à en boire une longue gorgée.

Devant l'hésitation de ses invités, il expliqua que :

- Non, soyez rassurés, ce n'est pas un poison, ni une drogue. Juste ce qui va vous permettre de comprendre ce que nous allons vous demander d'accomplir, s'agissant d'un acte sacré. Buvez comme je viens de le faire avec Melkior et un lent bien être, va vous envahir.

Ce qui ne manqua pas de suivre. Katell se demandait si ce n'était pas une décoction de cannabis. Quand constatant les effets qui continuaient à se propager, non seulement dans son esprit, aussi dans son corps

- C'est du Viagra se dit-elle, où ce n'en est pas loin. Pour Luigi et moi, ce n'est pas grave, nous dormirons moins. Encore que lui va se prendre pour un surhomme.

Pendant qu'elle réfléchissait si intensément les deux mages où en tout cas ce qu'ils semblaient être, venait à nouveau d'étaler le Portulan et la carte qui y figurait

On y voyait le sud de la Sardaigne, l'ouest de la Sicile et le nord de la Tunisie. Au milieu de cette très grande étendue de mer un point, le récif Keith du banc des Esquerquis.

- C'est là, que vous allez vous rendre, non comme ces hommes avides, pour chercher un trésor, mais pour rendre à la mer la grande œuvre des Atlantes.

Devant la mine surprise de Luigi et Katell, Melkior leur demande de s'asseoir et :

- Je vais tout vous dire car nous sommes les derniers serviteurs, les gardiens en fait de ce dont le philosophe grec Platon à fait état dans les ouvrages le Timée et le Critias. Mais lui était loin de savoir ce qu'il en était réellement étant apparu bien longtemps après nous. C'est-à-dire, « Les Peuples de la mer » nous qui vivions là ou se trouve votre banc. Il y avait les Atlantes, et le reste de la planète qui était peuplée de barbares et de sauvages. Il nous a fallu des siècles et des siècles pour leur apporter la civilisation. Pour vous faire comprendre et surtout pour vous convaincre. Comment croyez vous que des paysans vivant sur les bords du Nil aient pu construire des pyramides. Comment la Grèce est devenue la patrie de la démocratie en seulement

deux siècles. Je pourrais continuer, il va vous falloir admettre maintenant, ainsi que vous le reconnaissez encore actuellement dans vous écrits que la méditerranée se trouve être l'origine et le berceau de la civilisation Atlante. Avec la liste, citant les nations qui l'entourent. Et nous, nous en étions le centre. Le plus important et peut-être le pire fut la transmission de l'écriture aux Sumériens.

Un jour nos prêtres qui avaient la connaissance, et surtout celle de la science ont appris qu'avec un certain minerai, ils pouvaient détruire totalement la terre. Voulant en faire une expérience réduite, ils ont mis en place un site où cela devait se dérouler. Ne sachant pas quelle en serait la puissance, ceux qui gouvernaient, se méfiant de ceux qu'ils nommait « des fous du ciel et de la mer », ont pris une mesure conservatoire destinée à sauver notre civilisation. Ils ont constitué une flotte de douze navires chargés de ce qui nous était le plus cher et le plus nécessaire, qui se sont répandus. sur les rivages des peuples que nous avions développés. Certains ont fait naufrage dont le plus important lors d'une tempête qui a duré quarante jours, ainsi que vous le citez dans votre « arche de Noé ».

Pour les autres, ils pensaient être bien reçus ce qui n'a pas été le cas. Tout juste ont-ils pu s'intégrer et disparaître. Pas tous cependant, ils est resté ceux qui comme nous sont nommés « Les gardiens ». Pendant ce temps sur l'Atlantide, le résultat des travaux de nos illuminés ont déclenché la foudre venant du sol avec une flamme rejoignant le soleil. C'est ainsi que notre continent et ses habitants ont disparus.

À ce jour, nous sommes en train de nous rendre compte que la folie des hommes va les faire disparaître. L'un d'entre vous, Yves Pacalet, véritable prophète ne vient-il pas d'écrire « l'humanité disparaîtra ! Bon débarras ». C'est qui peut arriver de mieux, dans un grand effacement du savoir que nous avons transmis généreusement et qui à été si mal utilisé

Nous ne voulons pas être responsable devant nos dieux de ce qui va pas manquer de se produire. C'est pour cela que nous allons vous demander d'accomplir un geste sacré dans un retour de ce qui reste de l'Atlantide.

Et de sortir un coffre peu volumineux, caché au fond d'un logement dans un mur :

- N'essayez pas de le soulever, il est très lourd car contenant l'enveloppe de plomb qui protège la Pierre. Surtout n'essayez pas de l'ouvrir, vous seriez morts en quelques minutes.

Je vois que tous les deux, vous commencez à comprendre que nos ancêtres ont déclenché la colère du dragon atomique. Avec cette « Pierre », c'est encore pire, car il ne s'agit, ni d'uranium, ni de plutonium, ce que vous utilisez pour vous détruire.

C'est pire, car même nous les Atlantes en ignorons la composition. Sachez seulement que ce simple élément peut faire détruire la terre entière qui deviendrait une seconde Lune. Aussi voilà la convention que nous allons passer ensemble si vous l'acceptez.

Vous allez vous rendre sur le lieu de nos origines, à son point le plus élevé que vous nommez le récif Keith. À deux milles dans l'ouest, vous immergerez ainsi le coffre à une profondeur telle que personne ne puisse le retrouver et, en faire un mauvais usage.

Pour être certain que cela sera exécuté conformément à nos accords, vous serez accompagnés, par le fils d'un autre gardien, le jeune Strabon. Ce dernier étant aussi huissier de justice, pourra donc en dresser l'acte qui nous sera remis. Comme preuve supplémentaire, vous devrez nous remettre des pièces d'argent de l'épave de l'Athénia, se trouvant en ce lieu, donc facile à trouver, monnaie cependant de peu de valeur.

Enfin, il vous remettra sur place deux cents sesterces d'or frappé du sceau atlante avec là aussi un acte prouvant qu'elles ont été découvertes dans les eaux internationales, devenant ainsi votre propriété. Je vous laisse réfléchir un moment avec votre collaboratrice. J'ajoute que tous les frais engendrés, dont la location, ou l'achat d'un navire, seront à notre charge, payés par Strabon qui sera là votre subrécargue.

Ladite réflexion fut courte devant le pactole proposé.

Deux semaines après Katell, Luigi et Strabon se trouvaient au large du sud de la Sardaigne.

La mer n'était pas totalement étale mais présentait un léger clapot. Ce qui permettait au motor-yacht à coque planante d'atteindre les vingt cins nœuds. Ce navire de cinquante pieds avait été loué à Cagliari, le port le plus proche dans le nord du point à atteindre.

Luigi avait introduit dans le GPS les coordonnées du récif Keith, celui qui était immergé à moins d'un mètre de la surface. Il ne leur faudrait donc que quatre heures pour rejoindre le banc des Esquerquis, un peu plus peut-être, si le courant était fort et contraire.

Katell qui tenait fermement la barre avait établi un cap direct. Pendant ce temps, Luigi lui vérifiait à nouveau son matériel de plongée, voulant profiter du beau temps aussitôt sur place.

Leur passager le jeune Strabon lui était recroquevillé sur la banquette arrière souffrant du mal de mer. Ce qui avait fait dire à la bretonne que les Celtes ses ancêtres tenaient mieux la mer que ceux de Méditerranée.

La météo favorable se confirmait. L'appareillage ayant eu lieu très tôt le matin à six heures, ils se retrouvaient au mouillage du rocher dangereux à onze heures.

Luigi déjà prêt venait de s'immerger pour aller accomplir la première partie de sa mission, c'est-à-dire récupérer quelques-unes des pièces d'argent restant d'un naufrage de l'Athénia

Le jeune Strabon, afin de mettre sa charge en pratique, venait .d'appeler sa parentèle :

- Nous sommes au point « A for Atlantide » et le scaphandrier vient de se mettre à l'eau

Katell utilisant le treuil électrique relevait le mouillage et se tenait à l'aplomb du plongeur, juste dans ses bulles, en tenant compte néanmoins du léger courant. Après une demi-heure, il apparaissait et elle s'empressait de lui envoyer une ligne de 12 mètres plombée pour réaliser les paliers de décompression nécessaire suite aux 30 minutes passées à 40 mètres..

Par contre, dans le téléphone filaire qu'elle venait de lui faire suivre, amarré sur la ligne de pallier les nouvelles n'étaient pas bonnes.

- Ainsi que je l'avais prédit, je n'ai pas encore trouvé les pièces d'argent. Je recommencerai, dans six heures cet après midi.

Vers dix-sept heures, il plongeait à nouveau. Cette fois la sortie de l'eau fut victorieuse. Avec un éclat de rire, il jeta sur le pont une poignée de pièces d'argent, se tournant vers Strabon :

- Monsieur l'huissier du royaume d'Atlantide, tu peux préparer ton écritoire et relater ma découverte, de douze pièces d'argent recueillies sur l'épave de l'Athénia. Ty y ajoutera les deux cents pièces en or de ta monnaie Atlante. Toutes censées être prélevées en eaux internationales, précisant le point GPS, fourni par Jordan et Melkior.

Se tournant vers sa belle pilote :

- Katell, tu fais une route plein ouest, cap au 270, pendant deux mille ainsi que cela est prévu dans notre contrat. Prends ton temps, je me déshabille et je me réchauffe sous une bonne douche. Nous allons passer à la seconde partie de notre contrat.

Arrivé sur le lieu précis, le jeune Strabon relève le nouveau point GPS pendant que Luigi et Katell, trainent le coffre sur le pont :

- Note bien l'heure et la position du soleil. Pour les étoiles, il va falloir s'en passer, car le vent se lève. Nous ne pouvons rester plus longtemps sur place.

  Il est 18 H 30 attention….

Et sur un effort commun, le coffre est basculé par-dessus bord.

Et de suite, à 22 nœuds, le motor-yacht mettait le cap au nord, arrivant de nuit à Cagliari.

Le matin à l'aube fine, la douane étant à bord, délivrait un certificat d'entrée en Europe d'un lot de 12 pièces d'argent et d'un second de 200 pièces d'or, prises sur le banc des Esquerquis,

c’est-à-dire en eaux internationales, non assujetties à toute réglementation. Cela prouvé par un acte de Maître Strabon, huissier de son état en la ville de Nice.

De retour au Brusc chez « les Gardiens » un rapport, des photographies, surtout le relevé fourni par Strabon comportant les données du GPS, leur furent remises. On se quitta convenablement, sans plus. Une semaine après, un incendie, d’origine inconnue, ravagea la maison de Jordan dont on ne retrouva aucune trace. Ni celle de la personne de Melkior.

Par contre, Katell et Luigi allaient faire parler d’eux dans la presse locale qui annonçait leur mariage en mairie de Six fours (Var).

C’est après la cérémonie que Luigi se tournant vers sa nouvelle et belle épouse :

- Le alliances sont belles certes, mais pour toi j’ai trouvé mieux. Voilà ce que j’ai fait réalisé en fondant quelques pièces.

Il s’agissait d’un pendentif relié à une chaîne du même métal, qu’il passa autour de son cou gracieux, représentant une faucille en or :

- Pour ma belle druidesse. Cependant, vue la taille, je ne pense pas que tu pourra l’utiliser pour cueillir la gui, mais c’est un symbole de tes origines.

La vente des pièces leur ayant apporté de larges moyens, ils envisageait tous les deux de vivre sur la mer, dans un navire à leur mesure. En attendant, ils avaient pris contact avec une experte des langues anciennes. La surprise fut de taille quand elle leur fit part d’une découverte troublante suite à l’examen de la photographie du lingot de plomb découvert par Luigi au Rouveau. Ledit lingot, qui avait déclenché le processus de cette aventure avec vraisemblablement les derniers descendants des Peules de la mer :

- C’est effectivement du grec très archaïque que j’ai pu étudier, même surprenant car la traduction des signes qui y sont portés, nous donnent une formule qui ne l’est pas moins. Voilà donc la traduction que je viens d’obtenir, tenez vous bien :

  « E=MC2. » bizarre quand même à cette époque…

Eux se sont souvenus de ce que leur avaient conté Jordan et Melkior sur la disparition de l’Atlantide dut à une expérience fatale de leurs savant, de terribles apprentis sorciers :

- Ces Atlantes, ces peuples de la mer. Il faudrait voir s’il n’en existe pas d’autres. ?
- Oui lui répondit Katell, chez moi au nord, dans l’Ultima Thulé…

13 Nouvelle vie ?

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite.

Louise avait hésité à donner suite à cette annonce parue la semaine précédente dans la rubrique des annonces matrimoniales de l'Echo de Paris. Une telle démarche lui semblait presque honteuse il y a encore un mois. Comment vivre à nouveau sans trahir la mémoire de Pierre ? Sa disparition sur le front de l'Est semblait si proche dans son esprit et dans son cœur. Leur mariage célébré sous le chaud soleil de juillet ouvrait la voie à une vie heureuse, bercée par les cris et les rondes des enfants. L'appel sous les drapeaux deux ans plus tard a assombri ce rêve. Louise a vécu dans l'attente de quelques jours de permission grappillés au fil des mois, comme des oasis au milieu du désert. Ses journées dans ce petit appartement des faubourgs parisiens lui paraissaient bien ternes. Seule, elle devait entretenir le logement, travailler au centre de tri postal de Vincennes tout en pensant à Pierre dans les tranchées : la vie rêvée était si loin.

Tellement loin depuis ce jour de février 1916: la visite de deux gendarmes à son domicile, la lettre officielle portant la mention " mort au champ d'honneur ", le voile noir devant ses yeux, son évanouissement soudain. Depuis cette date, Louise a vécu, ou plutôt survécu, dans le brouillard. Lentement, au fil des mois, les nuages se sont dissipés. Elle se permettait de penser à son avenir et à une éventuelle rencontre. Sa situation de veuve ne devait être un obstacle à sa vie sentimentale. Mais comment la reprendre sans l'image de Pierre dans son esprit ?

Un jour, en feuilletant le journal l'Echo de Paris posé sur un siège chez le coiffeur, Louise prit le temps de lire la page des petites annonces. Dans la rubrique des annonces matrimoniales, une d'entre elles capta son attention : " Monsieur sérieux, ayant petit capital, désire épouser veuve ou femme incomprise, entre 35 et 45 ans, bien sous tous rapports..." Avant de s'engager plus loin, elle voulait rencontrer cet homme en un lieu public. Par retour de courrier, Louise proposa une rencontre au Café des Amis, à deux pas de l'église Sainte Ambroise, près de son domicile.

La semaine suivante, le facteur lui apporta la réponse : Monsieur Henri Désiré a accepté la demande, mais désirait connaître plus de renseignements sur sa vie. Aussi se présenta-t-il lui-même : " Je désire surtout une femme de cœur, bonne ménagère, femme d'intérieur apportant une affection sincère, une charmante camaraderie en même temps qu'une loyale et jolie tendresse. " Louise écrivit plusieurs brouillons, raturant et remplaçant de nombreux mots et expressions, avant de parvenir au texte définitif : " Jeune veuve de guerre âgée de 35 ans, je recherche une épaule solide et un cœur pur pour poursuivre ma vie. Je travaille au centre de tri postal et perçoit une pension militaire depuis la mort de mon mari au front. Nous nous rencontrerons donc au Café des Amis, samedi prochain à dix heures. "

Le premier pas franchi, Louise avait bien conscience de s'engager dans une nouvelle voie ; cette lettre sera peut-être le départ d'une deuxième vie. Cette semaine passa très rapidement entre des levers matinaux pour des journées de travail épuisantes au centre de tri et des soirées monotones dans le petit appartement bien vide. Mais dans sa tête se heurtaient des pensées partagées entre le souvenir de Pierre et cette rencontre à venir. Le vendredi soir, elle enleva de sa penderie les trois tenues qu'elle pouvait mettre le lendemain. Elle les posa sur le lit et choisit le costume tailleur de couleur sombre. Après une nuit assez agitée, Louise se prépara avec soin pour son rendez-vous. A dix heures, elle poussait la porte vitrée du Café des Amis. Elle parcourut de son regard la vaste salle sans s'attarder sur les habitués accoudés au comptoir. Seules quelques tables étaient occupées à cette heure matinale : un couple d'amoureux, deux soldats en tenue et un homme seul. Louise se dirigea d'un pas mal assuré vers sa table.

« Bonjour, je m'appelle Louise Rivière, nous avions rendez-vous…

- Mes respects, Madame ; l'homme se leva et lui tendit la main. Je suis Henri Désiré, installez-vous. »

Louise s'assit en face de ce monsieur et accrocha son sac à main au dossier de sa chaise.

« Je suis très heureux de vous rencontrer, poursuit-il ; que souhaitez-vous commander ?

- Oh, juste une infusion, merci. »

Pendant que l'homme se dirigea au comptoir, Louise le détailla discrètement : taille moyenne, léger embonpoint, âge proche de la quarantaine. Il revint s'installer à la table.

« Tout d’abord, permettez-moi de vous remercier d’avoir répondu à mon annonce. Le décès brutal de mon épouse m’a plongé dans une grande affliction depuis plusieurs mois déjà. Je vois que malheureusement nous avons vécu tous les deux le même drame. »

Tout en parlant, l’homme regardait le visage de Louise ; ses yeux semblaient perdus dans des souvenirs émouvants.

« J’ai dû quitter le Nord occupé par les Allemands pour poursuivre mon travail à la tête d’une entreprise de bâtiment, poursuit-il. Une nouvelle vie se construit pour moi, mais je ne peux la vivre seul ; aussi… »

Il s’interrompit, laissant le garçon poser les commandes sur la table. Louise le regarda sortir de son veston quelques pièces qu’il donna au serveur. L’homme dégageait une impression de confiance et de sérénité. Lissant sa barbe noire, il attendait le départ du garçon pour reprendre la conversation.

« Je suis heureux de vous rencontrer ce matin ; je recherche une compagne pour vivre un amour véritable et durable. Vous semblez correspondre à cette femme de cœur. Nous allons, je l’espère, pouvoir bâtir la suite de notre existence ensemble. »

Louise était troublée par ces paroles.

« Monsieur, de telles pensées vous honorent. Il est trop tôt à présent pour me prononcer ; j’ai besoin d’un peu de temps pour y réfléchir.

- Je le comprends fort bien, Madame. Pourquoi ne pas nous retrouver en mon domicile dans une petite semaine ?

- Voilà une sage proposition, je l’accepte volontiers. »

Après avoir pris note de l’adresse, ils se séparèrent à la sortie du café. Louise regarda la silhouette de l’homme s’éloigner, puis monter dans un fiacre au coin de la rue. Elle semblait à la fois craintive et heureuse de cette rencontre. C’était un monde inconnu qui s’ouvrait devant elle. Le délai d’une semaine entre les deux rencontres devait bien être utile pour commencer à appréhender cette nouvelle situation.

Il n’en fut rien : Louise vécut impatiemment dans l’attente de sa visite sans pouvoir vraiment imaginer leur relation et ses conséquences. Elle se retrouva le samedi suivant dans la grande salle des pas perdus de la gare Montparnasse, à la recherche du train pour la destination de Gambais. Une fois celui-ci repéré, elle s’installa dans le premier compartiment. Accoudée à la vitre, elle regarda le paysage défiler, la ville devenir campagne, éclairée par un soleil printanier. Déjà l’arrêt de Gambais : Louise émergea de sa rêverie et descendit du train. Quittant la gare, elle marcha quelques minutes vers la rue de l’église. Une belle propriété à la sortie du village attira son attention. Louise s’approcha du portail de cette demeure bourgeoise, vérifia le nom : Henri-Désiré Landru, et sonna…

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite. Elle réfléchit un instant de plus et se lança.

« Mon cher père,

Votre lettre m'a mise en joie. Après tout ce temps, enfin de vos nouvelles ! Et pourtant, son contenu m'attriste. Maintes fois avons-nous discuté de ce sujet. Maintes fois me suis-je opposée à vous. Vous m'avez écoutée, vous avez argumenté, mais de nouveau vous parlez mariage. Je sais combien cette union vous tient à cœur. Je ne le sais que trop ! Combien elle est nécessaire à notre famille ! Mais mère et vous m'avez offert une éducation libre. Vous avez ouvert mon esprit au savoir grâce à vos ouvrages, aux précepteurs que vous avez si savamment choisis. Comment puis-je, après de tels privilèges, accéder à vos souhaits ? Vous me demandez de m'enfermer dans ma condition de femme, de respecter ces interdits qui sont ceux de notre sexe. Vous me demandez de vous obéir contre ma volonté !

Je n'éprouve que respect pour vous, père, mais comment puis-je me résoudre à renoncer à moi-même ? Je sais que cette union apportera richesse et confirmera le renom de notre famille. Qu'elle devient nécessaire au vu de mon âge. Mais comment renoncer au monde qui s'ouvre à moi ?!

Je ne puis y songer. Pardonnez, mon père, à cette fille indigne que je deviens. À cette fille qui vous chérit plus que tout. Mais j'ai tant à faire ! Tant à prouver et à réaliser ! Je ne veux renoncer au destin qui est le mien. Je ne puis abandonner mes rêves de liberté. Je ne puis devenir juste une femme faite pour enfanter et me taire. Je veux, comme Olympe, que ma voix soit entendue. Que les citoyennes obtiennent ce que ceux de votre sexe obtiennent sans combattre. Comme un dû.

Il est temps d'agir ! De suivre la voie tracée par les femmes d'octobre qui ont réussi à ramener le roi. Il est temps que les femmes agissent pour lutter contre le chaos. Ma décision est prise. J'agirai en femme, fière de mon noble nom, garante de l'héritage de notre famille, héritière de Rousseau. Je ne cherche aucunement la gloire que tant d'autres convoitent. Je veux un monde ouvert, serein, prometteur d'égalité. Un monde tel que l'ont rêvé nos penseurs.

J'ai fui notre foyer et ne prendrai pas le temps de construire le mien, car j'appartiens à ceux qui vont combattre contre le tyran. Vous avez su m'offrir plus qu'un père ne saurait offrir. Vous m'avez donné un nom, une éducation de lettrée. Vous m'avez ouvert votre cercle d'amis.

Pensez à moi, mon papa. Ne voyez pas en moi celle qui vous a trahi. Voyez en moi, celle qui agit, celle qui sait ce qu'il faut faire. Oubliez-moi, mais ne me haïssez pas. Embrassez ma sœur. Je dois le faire. Telle est ma conviction.

Votre fille aimante et dévouée.

Elle essuya les larmes qui perlaient à ses yeux. “Il est temps” se dit-elle en entendant l’heure sonner au clocher. “Il me recevra, m’écoutera et sera gagné à ma cause”. Elle jeta un dernier regard dans son miroir, puis sortit affronter Paris, ses bruits, ses odeurs, sa foule, ses idées qui se sèment au vent. Elle avait grandi si vite ! Une foule bigarrée se pressait dans les rues. Elle s’interpellait, s’invectivait, chantait sa joie, criait sa colère. Nul ne pouvait lui échapper. Nul ne devait lui échapper. Après un périple épuisant à ressasser ses arguments, elle finit par arriver chez lui.

Elle se présenta, inquiète, angoissée, à celle qu’elle présuma être la gouvernante des lieux. On lui refusa l’entrée. « Le maître n’est pas là. » « Il ne reçoit pas. Revenez avec une lettre d’introduction ». Elle insista. Nouveau refus. Elle insista derechef, avec passion, bloquant l’ouverture de porte. On accéda, contraint, à sa requête. Pour se débarrasser. Elle suivit Cerbère aux étages. Tremblante. La porte s’ouvrit, il était là. Il leva les yeux :

– Que me veux-tu ? lui demanda-t-il.

Elle bégaya, puis se reprit. Elle conta, timidement, l’objet de sa venue. Il écouta, d’abord pensivement, puis avec attention.

– Voilà qui est bien intéressant ! Attends que je prenne un papier. Voilà. Maintenant, raconte-moi en détail.

Elle le fit. Posément, avec assurance et espérance. Rassurée d’avoir atteint son but. Une fois, le récit terminé, il la regarda et lui dit :

– Mais, dis-moi, jeunette, quel est ton nom ?
– Marie-Anne Charlotte de Corday d’Armont.

Marat n’entendit rien de plus.

15 - La princesse et le fantôme

Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie. Elle n'avait plus le choix, il fallait répondre et agir au plus vite.

Elle prit une feuille, scruta l'horizontalité de ses lignes. Fallait-il que le papier soit vierge pour sculpter les lettres majuscules qu'elle avait l'intention d'écrire ?

Sept lettres comme les sept péchés capitaux.
Sept lettres unies pour le meilleur ou pour le pire.
« J'ARRIVE » écrit comme sept petits monuments érigés dans un ciel blanc uniforme.

Ce message court, clair, sans équivoque, qui ne manquera pas de subir le hasard d'un déplacement incertain jusqu'à la destination ultime !
Elle y croyait, elle écrivait ; elle écrivait avec ferveur.

Elle omit de signer, diplomatie oblige et colla le petit bout de feuille sur un carton pour satisfaire aux besoins du postier.

Décision prise, message prêt à l'envoi ! Sa vie était sur le point de basculer dans l'inédit, dans l'ultime choix parmi les choix, dans l'aura d'une vie splendide et réussie.

****

Cher lecteur, je vais vous expliquer l'affaire.
Revenons deux jours avant, lundi 4 octobre, au début de la journée de travail d'Adeline.

- Polo, tu ne te serais pas trompé de sacoche par hasard ?
- Ah oui, tu as raison ! Je te la rends volontiers Princesse ! Ta tournée est plus longue que la mienne.
- Princesse, Princesse, penses-tu, gros bêta !
- Ah ah ah …
- Allez à ce soir et bonne tournée, les gars !

Voyons, une lettre recommandée pour la famille Thomas. J'espère qu'il y aura quelqu'un.

- Bonjour madame Picard, tenez, voici pour vous.

La boîte aux lettres de monsieur Simon est toujours aussi bancale ; il ne doit pas être bon bricoleur.

Qu'est-ce que je vais faire à manger ce soir ? Je pourrais peut-être acheter quelque chose à la poissonnerie en passant ?

Monsieur et madame Thomas, nous y voilà. Klaxonnons
- Il y a quelqu'un ?
Il y a du linge étendu sur le fil dans le jardin. Elle ne doit pas être loin. Je vais passer par derrière... Ça m'a l'air plutôt désert. Oh la la mais y'a un chien ! Il n'a pas l'air méchant mais on ne sait jamais...Je repasserai demain.

- Madame Dupuis, j'ai votre journal. Comment va votre jambe ?
Ça va mieux ! Ah je suis contente ! Savez-vous par hasard à quelle heure monsieur Thomas rentre de son travail ?

- Ah mais Adeline, monsieur Thomas n'existe pas. L'autre jour, j'ai failli tomber à cause de la patinette du gamin qui est restée dans l'herbe au niveau du fossé. C'est pour cela que j'ai mal à la jambe .Elle pourrait quand-même dire à son gosse de ranger ses jouets !

- Madame Dupuis, soyez indulgente. Vous avez été jeune aussi.

- Vous savez, cette maison porte malheur. Ça ne m'étonnerait pas que des fantômes y rodent la nuit !

- Ta ta ta ...Vous avez beaucoup d'imagination ! Allez, à demain.

Si je prends du poisson, il va falloir que je fasse une sauce au citron. Est-ce que j'en ai à la maison ?

Tiens, la boîte aux lettres de madame Valmy a disparu ! Auraient-ils déménagés ?
- S'il vous plaît, savez-vous si la famille Valmy habite toujours ici ?

- Madame la factrice, on voit bien que vous n'êtes pas du quartier. La famille Valmy est partie suite à un différent avec la famille Thomas.

- Comment cela ?

- Tous les jours que Dieu fait, les Thomas laissent leur musique à fond toute la journée. Y en a « marre », je vous assure, il y en a « marre ». Musique et fumée, trop c'est trop !

- Je viens d'y passer mais il n'y avait pas de musique ; par contre je me suis aperçue qu'il y avait un chien.

- Le chien, bien sûr qu'il est là ! Il est gentil, vous n'avez rien à craindre. Par contre, je trouve quand même qu'il y a du louche.
Hier, quand je suis passée devant chez eux, il y avait le tuyau d'arrosage qui était ouvert et le chien s'amusait à courir après les gouttes qui tombaient.

- Mon chien fait la même chose.

- Oui mais, hier après midi, il pleuvait et ils ont arrosé de huit heures du matin à huit heures du soir !
- C'est en effet curieux. Au revoir, je vous remercie.

Bon, faisons le bilan : Monsieur Thomas fume la pipe, a les cheveux ébouriffés et la barbe hirsute. Il n'existe pas et est peut être un fantôme.
Madame Thomas est plus jeune que son mari.
Leur enfant, fille ou garçon, je ne sais pas, laisse traîner ses affaires.
Le chien, c'est un vrai chien en chair et en os. Il est joueur.

Je vais y retourner. Peut être que madame Thomas aura récupéré son linge sec.

Zut ! La poissonnerie est fermée ! On mangera des sardines en boîte, à moins que je me fasse

kidnapper par le fantôme de monsieur Thomas.

Klaxonnons.
Toujours personne, pourtant le linge n'est plus là.
- Madame Thomas, êtes-vous là ?
Un thé et une part de gâteau sont sur la table de la cuisine.
- Madame Thomas, c'est la factrice ! Il y a une lettre recommandée pour vous !
Non mais, je crois rêver, le chien vient de grimper sur la table et il a mangé le gâteau.
- Madame Thomas, votre chien a mangé votre gâteau, vous m'entendez ?

Je commence à fatiguer.
Cette fichue lettre commence à m'énerver !
Adeline, ma princesse, je vais lui donner ma tournée à cet « olibrius » de malheur ! Je parie qu'il est déjà rentré chez lui !

Retournons à la voiture... Ah zut, je viens de marcher sur une pipe.
C'est quand même pas un jouet pour un chien !

Le temps a passé.
Seize heure trente sonne, c'est la sortie de classe des deux enfants d'Adeline.
Adeline passe la fin de cette journée éprouvante à aider ses enfants dans leurs devoirs et à ouvrir sa fameuse boîte de sardines agrémentée de piment.
L'ambiance familiale est sereine et monsieur Thomas est totalement tombé dans l'oubli si ce n'est que sa lettre est confortablement installée dans la poche trouée de la robe de chambre d'Adeline.
Arriva ce qui devait arriver, l'enveloppe tomba à terre avec « fracas ».
Questionnement, contradictions, déviance de la raison et de la logique, avoir rapporter cette lettre chez elle, pourquoi ? ……monsieur Thomas, un fantôme !... le linge qui disparaît !...et le chien, lui, pourquoi est-il toujours vivant ?...ai-je rêvé ou suis-je en plein délire ?
Non, le chien, c'est le seul qui existe, j'en suis sûre !
Après réflexion, le linge sec était peut être celui du voisin !

Deux heures du matin ; vais-je arriver à dormir ?

La famille Thomas possède un secret et cette lettre me recommande instamment que je l'ouvre.

Je ne me rappelle pas avoir mis cette lettre dans ma poche ; elle a dû s'y mettre à mon insu, en désespoir de cause. Elle semble me dire : « la famille Thomas a besoin de toi, ouvre-moi ! Je mets humblement ma confiance dans tes mains dans lesquelles tant d'enveloppes ont été palpées, avant qu'elles aient pu accomplir leur mission de réguler la vie de tes semblables. Sans tes mains, je ne suis rien ; rien qu'un morceau de papier trimbalé de ci de là. Sans tes yeux pour me lire, je n'existe pas ; je ne suis que blancheur intense. »

Son propre ronflement réveilla Adeline. Son sommeil avait été agité. Son sommeil paradoxal avait été riche en émotion.
Elle se leva chancelante. Le matin était bientôt là. Elle partirait au centre de tri un peu plus tôt ; cela lui éviterait de montrer sa tête de princesse « mal fichue ».

- Non, madame Picard, vous n'avez pas de courrier aujourd'hui.

- Vous avez une bien petite mine, mon Adeline !

- C'est gentil à vous de le remarquer.

Ça y est, nous revoilà chez les Thomas. Klaxonnons.
Il y a de la musique donc il y a quelqu'un.
Je rentre directement ; s'ils ne sont pas contents, ce sera pareil.
Personne !
- Il y a quelqu'un ?
Toujours personne !
Où est le chien ? Si le chien n'est pas là, alors là, ce n'est pas normal.
On gratte à la porte de la salle de bain.
- Madame Thomas, êtes-vous dans la salle de bain ?
Ah, bah, ça alors, c'est le chien qui y est enfermé !
Pourquoi peut-on avoir besoin d'enfermer un chien ?..... Pour voler, bien sûr ! Nous y voilà !
D'ailleurs, il y a beaucoup de désordre. Tout a été fouillé.
Je dirais même que tout a été fouillé hier, ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient, ils sont revenus aujourd'hui ; le chien enfermé et la famille Thomas massacrée bien tranquillement avec la musique pour couvrir les cris !

Tiens! une brosse à dents est sur le meuble de cuisine ! Ca, c'est un cheveu de madame Thomas qui

est coincé dedans ! Ah la pauvre ! elle a été massacrée pendant qu'elle faisait sa toilette !

Que faire ? J'appelle la police !
Je vais ouvrir moi-même la lettre recommandée pour le cas où il y aurait un lien direct avec ce drame.

« Vous êtes priés de vous rendre au
4 rue de la Libération
le mercredi 6 octobre à 14 heures précises »

Ce sont les ravisseurs qui demandent une rançon, j'en suis sûre ! Je commence à avoir peur !

Sans perdre son sang-froid...
Elle prit une feuille et …..**elle chercha les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive** qui lui collait à la peau depuis hier **; missive qui allait changer le cours de sa vie** (mais elle ne le savait pas encore!). **Elle n'avait plus le choix, il fallait répondre et agir au plus vite**.
Elle scruta l'horizontalité des lignes. Fallait-il que le papier soit vierge pour sculpter les lettres majuscules quelle avait l'intention d'écrire.
« J'ARRIVE » écrit comme sept petits monuments érigés dans un ciel blanc uniforme !

Ce message court, clair, sans équivoque, qui ne manquera pas de subir le hasard d'un déplacement incertain jusqu'à la destination ultime !

Elle y croyait, elle écrivait ; elle écrivait avec ferveur.
Elle omit de signer, diplomatie oblige et colla le petit bout de feuille sur un carton pour satisfaire aux besoins du postier.

Le postier sera le chien.....Le message sera l'appât.....La police sera moi !

- 6 -

En cette même journée, simultanément, deux destins se frôlèrent. A 14 heures...

Dans un commissariat de police, incognito, fut déposée une missive formulée ainsi :
« J'ARRIVE.....laissez-moi juste le temps de changer de métier »
signé : ADELINE

A l'autre bout de la ville, un chien, un « J'ARRIVE » pendu à son cou attendait assis bien sagement en face d'une maison d'arrêt.
Un gamin, tenu par la main d'une femme plutôt jeune vint le rejoindre et le caressa.
Un homme aux cheveux ébouriffés et à la barbe hirsute sortit du bâtiment. Il ouvrit l'espace de ses bras au chien qui se précipita. « J'arrive » ! Oui mon chien, je savais que tu serais là !

Dans son rétroviseur, Adeline vit qu'il alluma sa pipe.

Sa sortie s'était bien passée.

Elle sut par la suite (mais c'est un secret) que le chien déprimant, tout avait été fait pour qu'il y ait un semblant de présence dans la maison.
La femme plutôt jeune était la soeur de monsieur Thomas.
Le gamin était son neveu.
Chien et pipe étaient les deux seuls biens propres de monsieur Thomas.

Elle sut par la suite (destin oblige) que sa vie venait de basculer dans l'inédit, dans l'ultime choix parmi les choix, dans l'aura d'une vie splendide et réussie.

« Arrivez... On vous attend »
lui disait son Destin.

Ne dites à personne comment cela a commencé.